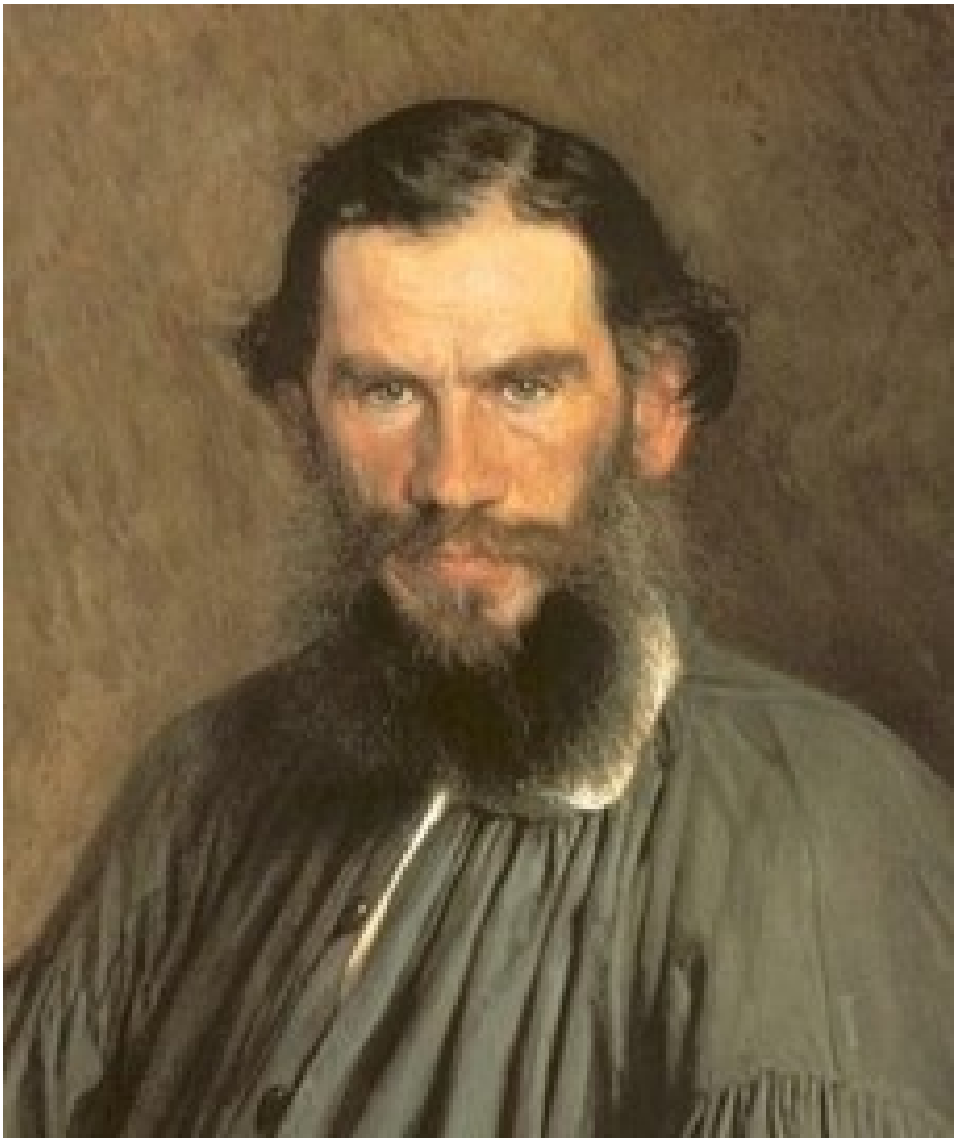

Léon Tolstoï

CONTES ET NOUVELLES

TOME III

1884-1889
Traduction de J.W.Bienstock

LA MORT D'IVAN ILITCH

(1884-1886)

I

Au Palais de Justice, pendant la suspension de l'audience consacrée à l'affaire Melvinsky, les juges et le procureur s'étaient réunis dans le cabinet d'Ivan Égorovitch Schebek, et la conversation vint à tomber sur la fameuse affaire Krassovsky. Fédor Vassilievitch s'animait en soutenant l'incompétence ; Ivan Égorovitch soutenait l'opinion contraire. Piotr Ivanovitch qui, depuis le commencement, n'avait pas pris part à la discussion, parcourait un journal qu'on venait d'apporter.

– Messieurs ! dit-il, Ivan Ilitch est mort.

– Pas possible !

– Voilà, lisez, dit-il à Fédor Vassilievitch en lui tendant le numéro du journal tout fraîchement sorti de l'imprimerie.

Il lut l'avis suivant encadré de noir :

« Prascovie Fédorovna Golovine a la douleur d'annoncer à ses parents et amis la mort de son époux bien-aimé Ivan Ilitch Golovine, conseiller à la Cour d'appel, décédé le 4 février 1882. La levée du corps aura lieu vendredi, à une heure de l'après-midi. »

Ivan Ilitch était le collègue des messieurs présents ; et tous l'aimaient. Il était malade depuis plusieurs semaines déjà, et l'on disait sa maladie incurable ; toutefois sa place lui était restée, mais on savait qu'à sa mort, Alexiev le remplacerait et que la place de ce dernier serait donnée à Vinnikov ou à Schtabel. Aussi, en apprenant la mort d'Ivan Ilitch, tous ceux qui étaient réunis là se demandèrent d'abord quelle influence aurait cette mort sur les permutations ou les nominations d'eux-mêmes et de leurs amis.

« Je suis à peu près certain d'avoir la place de Schtabel ou celle de Vinnikov », pensait Fédor Vassilievitch, « il y a longtemps

qu'on me l'a promise, et cette promotion augmentera mon traitement de 800 roubles, sans compter les indemnités de bureau. »

« C'est le moment de faire nommer chez nous mon beau-frère de Kalouga », pensait Piotr Ivanovitch. « Ma femme en sera contente et ne pourra plus dire que je ne fais jamais rien pour les siens. »

– J'étais sûr qu'il ne s'en relèverait pas, – dit à haute voix Piotr Ivanovitch. – C'est bien dommage.

– Mais quelle était sa maladie, au juste ?

– Les médecins n'ont jamais su la définir, c'est-à-dire qu'ils ont bien émis leur opinion, mais chacun d'eux avait la sienne. Quand je l'ai vu pour la dernière fois, je croyais qu'il pourrait s'en tirer.

– Et moi qui ne suis pas allé le voir depuis les fêtes. J'en avais toujours l'intention.

– Avait-il de la fortune ?

– Je crois que sa femme avait quelque chose, mais très peu.

– Oui, il va falloir y aller. Ils demeurent si loin !

– C'est-à-dire loin de chez vous… De chez vous tout est loin.

– Il ne peut pas me pardonner de demeurer de l'autre côté de la rivière, dit Piotr Ivanovitch en regardant Schebek avec un sourire. Et il se mit à parler de l'éloignement de toutes choses dans les grandes villes. Ils retournèrent à l'audience.

Outre les réflexions que suggérait à chacun cette mort et les changements possibles de service qui allaient en résulter, le fait même de la mort d'un excellent camarade éveillait en eux, comme il arrive toujours, un sentiment de joie. Chacun pensait : Il est mort, et moi pas ! Quant aux intimes, ceux qu'on appelle des amis, ils pensaient involontairement qu'ils auraient à s'acquitter d'un ennuyeux devoir de convenance : aller d'abord au service funéraire, ensuite faire une visite de condoléance à la veuve.

Fédor Vassilievitch et Piotr Ivanovitch étaient les amis les plus intimes d'Ivan Ilitch.

Piotr Ivanovitch avait été son camarade à l'École de droit et se considérait comme son obligé.

Après avoir annoncé à sa femme, pendant le dîner, la nouvelle de la mort d'Ivan Ilitch et lui avoir communiqué ses considérations sur les probabilités de la nomination de son beau-

frère dans leur district, Piotr Ivanovitch, sans se reposer, endossa son habit et se rendit au domicile d'Ivan Ilitch.

Une voiture de maître et deux voitures de place stationnaient près du perron. Dans le vestibule, près du porte-manteau, on avait adossé au mur le couvercle en brocart du cercueil, garni de glands et de franges d'argent passés au blanc d'Espagne. Deux dames en noir se débarrassaient de leurs pelisses. L'une d'elles était la sœur d'Ivan Ilitch, qu'il connaissait ; l'autre lui était inconnue. Un collègue de Piotr Ivanovitch, Schwartz, descendait. Ayant aperçu, du haut de l'escalier, le nouveau visiteur, il s'arrêta et cligna de l'œil, comme s'il voulait dire : « Ivan Ilitch n'a pas été malin ; ce n'est pas comme nous autres ! »

La figure de Schwartz, avec ses favoris à l'anglaise, et sa maigre personne, en habit, conservaient toujours une grâce solennelle ; et cette gravité, qui contrastait avec son caractère jovial, avait en l'occurrence quelque chose de particulièrement amusant. Ainsi pensa Piotr Ivanovitch.

Il laissa passer les dames devant lui et gravit lentement l'escalier derrière elles. Schwartz ne descendit pas et l'attendit en haut. Piotr Ivanovitch comprit pourquoi. Il voulait évidemment s'entendre avec lui pour la partie de cartes du soir. Les dames entrèrent chez la veuve. Schwartz, les lèvres sévèrement pincées, mais le regard enjoué, indiqua d'un mouvement de sourcils, à droite, la chambre du défunt.

Piotr Ivanovitch entra, ne sachant trop, comme il arrive toujours en pareil cas, ce qu'il devait faire. Cependant il était sûr d'une chose, c'est qu'en pareil cas un signe de croix ne fait jamais mal. Mais devait-il saluer ou non, il n'en était pas certain. Il choisit donc un moyen intermédiaire : il entra dans la chambre mortuaire, fit le signe de la croix, et s'inclina légèrement comme s'il saluait. Autant que le lui permirent les mouvements de sa tête et de ses mains, il examina en même temps la pièce. Deux jeunes gens, dont un collégien, probablement les neveux du mort, sortaient de la chambre en faisant le signe de la croix. Une vieille femme se tenait debout, immobile. Une dame, les sourcils étrangement soulevés, lui disait quelque chose à voix basse. Le chantre, vêtu d'une redingote, l'air résolu et diligent, lisait à haute voix, d'un ton qui ne souffrait pas d'objection. Le sommelier Guérassim répandait quelque chose sur le parquet, en marchant à pas légers devant Piotr Ivanovitch. En le regardant faire, Piotr Ivanovitch sentit aussitôt une faible odeur de cadavre en

décomposition. Lors de la dernière visite qu'il avait faite à Ivan Ilitch, il avait remarqué dans son cabinet ce sommelier qui remplissait près de lui l'office de garde-malade ; et Ivan Ilitch l'affectionnait particulièrement.

Piotr Ivanovitch continuait à se signer et à s'incliner vaguement ; son salut pouvait s'adresser aussi bien au mort qu'au sacristain, ou aux icônes qui se trouvaient sur une table dans un coin de la chambre. Quand ce geste lui parut avoir assez duré, il s'arrêta et se mit à examiner le défunt.

Il était étendu sur le drap de la bière, pesamment, comme tous les morts, les membres rigides. La tête à jamais appuyée sur l'oreiller montrait, comme chez tous les cadavres, un front jaune, cireux, avec des plaques dégarnies sur les tempes, creusées, et un nez proéminent qui cachait presque la lèvre supérieure. Il était très changé. Il avait encore maigri depuis que Piotr Ivanovitch l'avait vu ; mais, comme il arrive avec tous les morts, son visage était plus beau et surtout plus majestueux que de son vivant. Son visage portait l'expression du devoir accompli et bien accompli. En outre, on y lisait une sorte de reproche ou d'avertissement à l'adresse des vivants. Cet avertissement sembla déplacé à Piotr Ivanovitch, du moins sans raison d'être vis-à-vis de lui. Mais, soudain, il se sentit gêné. Alors, faisant vivement un nouveau signe de croix, il s'empressa, contre toute convenance, de gagner la porte. Schwartz l'attendait dans la pièce voisine, les pieds largement écartés, jouant avec son chapeau haut de forme qu'il tenait derrière son dos. Un seul regard sur la personne élégante, soignée, réjouie de Schwartz le rafraîchit aussitôt. Piotr Ivanovitch comprit que Schwartz était au-dessus de tout cela et ne se laissait pas impressionner par ce triste spectacle. Toute sa personne paraissait dire : le service religieux sur la tombe d'Ivan Ilitch n'est pas un motif valable pour remettre l'audience, c'est-à-dire, il ne peut nous empêcher, ce soir même, de faire claquer, en le décachetant, le jeu de cartes, pendant que le valet posera quatre bougies entières sur la table ; en somme, il n'y a aucune raison de penser que cet incident puisse nous empêcher de passer agréablement cette soirée. C'est d'ailleurs ce qu'il communiqua à voix basse à Piotr Ivanovitch, lorsqu'il passa devant lui, en lui proposant de se réunir, ce soir même, chez Fédor Vassilievitch. Mais il n'était pas sans doute dans la destinée de Piotr Ivanovitch de jouer aux cartes ce soir-là. Prascovie Fédorovna, une femme petite et grosse, qui, malgré tous ses efforts, allait en s'élargissant depuis les épaules jusqu'à sa base, toute vêtue de noir, la tête

couverte d'une dentelle, les sourcils étrangement relevés, comme ceux de la dame qui se tenait debout en face du cercueil, sortit de ses appartements avec d'autres dames et, les ayant accompagnées dans la chambre mortuaire, elle dit : « L'office des morts va commencer ; entrez ».

Schwartz salua d'un air vague et s'arrêta, ne paraissant ni accepter ni refuser cette invitation. Prascovie Fédorovna, ayant reconnu Piotr Ivanovitch, soupira, s'approcha tout près de lui, et lui dit en lui prenant la main : « Je sais que vous étiez un sincère ami d'Ivan Ilitch… » Elle le regarda, attendant de lui quelque chose qui confirmât ses paroles. Piotr Ivanovitch savait, comme il avait su tout à l'heure qu'il fallait se signer, qu'il devait maintenant serrer la main et dire : « Croyez que… » C'est ce qu'il fit, et il sentit que le résultat désiré était obtenu : il était ému, et elle était émue.

– Voulez-vous venir avant que cela ne commence ? dit la veuve. J'ai à vous parler. Donnez-moi votre bras.

Piotr Ivanovitch lui offrit son bras et ils se dirigèrent vers les pièces du fond, devant Schwartz, qui jeta un regard de pitié sur son ami, en clignant de l'œil.

« Adieu le whist, voulait dire son regard enjoué, mais il ne faudra pas nous en vouloir si nous prenons un autre partenaire. Peut-être pourrons-nous organiser une partie à cinq, lorsque vous aurez terminé. »

Piotr Ivanovitch soupira plus profondément et plus tristement encore, et Prascovie Fédorovna lui pressa le bras avec reconnaissance. Ils entrèrent dans son salon tendu de cretonne rose, faiblement éclairé par une lampe, et s'assirent près de la table, elle sur le divan et Piotr Ivanovitch sur un pouf bas, dont les ressorts détraqués cédèrent désagréablement sous lui. Prascovie Fédorovna songea à l'inviter à prendre un autre siège, mais jugeant cette attention déplacée dans la circonstance, elle s'abstint. En s'asseyant sur ce pouf, Piotr Ivanovitch se rappela qu'Ivan Ilitch, quand il avait meublé ce salon, lui avait justement demandé son avis sur cette cretonne rose à feuillage vert. Le salon était rempli de meubles et de bibelots et, en passant devant la table pour gagner le divan, la veuve accrocha la dentelle de sa mantille noire aux sculptures de ce meuble. Piotr Ivanovitch se leva pour l'aider à se dégager ; les ressorts du pouf ainsi allégés se mirent à osciller sous lui et le repoussèrent. La veuve voulut dégager elle-même ses dentelles, et Piotr Ivanovitch se rassit en

écrasant sous son poids le pouf tressautant. Mais comme elle n'arrivait pas à se décrocher, Piotr Ivanovitch se leva de nouveau, et pour la seconde fois, les ressorts du pouf s'ébranlèrent en grinçant. Tout étant rentré dans l'ordre, elle sortit un mouchoir propre, en batiste, et se mit à pleurer. Piotr Ivanovitch, calmé par les épisodes du pouf et de la dentelle, était assis, l'air maussade. Ce silence embarrassant fut interrompu par Sokolov, le majordome, qui venait annoncer que le terrain du cimetière choisi par Prascovie Fédorovna, coûterait deux cents roubles. Elle cessa de pleurer, regarda Piotr Ivanovitch d'un air de victime, et lui dit en français que tout cela était bien pénible. Sans mot dire, d'un signe de tête, Piotr Ivanovitch lui exprima sa profonde conviction qu'il n'en pouvait être autrement.

– Fumez, je vous en prie, lui dit-elle d'un air magnanime et abattu ; puis elle se mit à débattre avec Sokolov la question du prix du terrain.

Tout en allumant sa cigarette, Piotr Ivanovitch l'entendit demander le prix des différents terrains et choisir celui qu'elle désirait acheter. Après avoir réglé cette question, elle donna des ordres pour les chantres, et Sokolov se retira.

– Je m'occupe de tout moi-même, dit-elle à Piotr Ivanovitch, en repoussant les albums qui étaient sur la table ; puis, remarquant que la cendre de sa cigarette allait se détacher, elle avança vivement le cendrier du côté de Piotr Ivanovitch et poursuivit : – Je trouve que ce serait de l'hypocrisie de ma part de dire que le chagrin m'empêche de songer aux affaires pratiques. Au contraire, si quelque chose peut sinon me consoler, du moins me distraire, c'est de m'occuper de tout ce qui le concerne.

Elle prit de nouveau son mouchoir, s'apprêtant à pleurer encore ; mais soudain, comme si par un effort elle revenait maîtresse d'elle-même elle reprit avec calme :

– J'ai quelque chose à vous dire.

Piotr Ivanovitch s'inclina sans donner trop de liberté aux ressorts du pouf, qui déjà commençaient à s'agiter sous lui.

– Il a beaucoup souffert les derniers jours…

– Ah ! il a souffert beaucoup ? fit-il.

– Terriblement ! Il passa non seulement ses dernières minutes, mais ses dernières heures, à crier. Pendant trois jours de suite, il a crié sans s'arrêter. C'était intenable. Je ne puis comprendre

comment j'y ai résisté. On l'entendait à travers trois chambres. Oh ! ce que j'ai souffert !

– Et avait-il toute sa connaissance ? demanda Piotr Ivanovitch.

– Oui, fit-elle à voix basse, jusqu'à la fin. Il nous a dit adieu un quart d'heure avant sa mort. Il nous pria même d'emmener Volodia.

L'idée des souffrances d'un homme qu'il avait si intimement connu, d'abord enfant, puis collégien, puis son partenaire aux cartes, impressionna soudain Piotr Ivanovitch, malgré la conscience désagréable de son hypocrisie et de celle de cette femme. Il revit ce front, ce nez qui retombait sur la lèvre, et il eut peur pour lui-même.

« Trois jours et trois nuits de souffrances atroces, et la mort ! Mais cela peut m'arriver tout de suite, à chaque instant, à moi aussi ! » pensa-t-il. Et, pour un moment, il eut peur. Mais aussitôt, sans trop savoir comment, l'idée lui revint que tout *ceci* était arrivé à Ivan Ilitch et non pas à lui, et qu'à lui-même cela ne devait et ne pouvait arriver ; qu'il avait tort de se laisser aller à des idées noires, au lieu de suivre l'exemple de Schwartz. Ces réflexions rassurèrent Piotr Ivanovitch. Il s'enquit avec intérêt des détails touchant la mort d'Ivan Ilitch, comme si la mort était un accident spécial à Ivan Ilitch, mais qui ne l'atteignait nullement lui-même.

Après avoir raconté avec force détails les souffrances physiques vraiment affreuses supportées par Ivan Ilitch (les détails de ces souffrances, Piotr Ivanovitch ne les connut qu'autant qu'elles avaient affecté les nerfs de Prascovie Ivanovna), elle jugea le moment venu de parler affaires.

– Ah ! Piotr Ivanovitch, comme c'est douloureux, terriblement douloureux !

De nouveau elle fondit en larmes.

Il soupira et attendit qu'elle se mouchât.

Quand elle se fut mouchée, il lui dit :

– Croyez bien…

Elle prit la parole et lui communiqua ce qui était visiblement son principal souci. Il s'agissait d'obtenir de l'argent du Trésor, à l'occasion de la mort de son mari. Elle affectait de demander conseil à Piotr Ivanovitch au sujet de la pension, mais il s'aperçut qu'elle avait déjà étudié la question à fond, qu'elle connaissait des

détails que lui-même ignorait sur la meilleure façon d'obtenir de l'argent du Trésor à l'occasion de cette mort, mais qu'elle désirait savoir s'il ne serait pas possible d'obtenir encore davantage.

Piotr Ivanovitch essaya de trouver un biais, mais après un moment de réflexion, il déclara, en blâmant par convenance la parcimonie du gouvernement, qu'il croyait impossible d'obtenir davantage. Alors elle soupira et songea évidemment au moyen de se débarrasser de son interlocuteur. Il le comprit, éteignit sa cigarette, se leva, lui serra la main et se dirigea vers l'antichambre.

Dans la salle à manger, où était accrochée une pendule qu'Ivan Ilitch avait été ravi de dénicher chez un brocanteur, Piotr Ivanovitch rencontra le prêtre et d'autres personnes de connaissance venues pour l'office ; il vit aussi la fille d'Ivan Ilitch, une jolie personne qu'il connaissait. Elle était tout en noir. Sa taille fine paraissait plus fine encore. Elle avait un air morne, résolu, courroucé même. Elle salua Piotr Ivanovitch comme si elle avait eu à se plaindre de lui. Derrière elle, l'air non moins fâché, se tenait son fiancé, à ce que Piotr Ivanovitch avait entendu dire, un juge d'instruction, riche, qu'il connaissait. Il le salua avec tristesse, et allait passer dans la chambre mortuaire, quand apparut un petit collégien, le fils d'Ivan Ilitch, qui rappelait extraordinairement son père. C'était le même petit Ivan Ilitch que Piotr Ivanovitch avait connu à l'École de droit. Ses yeux étaient larmoyants, comme ceux des enfants vicieux de treize ou quatorze ans. Le garçon se renfrogna d'un air sévère et honteux, en apercevant Piotr Ivanovitch. Celui-ci salua et passa dans la chambre du défunt. L'office commençait. Des cierges, des soupirs, de l'encens, des larmes, des sanglots. Piotr Ivanovitch se tenait debout, l'air maussade, et regardant ses pieds. Il ne jeta pas un seul coup d'œil sur le défunt et lutta jusqu'au dernier moment pour ne pas céder à l'impression déprimante. Il sortit l'un des premiers. Il n'y avait personne dans le vestibule. Guérassim, l'aide sommelier, sortit précipitamment de la chambre mortuaire, remua de ses bras vigoureux toutes les pelisses pour trouver celle de Piotr Ivanovitch, et la lui tendit.

– Eh bien ! l'ami Guérassim, dit Piotr Ivanovitch pour dire quelque chose, quel malheur !

– C'est la volonté de Dieu ! Nous y passerons tous, répondit Guérassim en montrant ses dents blanches et serrées de paysan ; et, de l'air d'un homme surchargé de besogne, il ouvrit vivement

la porte, appela le cocher, aida Piotr Ivanovitch à monter, et d'un bond retourna au perron, comme talonné par la pensée de ce qu'il avait encore à faire.

Piotr Ivanovitch aspira avec un plaisir particulier l'air frais, après l'odeur d'encens, de cadavre, et de phénol.

– Où monsieur ordonne-t-il d'aller ? demanda le cocher.

– Il n'est pas encore tard. J'irai chez Fédor Vassilievitch.

Il s'y rendit, et trouva en effet les joueurs à la fin du premier rob, de sorte qu'il put sans inconvénient prendre part au jeu comme cinquième.

II

L'histoire d'Ivan Ilitch était des plus simples, des plus ordinaires, des plus tristes. Ivan Ilitch était mort à quarante-cinq ans, conseiller à la Cour d'appel. Il était fils d'un fonctionnaire qui avait fait sa carrière à Pétersbourg, dans différents ministères, et avait occupé une de ces situations qui prouvent clairement que ceux qui les détiennent seraient incapables de remplir un emploi sérieux. Néanmoins, comme on ne peut les chasser à cause de leurs longues années de services et de leurs grades, ils reçoivent des sinécures créées exprès pour eux auxquelles sont attachés des traitements, nullement fictifs, variant de six à dix mille roubles, et qu'ils touchent jusque dans l'extrême vieillesse.

Tel était le conseiller privé Ilia Éfimovitch Golovine, membre inutile de différentes administrations inutiles.

Il avait eu trois fils. Ivan Ilitch était le second. L'aîné avait suivi la même carrière que son père, mais dans un autre ministère, et approchait déjà de l'âge où les fonctionnaires commencent à recevoir des appointements par la seule force d'inertie. Le troisième fils était un raté. Il n'avait su se maintenir dans les divers emplois qu'il avait obtenus, et maintenant il était employé au chemin de fer. Son père, ses frères, et surtout ses belles-sœurs, non seulement n'aimaient pas à se rencontrer avec lui, mais sans une nécessité extrême, on ne se rappelait pas son existence. La sœur avait épousé le baron Gref, fonctionnaire à Pétersbourg, comme son beau-frère. Mais LE PHÉNIX DE LA FAMILLE, comme

on dit, c'était Ivan Ilitch. Il était moins froid, moins méticuleux que l'aîné, moins impulsif que le cadet. Il tenait le juste milieu entre ses deux frères ; c'était un homme intelligent, vif, charmant, poli. Il avait fait ses études, avec son frère cadet, à l'École de droit. Mais le cadet n'avait pas fini ses classes ; il avait été exclu dès la cinquième, tandis qu'Ivan Ilitch avait terminé brillamment ses études. Encore à l'École de droit, il s'était montré tel qu'il demeura toute sa vie : intelligent, gai, bon garçon, de relations agréables, mais strict dans l'accomplissement de ce qu'il considérait comme son devoir ; et le devoir était, pour lui, ce que ses supérieurs hiérarchiques déclaraient tel. Il n'était point d'un naturel obséquieux, mais, dès sa première enfance, et plus tard, il se portait vers les personnages haut placés, comme la mouche vers la lumière, et il s'assimilait leurs manières, leurs vues, et s'insinuait dans leur intimité. Les entraînements d'enfant et de jeune homme ne laissèrent pas de trace profonde dans sa vie. Il sacrifiait cependant à la sensualité, à la vanité, et, vers la fin de ses études, au courant libéral, mais tout cela dans des limites qui prouvaient l'équilibre de sa nature.

Étant à l'École de droit, il avait commis des actes qui lui avaient alors paru indignes et lui avaient inspiré, à ce moment-là, le plus profond mépris pour soi-même ; mais s'étant aperçu depuis, que les mêmes actes étaient commis par des gens haut placés, qui ne les tenaient point pour mauvais, il ne les reconnut pas comme bons, mais il les oublia complètement, et leur souvenir ne l'attristait plus.

Ses études terminées avec le grade de la dixième classe, Ivan Ilitch reçut de son père de l'argent pour son uniforme, se fit habiller chez Scharmer, suspendit en breloque la petite médaille portant l'inscription « Respice finem(1) », fit ses adieux au prince, protecteur de l'École, et au directeur, dîna avec ses camarades chez Donon, et, muni de malles, de linge, d'habits à la mode, de rasoirs et autres objets de toilette, ainsi que d'un plaid, le tout acheté ou commandé dans le magasin à la mode, il partit pour la province en qualité de fonctionnaire en mission extraordinaire auprès du gouverneur, place que lui procura son père.

En province, Ivan Ilitch sut se ménager une situation aussi agréable et facile qu'à l'École de droit. Il s'acquittait de ses fonctions, se poussait dans sa carrière, et, en même temps, s'amusait convenablement, doucement. De temps en temps, ses chefs l'envoyaient en mission dans les districts. Il se tirait d'affaire

avec dignité, aussi bien envers les supérieurs qu'envers les subordonnés, et il remplissait ses missions, notamment celles qui lui furent confiées au sujet des schismatiques, avec une ponctualité et une honnêteté scrupuleuse dont lui-même était fier.

Dans son service, malgré son jeune âge et son caractère, il savait être froid, officiel, et même sévère. Mais, en société, il était souvent jovial, spirituel, et toujours convenable et BON ENFANT, comme disaient son chef et la femme de son chef, chez qui il était reçu en familier.

Il eut même une liaison avec une dame qui s'était jetée au cou de cet élégant magistrat ; il y eut aussi certaine modiste dans sa vie, et des orgies avec les aides de camp de passage et des parties de plaisir dans une rue éloignée, après le souper ; il eut aussi le désir de flatter son chef et même la femme de son chef, mais tout cela gardait un tel cachet de convenance qu'on ne pouvait le qualifier d'un terme sévère, et de tout cela on se contentait seulement de dire, employant l'expression française : IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE. Tout se passait avec des mains blanches, du linge propre, des phrases françaises et, surtout, dans la meilleure société, par conséquent avec l'approbation des grands personnages.

Ivan Ilitch servit ainsi cinq ans, puis il eut son changement. L'institution des tribunaux nouveaux nécessitait des hommes nouveaux. Ivan Ilitch devint l'un des hommes nouveaux. On lui offrit une place de juge d'instruction. Il l'accepta, bien que cela l'obligeât de quitter son ancienne résidence et les relations qu'il s'était faites là, et de s'en créer de nouvelles. Ses amis l'accompagnèrent. On prit un groupe photographique, on lui fit cadeau d'un porte-cigare en argent, et il rejoignit son nouveau poste.

Ivan Ilitch fut un juge d'instruction non moins COMME IL FAUT, non moins habile à séparer les devoirs de sa charge d'avec sa vie privée, et sut inspirer à tous un respect égal à celui qu'il avait su s'acquérir précédemment. Quant à sa nouvelle situation, il la trouvait beaucoup plus intéressante et attrayante que l'ancienne. Dans son service d'autrefois, il éprouvait un certain plaisir à passer d'un pas léger, dans son uniforme de chez Scharmer, devant les solliciteurs et les fonctionnaires qui attendaient l'heure de l'audience et qui lui enviaient le privilège d'entrer librement dans le cabinet de son chef, de boire le thé et de fumer avec lui ; mais le nombre des personnes qui dépendaient

directement de son bon vouloir était très restreint ; c'étaient des commissaires de police, et, quand il allait en mission, des schismatiques. Il traitait poliment, presque en camarades, ces pauvres diables qui dépendaient de lui, aimant à leur faire sentir que lui, qui était tout-puissant sur eux, les traitait avec douceur et bienveillance. Mais ces gens étaient peu nombreux. Maintenant qu'il était juge d'instruction, Ivan Ilitch sentait que tous sans exception, même les plus grands personnages, les plus importants, les plus orgueilleux, dépendaient de son bon vouloir. Il lui suffisait d'écrire quelques mots sur un certain papier à en-tête, pour que l'homme le plus orgueilleux, le plus important, fut amené chez lui, comme accusé ou témoin, obligé de se tenir debout, à moins que lui-même ne le fasse asseoir, et de répondre à toutes ses questions. Ivan Ilitch n'abusait jamais de ce pouvoir. Il tâchait au contraire d'en adoucir l'usage, mais la conscience de ce pouvoir, et la possibilité de l'atténuer, constituaient précisément l'intérêt et l'attrait particuliers de sa nouvelle fonction. Quant au service lui-même, notamment les instructions, Ivan Ilitch acquit très vite l'art d'en écarter toutes les circonstances étrangères, et de donner à l'affaire, même la plus compliquée, la forme sous laquelle cette affaire devait être présentée sur le papier, et dont sa personnalité était totalement exclue, s'attachant principalement à ce que les formes exigées par la loi fussent observées. C'était là quelque chose de tout nouveau. Il fut l'un des premiers qui mirent en pratique le Code de 1864.

Dans sa nouvelle résidence, Ivan Ilitch fit de nouvelles connaissances ; il se fit de nouveaux amis, et changea de ton. Il se tint à une distance respectueuse des autorités provinciales, et se créa des relations choisies parmi les magistrats et les gentilshommes riches de l'endroit ; il prit un léger ton d'opposition contre le gouvernement, et affecta les dehors d'un libéral modéré, d'un citoyen austère. Mais Ivan Ilitch ne changea rien à l'élégance de sa mise ; il cessa seulement de se raser le menton et laissa pousser toute sa barbe.

La vie d'Ivan Ilitch s'écoulait très agréablement. Les membres de la société frondeuse qui l'avait accueilli étaient étroitement unis entre eux ; il touchait un plus gros traitement et, parmi les distractions nouvelles, il apprécia surtout le whist, qu'il jouait avec finesse et sang-froid, de sorte qu'il gagnait toujours.

Il était depuis deux ans dans sa nouvelle résidence lorsqu'il rencontra celle qui devait devenir sa femme. Prascovie Fédorovna

Mickel était la jeune fille la plus attrayante et la plus spirituelle de la société à laquelle appartenait Ivan Ilitch. Parmi les plaisirs qu'il s'était créés pour se reposer de son travail de juge d'instruction, le plus grand était la camaraderie enjouée qui se forma entre lui et Prascovie Fédorovna.

Du temps qu'il était fonctionnaire en mission extraordinaire, Ivan Ilitch était un danseur enragé ; juge d'instruction, il ne dansa guère et seulement pour montrer qu'il y excellait, tout magistrat de cinquième classe qu'il fût. Parfois, il dansait vers la fin de la soirée avec Prascovie Fédorovna, et c'est précisément ainsi qu'il fit sa conquête. Elle devint amoureuse de lui, Ivan Ilitch n'avait jamais pensé sérieusement au mariage ; mais lorsqu'il vit que la jeune fille l'aimait, il se dit : « Pourquoi ne me marierais-je pas ? »

Prascovie Fédorovna était de bonne famille, noble, et son physique était agréable ; en outre elle possédait une petite fortune. Ivan Ilitch pouvait trouver un parti plus brillant, mais celui-là était fort acceptable. Il avait ses appointements, et il espérait que sa femme lui apporterait des rentes équivalentes.

Elle était bien apparentée, charmante, jolie, et tout à fait comme il faut. Il serait tout aussi inexact de dire qu'il se maria par amour et qu'il avait trouvé en sa fiancée des goûts absolument conformes aux siens, que d'avancer qu'il l'avait épousée uniquement parce que dans son monde ce mariage était bien vu. Ivan Ilitch se décida pour deux raisons : en la prenant pour femme il se faisait plaisir à lui-même, et, en même temps, il agissait d'une manière qu'approuvaient les gens haut placés.

Et Ivan Ilitch se maria.

Pendant les fêtes du mariage et les premiers jours qui suivirent, grâce aux tendresses de sa femme, aux nouveaux meubles, à la vaisselle nouvelle et au linge nouveau, tout alla très bien, de sorte qu'Ivan Ilitch commençait à croire que le mariage, loin de troubler sa vie agréable, joyeuse, facile, toujours convenable et approuvée par son monde, ne ferait que la rendre plus agréable encore. Mais dès les premiers mois de la grossesse de sa femme, il survint quelque chose de nouveau, d'inattendu, de désagréable, de pénible, d'inconvenant même, quelque chose à quoi l'on ne pouvait s'attendre, et qu'on ne pouvait éviter.

Sa femme, sans aucune raison de GAIETÉ DE CŒUR, comme se le disait Ivan Ilitch, se mit à troubler l'harmonie et la tranquillité de sa vie : elle se montrait jalouse sans aucun motif, exigeait de lui

des prévenances continuelles, lui cherchait des querelles à tout propos et lui faisait des scènes désagréables et de mauvais goût.

Au début, Ivan Ilitch espéra échapper à tous ces ennuis en prenant la vie, comme auparavant, par son côté léger et agréable. Il essayait de ne pas voir la mauvaise humeur de sa femme ; il invitait chez lui ses collègues, organisait des parties de cartes, ou passait ses soirées au cercle ou chez des amis. Mais un jour, sa femme le prit à partie avec une telle violence et si grossièrement, elle répéta ensuite la même scène avec tant d'acharnement chaque fois qu'il refusait de se soumettre à sa volonté, qu'il en fut épouvanté. Elle était évidemment résolue à persister jusqu'à ce qu'il consentît à rester avec elle à la maison et à partager son ennui. Il comprit que la vie de famille, du moins avec sa femme, loin d'ajouter au charme, à l'harmonie de l'existence, ne faisait au contraire qu'y apporter du trouble.

Et Ivan Ilitch songea aux moyens de se soustraire à cette tyrannie. Ses occupations étaient la seule chose qui inspirait du respect à Prascovie Fédorovna. Ivan Ilitch prétexta ses fonctions pour lutter contre sa femme et se créer un monde à soi.

Après la naissance de l'enfant, les tentatives infructueuses d'allaitement, d'autres soucis encore, les maladies réelles et imaginaires de l'enfant et de la mère, réclamèrent l'intervention d'Ivan Ilitch, bien qu'il n'y pût rien. La nécessité de se créer une existence à part lui parut plus impérieuse encore.

À mesure que sa femme devenait plus irritable et plus exigeante, Ivan Ilitch reportait de plus en plus sur son service tout l'intérêt de sa vie. Il s'attacha davantage aux soins de sa carrière et devint de plus en plus ambitieux.

Une année à peine après son mariage, il comprit que la vie de famille, tout en présentant quelques avantages, était cependant une chose très compliquée et très pénible, et que, pour mener une vie convenable, approuvée par la société, il fallait une règle dans le mariage comme dans le service.

Cette règle, Ivan Ilitch l'institua dans ses rapports avec sa femme. Il exigea d'elle d'être une bonne maîtresse de maison, de veiller à ce que le lit et le dîner soient bien soignés, et surtout de respecter les convenances imposées par l'opinion publique. D'ailleurs, si elle se montrait de bonne composition, il l'accueillait avec reconnaissance ; au contraire, s'il avait à se plaindre de son humeur, il se réfugiait bien vite dans ses occupations

professionnelles, où il trouvait de l'agrément.

Ivan Ilitch était considéré comme un bon magistrat. Au bout de trois ans, il fut nommé substitut du procureur. Ses nouvelles attributions, leur importance, le pouvoir de requérir et de jeter en prison, les discours en public, son succès, tout cela l'attacha davantage à son service.

Il eut d'autres enfants. Sa femme devenait de plus en plus acariâtre et méchante, mais les règles qu'avait établies chez lui Ivan Ilitch le rendaient presque invulnérable.

Après sept ans de séjour dans la même ville, il fut nommé procureur dans une autre province. Toute la famille s'y rendit ; ils avaient peu d'argent et ce nouveau poste ne plaisait pas à sa femme ; le traitement était plus élevé, mais la vie était bien plus chère. En outre, ils perdirent deux enfants, et la vie familiale devint pour Ivan Ilitch encore plus insupportable. Prascovie Fédorovna accusait son mari de tous les malheurs survenus dans leur nouvelle résidence. Presque toutes les conversations entre les deux époux, surtout quand il s'agissait de l'éducation des enfants, ravivaient le souvenir des querelles anciennes, et en provoquaient de nouvelles. À de rares intervalles l'amour se réveillait, mais pour peu de temps. C'étaient des îlots où ils se reposaient un moment, puis ils étaient de nouveau emportés dans un océan de haine latente, qui se manifestait par leur éloignement mutuel. Cet éloignement aurait attristé Ivan Ilitch s'il avait pensé qu'il en pouvait être autrement, mais il trouvait cela tout à fait normal et il en faisait le but de son existence familiale. Ce but était de se débarrasser de plus en plus de ces désagréments, de leur donner un caractère inoffensif et convenable. Il y parvenait en consacrant aux siens le moins de temps possible, et, quand il se trouvait obligé de rester avec eux, il s'entourait d'étrangers. Mais son grand refuge c'était son service. Dans les obligations de sa charge, il concentrait tout l'intérêt de son existence. Et cet intérêt l'absorbait.

La conscience qu'il avait de pouvoir perdre qui bon lui semblerait, sa propre importance qui se manifestait au tribunal où il rencontrait ses subordonnés, ses succès devant ses chefs et ses subordonnés, et surtout sa maîtrise dans les affaires, enfin les conversations entre collègues, les dîners en ville, le whist, tout cela lui plaisait et remplissait sa vie. Ainsi, Ivan Ilitch jugeait que sa vie se passait comme il convient, qu'elle était agréable et bien séante.

Sept années s'écoulèrent de la sorte. La fille, l'aînée, était dans sa seizième année. Ils perdirent un autre enfant ; il leur restait encore un garçon, un collégien, objet de leurs discussions. Ivan Ilitch voulait qu'il fît ses études à l'École de droit. Prascovie Fédorovna, par esprit de contradiction, l'envoya au collège. La fille, élevée à la maison, étudiait avec zèle. Le garçon aussi travaillait bien.

III

Ivan Ilitch vécut ainsi durant dix-sept années de mariage. Il était déjà l'un des plus anciens procureurs, et avait refusé plusieurs fois son changement pour attendre un poste plus important, lorsque, tout à coup, survint un incident désagréable qui faillit troubler tout à fait son repos. Il espérait être nommé président du tribunal dans une ville universitaire, lorsque Hoppé, on ne sait comment, lui fut préféré. Ivan Ilitch s'en irrita et fit des reproches à son heureux rival. Il se brouilla avec ses chefs qui lui gardèrent rancune, si bien qu'à la promotion suivante il ne fut pas nommé.

C'était en 1880. Ce fut l'année la plus pénible de la vie d'Ivan Ilitch. Cette année, il s'aperçut, d'une part, que ses appointements ne suffisaient plus à leur vie ; d'autre part, que tout le monde l'oubliait, et que ce qu'il considérait comme une injustice criante semblait aux autres la chose la plus naturelle. Son père même ne se croyait pas obligé de lui venir en aide. Il se sentit abandonné de tous ceux qui semblaient croire qu'une situation de trois mille cinq cents roubles d'appointements était normale et même brillante. Au contraire, en pensant à toutes les injustices dont il était victime, aux scènes éternelles avec sa femme, aux dettes qu'entraînait une vie trop large, il trouvait, lui, que sa situation était loin d'être normale.

Pour faire des économies, l'été il prit un congé, et alla vivre avec sa famille à la campagne, chez le frère de sa femme.

Là, dans l'oisiveté, Ivan Ilitch, pour la première fois, ressentit non seulement de l'ennui, mais une angoisse intolérable ; il décida qu'on ne pouvait continuer à vivre de la sorte et que des mesures énergiques s'imposaient.

Après une nuit d'insomnie, qu'il passa à se promener sur la terrasse, il résolut de se rendre à Pétersbourg, de faire des démarches et, pour punir ceux qui n'avaient pas su l'apprécier, de passer dans un autre ministère.

Le jour suivant, malgré les objections de sa femme et de son beau-frère, il partit pour Pétersbourg.

En partant il avait seulement l'intention d'obtenir une place de cinq mille roubles. Les fonctions qu'il aurait à remplir au ministère lui importaient peu. Il ne voulait qu'une place, une place de cinq mille roubles, soit dans les bureaux, soit dans les banques, soit dans les chemins de fer, soit dans les institutions de l'impératrice Marie, soit dans les douanes, pourvu qu'il touchât les cinq mille roubles et qu'il quittât un ministère où on n'avait pas su l'apprécier.

Le voyage d'Ivan Ilitch fut couronné d'un succès étonnant et inattendu. À Koursk, un de ses amis, F. S. Iline, monta dans le compartiment de première classe qu'il occupait et lui communiqua un télégramme que venait de recevoir le gouverneur de Koursk. On lui annonçait qu'un grand remaniement allait avoir lieu d'ici quelques jours dans le ministère : Ivan Sémionovitch serait nommé à la place de Piotr Ivanovitch.

Outre l'influence que ce changement pouvait avoir pour la Russie, il avait une importance particulière pour Ivan Ilitch. En effet, un nouveau personnage, Piotr Ivanovitch, arrivait au pouvoir, et il protégerait sûrement son ami Zakhar Ivanovitch dont Ivan Ilitch était également l'ami.

La nouvelle lui fut confirmée à Moscou. Arrivé à Pétersbourg, Ivan Ilitch se rendit chez Zakhar Ivanovitch qui lui promit une nomination dans le même ministère.

Une semaine plus tard, il télégraphiait à sa femme : « *Zakhar nommé place Miller, à premier rapport reçois nomination.* »

Grâce à ces nouveaux personnages, Ivan Ilitch reçut une nomination qui l'éleva de deux grades au-dessus de ses anciens collègues : cinq mille roubles d'appointements et trois mille cinq cents roubles pour ses frais de déplacement.

Oubliant tout son dépit contre ses anciens ennemis et son ministère, Ivan Ilitch était pleinement heureux.

Il revint à la campagne gai et dispos comme il ne l'avait pas été depuis longtemps. Prascovie Fédorovna se montra également

joyeuse, et la paix fut rétablie entre eux. Ivan Ilitch racontait comment on l'avait fêté à Pétersbourg, comment ses ennemis étaient confus et recherchaient maintenant ses bonnes grâces, leur jalousie et surtout à quel point il était maintenant aimé de tout le monde à Pétersbourg. Prascovie Fédorovna l'écoutait, feignait de tout croire, ne le contredisait en rien et se contentait de former des projets pour leur installation dans la ville qu'ils allaient désormais habiter.

Ivan Ilitch vit avec joie que les projets de sa femme étaient conformes aux siens, que l'harmonie revenait dans sa famille, et qu'il pourrait recommencer à mener une vie agréable et décente.

Il n'était revenu à la campagne que pour peu de temps. Il devait prendre possession de son nouveau poste le 10 septembre, et, en outre, il lui fallait le temps de déménager, de faire des achats et des commandes afin de s'installer comme il en avait conçu le projet et comme c'était presque décidé aussi dans l'esprit de Prascovie Fédorovna.

Maintenant que tout était si bien arrangé, qu'il s'entendait si bien avec sa femme, maintenant surtout qu'ils se voyaient rarement, leurs rapports devinrent d'une cordialité qu'ils n'avaient pas connue depuis leur mariage. Ivan Ilitch avait eu d'abord l'intention d'emmener tout de suite sa famille avec lui, mais sa belle-sœur et son beau-frère insistèrent tellement et devinrent subitement si aimables pour Ivan Ilitch et sa famille qu'il partit seul.

Il partit donc et la bonne humeur qui lui venait de son succès et de l'accord avec sa femme, ne le quitta plus. Il trouva un appartement charmant, juste comme ils l'avaient rêvé tous deux, avec des pièces vastes et hautes, dans le style ancien, un cabinet de travail commode et imposant, des chambres pour sa femme et sa fille, une salle d'étude pour son fils. Tout y était distribué comme exprès pour eux. Ivan Ilitch s'occupa lui-même de l'installation ; il choisit les papiers, acheta les meubles, surtout des meubles anciens, d'aspect cossu, et peu à peu l'ensemble s'approcha de l'idéal qu'il avait imaginé. Quand il fut à moitié installé, le résultat obtenu dépassa tout ce qu'il avait espéré. Tout de suite il se rendit compte de l'aspect distingué, élégant, comme il faut, qu'aurait l'appartement quand tout serait terminé. En s'endormant il songeait à son salon. Quand il regardait le salon de réception encore à moitié installé, il voyait déjà en place la cheminée, l'écran, la petite étagère et les petites chaises disposées

ça et là, les faïences appendues aux murs, et les bronzes en place. Il se réjouissait en pensant à la surprise de Prascovie et de Lise, qui, elles aussi, aimaient ces choses. Certains meubles, surtout, qu'il avait eu la chance d'acquérir à bon compte, donnaient à l'appartement un cachet particulier de noblesse. Dans ses lettres, il veillait à rester au-dessous de la réalité, afin que la surprise fût plus grande. Ces soins l'absorbaient toujours tellement que même ses nouvelles fonctions, qu'il aimait pourtant, l'intéressaient moins qu'il ne se l'était figuré. Pendant les audiences, il était souvent distrait et se demandait quel ornement, droit ou cintré, il mettrait à ses rideaux. Il en était si préoccupé que souvent il déplaçait lui-même les meubles ou posait les tentures. Un jour, en montant sur une échelle pour expliquer au tapissier, qui ne comprenait pas, comment il voulait draper les rideaux, il fit un faux pas et tomba ; mais comme il était adroit et vigoureux, il se retint et se cogna seulement le côté à l'espagnolette. Il en souffrit pendant quelques jours, puis la douleur disparut. D'ailleurs il se sentait, tout ce temps, particulièrement gai et bien portant. Il écrivait aux siens : « Je me sens rajeuni de quinze ans ». Il comptait terminer l'installation en septembre mais les choses traînèrent jusqu'à la mi-octobre. En revanche tout était parfait, et ce n'était pas seulement son avis, mais celui de tout le monde.

En réalité, l'appartement était comme ceux de toutes les personnes qui, sans être riches, veulent ressembler aux riches, ce qui fait qu'ils ne se ressemblent qu'entre eux : des tentures, de l'ébène, des fleurs, des tapis, des bronzes, d'une tonalité tantôt sombre tantôt brillante, tout ce que des gens d'une certaine classe emploient pour ressembler à des gens d'une certaine classe. Chez lui, cette ressemblance était si parfaitement atteinte que rien ne méritait une attention particulière quoique tout lui parût original. Lorsqu'il fit entrer sa famille dans l'antichambre illuminée, et pleine de fleurs, et qu'un laquais en cravate blanche les introduisit dans le salon et le cabinet, tout rayonnant de plaisir il savourait leurs éloges. Le soir même, pendant le thé, Prascovie Fédorovna lui demanda, au cours de la conversation, comment il était tombé. Il se mit à rire et mima la scène de la chute et l'effroi du tapissier.

– Je ne suis pas en vain un bon gymnaste. Un autre se serait tué sur le coup. Je me suis simplement heurté, ici… Quand je touche ça me fait mal, mais ça passera, ce n'est qu'un bleu.

Et l'on vécut dans le nouvel appartement. Comme toujours, au bout d'un certain temps, on s'aperçut qu'il manquait une pièce, et

que les nouveaux appointements étaient insuffisants : cinq cents roubles de plus, et tout eût été parfait.

Au début surtout, tant qu'il resta quelques petits arrangements à faire, tout alla bien : il fallait acheter une chose, déplacer ou ajouter un meuble. Malgré quelques légers dissentiments entre les époux, ils étaient si contents, ils avaient tant à faire, que tout s'arrangeait sans grandes querelles. Lorsque tout fut complètement terminé, ils commencèrent à s'ennuyer un peu ; quelque chose leur manquait. Alors les nouvelles relations, les nouvelles habitudes, vinrent remplir leur existence. Ivan Ilitch rentrait dîner après sa matinée passée au tribunal, et les premiers temps, il était toujours d'excellente humeur, quoiqu'il fût souvent contrarié au sujet de l'appartement. Il suffisait d'une tache sur un tapis ou sur les tentures, d'un cordon de rideau cassé, pour l'irriter. Tout cela lui avait coûté tant de peine, que la moindre chose l'agaçait. Mais, en général, sa vie s'annonçait agréable, facile et convenable, précisément comme il le souhaitait. Il se levait à neuf heures, prenait son café, lisait son journal, et après avoir endossé son uniforme, il se rendait au tribunal. Habitué à ce joug, il s'y pliait sans effort, et tout marchait comme sur des roulettes : les solliciteurs, les requêtes, les renseignements à fournir, le travail de la chancellerie, les séances publiques, et les conférences administratives. Il fallait savoir écarter les préoccupations de la vie vraie, qui troublent toujours la régularité du service ; il fallait avoir, avec le public, uniquement des rapports de service ; les motifs de ces rapports et ces rapports eux-mêmes devaient se rattacher exclusivement au service.

Un monsieur vient, par exemple, demander un renseignement. Si ce renseignement ne concerne que l'homme privé, Ivan Ilitch ne se croit pas tenu de le donner ; mais s'agit-il de quelque chose qui doit être écrit sur papier à en-tête, Ivan Ilitch fera tout ce qu'il pourra, avec toute la courtoisie et l'amabilité possibles. Ceci fait il passe à tout autre chose. Ivan Ilitch possédait au plus haut degré le talent d'établir une ligne de démarcation entre le service et sa vie privée. Cependant, il prenait plaisir à les confondre, ce que lui permettaient sa longue pratique et son habileté consommée. Il déployait à ce jeu, tout en restant correct, non seulement de l'aisance mais une véritable virtuosité. Dans ses moments de loisirs, il fumait, prenait le thé, parlait politique, affaires publiques, cartes, et surtout promotions. Un peu las, fier comme un premier violon qui vient d'exécuter en virtuose sa partie d'orchestre, il rentrait chez lui. La mère et la fille recevaient du

monde ou étaient en visites ; le fils était au collège ou préparait à la maison ses devoirs avec des répétiteurs : il travaillait très bien.

Tout allait à souhait. Après dîner, s'il n'y avait pas de monde, Ivan Ilitch lisait le livre dont on parlait, et le soir il se mettait à ses affaires, c'est-à-dire qu'il dépouillait les dossiers, compulsait le code, comparait les dépositions, cherchait la loi à appliquer. Il ne trouvait à ce travail ni ennui ni plaisir. Il eût certes préféré jouer aux cartes, mais à défaut de cartes mieux valait s'occuper de la sorte que de rester oisif, ou en tête-à-tête avec sa femme. Un des plaisirs d'Ivan Ilitch, c'était les petits dîners qu'il offrait à quelques personnages importants. Ces réunions rappelaient les distractions de tous les gens de son milieu, comme son salon rappelait les leurs. Une fois même il donna une vraie soirée. On dansa. Ivan Ilitch était ravi, et la joie eut été parfaite sans une brouille qui survint à propos des gâteaux et des bonbons. Prascovie Fédorovna avait son idée, mais Ivan Ilitch insista pour prendre tout chez un confiseur très cher. Il commanda beaucoup de gâteaux qui restèrent, et la note se montait à 45 roubles. La dispute fut vive et désagréable. Prascovie Fédorovna traita son mari d'imbécile. Lui se prit la tête à deux mains et, sous le coup de l'irritation, il prononça le mot de divorce.

La soirée, néanmoins, fut des plus réussies. La meilleure société s'y pressait, et Ivan Ilitch dansa avec la princesse Troufonov, sœur de la fondatrice bien connue de la Société : « Emporte mon chagrin ».

L'exercice de sa charge lui procurait des satisfactions d'amour-propre ; la fréquentation de la bonne société lui donnait celles de la vanité, mais ses vraies joies, il les devait aux cartes. Il avouait que quelque ennui qu'il pût avoir, il goûtait une joie suprême, à s'attabler avec de bons joueurs et des partenaires sérieux devant un whist à quatre, exactement à quatre (à cinq c'est beaucoup moins amusant, quoiqu'on le dise, par politesse), à jouer un jeu serré et intelligent (quand on est en veine), à souper ensuite et boire un verre de vin. Après le whist, surtout quand il s'en tirait avec un petit gain (trop gagner est désagréable), Ivan Ilitch se mettait au lit dans une disposition d'humeur particulièrement heureuse.

C'est ainsi qu'ils vivaient. Leur société était des mieux choisies : des personnages importants et des jeunes gens venaient chez eux.

Le père, la mère, la fille étaient tout à fait d'accord sur le choix de leurs relations, et tous trois, sans se donner le mot,

s'entendaient pour éloigner d'eux tous les parents et les amis pauvres qui, pleins d'empressement et de tendresse, venaient les voir dans leur salon orné de poteries japonaises. Bientôt ces petites gens cessèrent de venir ; les Golovine ne reçurent plus qu'une société choisie. Les jeunes gens faisaient la cour à Lise. L'un d'eux, Petristchev, juge d'instruction, fils de Dmitri Ivanovitch Petristchev, et l'unique héritier de sa fortune, se mit à la courtiser si sérieusement qu'Ivan Ilitch demanda à sa femme s'il ne conviendrait pas d'organiser des promenades en troïka ou un spectacle de société ?

Ainsi vivaient-ils. Tout marchait régulièrement et tout allait fort bien.

IV

Tout le monde se portait bien. On ne pouvait attacher d'importance à ce goût bizarre, dans la bouche, dont se plaignait parfois Ivan Ilitch et à cette sensation de gêne qu'il éprouvait dans le côté gauche du ventre.

Mais peu à peu cette sensation de gêne, sans devenir une douleur, prit le caractère d'une lourdeur constante dans le côté, et l'humeur d'Ivan Ilitch s'en ressentit. Sa mauvaise humeur, qui ne fit que croître, ne tarda pas à gâter la vie agréable, facile, insouciante, qu'était devenue celle de la famille Golovine. Les querelles devinrent de plus en plus fréquentes. C'est à peine si l'on parvint à sauver les apparences. Les scènes se multipliaient. De nouveau il ne resta plus que les petits îlots, et encore peu nombreux, où le mari et la femme pouvaient passer quelques moments tranquilles.

Prascovie Fédorovna disait, non sans raison maintenant, que son mari avait un caractère pénible. Avec sa manie de tout exagérer, elle prétendait qu'il avait toujours eu ce caractère, et qu'il avait fallu sa bonté d'âme à elle pour le supporter vingt ans. Il est vrai que, maintenant, dans leurs querelles, c'était toujours lui qui commençait. Régulièrement, il se mettait à grogner au moment de se mettre à table, ou bien, au commencement du dîner, pendant le potage. Tantôt c'était pour une assiette ébréchée, tantôt pour un plat qui ne lui plaisait pas, tantôt parce

que son fils avait mis ses coudes sur la table, ou à cause de la coiffure de sa fille. Et toujours c'était la faute de Prascovie Fédorovna. Les premiers temps, elle lui tint tête et lui répondit avec violence, mais à deux reprises, au commencement des repas, il s'emporta si furieusement qu'elle comprit que c'était dû à un état maladif, alors elle décida de ne plus lui répondre et se contenta de presser le dîner. Elle s'en fit un immense mérite. Comme elle avait décidé que son mari avait un caractère affreux et qu'il l'avait rendue extrêmement malheureuse, elle s'apitoya sur elle-même. Et plus elle se trouvait à plaindre, plus elle détestait son mari. Elle eut bien souhaité sa mort, mais alors les appointements auraient manqué. Et cela l'irritait davantage contre lui. Elle se jugeait très malheureuse, d'autant plus que la mort même ne pouvait la délivrer, et elle s'irritait sans en rien laisser voir. Mais cette irritation muette augmentait la colère de son mari. Après une scène où Ivan Ilitch s'était montré particulièrement injuste, ce qu'il reconnut lui-même, mais en mettant son irritabilité excessive sur le compte de la maladie, elle déclara que puisqu'il était malade, il devait se soigner, et elle exigea de lui qu'il allât consulter un médecin célèbre. C'est ce qu'il fit. Tout se passa comme il s'y attendait, et comme cela se passe toujours. Attente prolongée, mine importante du docteur, cette même mine que lui, magistrat, savait si bien prendre, auscultation, questions habituelles, réponses prévues et complètement inutiles, et cet air d'importance qui semble dire : Vous autres, clients, vous n'avez qu'à vous fier à nous ; nous allons arranger tout cela ; chez nous tout est connu d'avance, c'est toujours la même chose avec tous, quel que soit le tempérament.

C'était tout à fait comme au tribunal. Les airs qu'il prenait, lui, vis-à-vis des accusés, le célèbre médecin les prenait vis-à-vis de lui.

Le médecin lui dit :

– Telle et telle chose me font supposer cela et cela, mais si un examen plus approfondi ne justifiait pas ce diagnostic, il faudrait admettre que vous avez cela et cela. Et si l'on supposait cela et cela, alors… Et ainsi de suite.

Pour Ivan Ilitch une seule chose était importante : son cas était-il grave ou non ? Mais le médecin négligea cette question. À son avis, comme médecin, c'était là une préoccupation oiseuse qui ne méritait aucune attention ; il s'agissait seulement de décider à laquelle des hypothèses s'arrêter : rein flottant, catarrhe

chronique, lésion du gros intestin.

La question de la vie d'Ivan Ilitch n'existait point ; il fallait décider seulement entre le rein flottant et le gros intestin. Dans cette discussion, engagée en présence d'Ivan Ilitch, la question fut tranchée de la façon la plus brillante par le docteur qui se prononça pour l'intestin, toutefois sous cette réserve que l'analyse de l'urine pouvait infirmer ce diagnostic, et qu'alors, dans ce cas, il faudrait un nouvel examen. Tout cela était exactement ce qu'Ivan Ilitch avait fait lui-même des milliers de fois avec les accusés, et d'une manière aussi brillante. Non moins habilement le médecin débita son résumé, en jetant même, par-dessus ses lunettes, un regard de joyeux triomphe sur le prévenu. Du résumé du docteur, Ivan Ilitch conclut que cela allait mal, qu'il importait peu au docteur, et peut-être à tout le monde qu'il en fût ainsi, mais que pour lui ça allait mal.

Cette conclusion frappa douloureusement Ivan Ilitch et éveilla en lui un sentiment infini de pitié pour lui-même et une haine profonde contre ces médecins si indifférents à une chose si importante.

Mais il se leva en silence, mit l'argent sur la table et dit en soupirant :

– Nous autres, malades, probablement nous vous posons souvent des questions déplacées ; mais, en général, mon état est-il dangereux ou non ?

Le médecin lui lança un regard sévère par dessus ses lunettes. Ce regard semblait dire : Accusé, si vous sortez de la question, je serai obligé de vous faire emmener hors de la salle d'audience.

– Je vous ai déjà dit ce que je jugeais nécessaire et convenable de vous dire… répondit le médecin. Un nouvel examen complétera le diagnostic. Et il le salua.

Ivan Ilitch sortit à pas lents, remonta tristement dans son traîneau et rentra chez lui. Pendant le trajet, il repassa dans sa tête les paroles du docteur, tâchant de débrouiller tout ce fatras pédantesque et de le traduire en un langage simple pour y trouver la réponse à cette question : Suis-je atteint gravement, très gravement, ou n'est-ce encore rien ?

De tout ce qui s'était passé, il conclut que le danger était grave. Et tout, dans la rue, lui parut triste : les cochers étaient tristes, tristes également les passants, les maisons, les magasins. La douleur sourde qu'il ressentait ne lui laissait pas une minute de

répit et donnait une signification plus grave aux phrases ambiguës du médecin.

Ivan Ilitch, avec une sensation pénible et nouvelle, se mit à observer son mal.

Arrivé chez lui, il raconta tout à sa femme. Elle l'écouta patiemment, mais au milieu de son récit, sa fille entra, le chapeau sur la tête, prête à sortir. Elle s'assit à contre-cœur pour entendre le récit de son père, mais ni la mère ni la fille ne purent écouter jusqu'au bout.

– Eh bien ! je suis très contente, dit la femme. J'espère maintenant que tu vas te soigner et suivre ponctuellement les prescriptions du médecin. Donne-moi l'ordonnance ; j'enverrai Guérassim à la pharmacie. Et elle alla faire sa toilette.

Ivan Ilitch s'était essoufflé à parler pendant tout le temps que sa femme était restée là.

Aussitôt qu'elle fut sortie, il poussa un profond soupir en se disant :

– Elle a peut-être raison. Ce ne sera peut-être rien…

Il prit régulièrement les médicaments, et suivi les prescriptions nouvelles données après l'analyse de l'urine. Mais, à la suite de cette analyse et des modifications qu'elle entraîna dans le traitement il y eut confusion.

On ne pouvait pas voir le médecin, dont les instructions avaient été mal comprises ; peut-être aussi, soit oubli, soit négligence, n'avait-il pas indiqué clairement ce qu'il fallait faire ; peut-être avait-il caché quelque chose.

En tout cas, Ivan Ilitch suivit ponctuellement son traitement, et il y trouva une grande consolation.

Son principal souci, depuis qu'il avait consulté le médecin, était de suivre scrupuleusement ses prescriptions tant hygiéniques que curatives, et d'observer attentivement sa maladie et toutes les fonctions de son organisme. Les questions de santé et de maladie devinrent les seules qui l'intéressassent. Lorsqu'on parlait devant lui de personnes malades, mortes, convalescentes, surtout lorsqu'on citait des cas qui ressemblaient au sien, il écoutait tranquillement en apparence, en s'efforçant de cacher son émotion, et comparait tout ce qu'on lui disait avec son mal à lui.

Ce mal ne diminuait pas, mais Ivan Ilitch s'appliquait à s'imaginer qu'il allait mieux. Lorsque rien ne le troublait, il

pouvait se faire illusion. Mais à la moindre dispute avec sa femme, au moindre ennui dans son service, à une mauvaise partie de cartes, le mal se faisait sentir. Auparavant, chaque fois que survenait une de ces petites misères, il s'en consolait en se disant que les choses s'arrangeraient, que les obstacles finiraient par céder, qu'il réussirait à la première occasion, mais maintenant le moindre accroc le décourageait et le désespérait. Il se disait : « Voilà, je commençais à aller mieux, les remèdes commençaient à agir, lorsque ce maudit malheur, ou ce désagrément… » Et il s'emportait contre les choses ou les gens qui le tracassaient ainsi, et il sentait que cette colère le tuait, mais il ne pouvait se maîtriser. Il aurait dû voir clairement que cette irritation contre les choses et les gens ne faisait qu'accroître son mal, que le mieux était de ne pas faire attention à ces ennuis, mais il faisait juste le contraire. Il se disait qu'il avait besoin de calme, mais il cherchait toutes les occasions d'irritation, et dès qu'il en avait trouvé une, il s'enflammait. Ce qui aggravait encore son état, c'était la lecture des livres de médecine, et ses visites chez les médecins. Son mal suivait un cours si régulier qu'il lui était facile de se faire illusion en comparant un jour avec le précédent, tant la différence était petite. Mais lorsqu'il consultait les médecins, il lui semblait que tout allait plus mal et que les progrès de la maladie étaient très rapides. Malgré cela, il continuait à les consulter.

Dans le courant du même mois, il alla voir une autre célébrité médicale. Cette seconde célébrité s'exprima presque de la même façon que la première, mais en posant ses questions autrement. Cette nouvelle consultation ne fit qu'augmenter les doutes et la crainte d'Ivan Ilitch. Un ami d'un de ses amis, un très bon médecin, diagnostiqua une tout autre maladie, et, tout en promettant la guérison, il embrouilla tellement Ivan Ilitch par ses questions et ses hypothèses, que celui-ci n'en fut que plus anxieux. Un homœopathe trouva encore un nouveau nom à sa maladie et lui ordonna quelque chose qu'il avala consciencieusement, pendant une semaine, à l'insu de tous. Mais au bout de huit jours, ne se trouvant pas mieux, il perdit toute confiance dans ce traitement ainsi que dans les précédents, et il devint encore plus triste.

Un jour, une dame de leurs amies lui raconta une guérison miraculeuse obtenue par les icônes. Ivan Ilitch se surprit à l'écouter avec attention et à analyser la possibilité d'un tel fait. Il en fut effrayé :

« Est-il possible que j'aie tellement baissé, pensa-t-il. Ce n'est rien, bêtise que tout cela. Il ne faut pas être aussi pessimiste. Je vais m'en tenir à un seul médecin et suivre rigoureusement son traitement. C'est chose décidée. Je n'y penserai plus, et jusqu'à l'été je suivrai le même traitement. Après nous verrons. Mais maintenant plus d'indécision. »

C'était facile à dire mais difficile à faire. Sa douleur au côté était de plus en plus vive et persistante ; le goût désagréable qu'il sentait dans sa bouche s'accentuait davantage, son haleine devenait fétide et son appétit diminuait en même temps que ses forces. On ne pouvait s'y tromper. Il se passait en lui quelque chose d'inattendu et de mystérieux, quelque chose qu'il n'avait jamais éprouvé jusqu'à présent. Lui seul en avait conscience, et tous ceux qui l'entouraient ne le comprenaient pas ou ne voulaient pas le comprendre, et continuaient à penser que tout allait bien.

C'était là ce qui le faisait le plus souffrir. Les siens, surtout sa femme et sa fille, qui étaient en pleine saison mondaine, ne remarquaient rien, et se montraient contrariées de sa mauvaise humeur et de ses exigences comme s'il y avait eu là quelque malignité de sa part. Malgré leurs efforts pour dissimuler, il voyait bien qu'il leur était à charge, que sa femme avait son opinion toute faite sur sa maladie et qu'elle n'en démordrait pas, quoiqu'il pût faire ou dire. Cette opinion, voici comment elle l'exprimait :

– Vous savez, disait-elle à ses amis, Ivan Ilitch ne peut pas, comme le ferait tout homme raisonnable, suivre aucun traitement avec ponctualité. Aujourd'hui, il prend ses remèdes, mange ce qu'on lui a prescrit, se couche de bonne heure, mais demain, si je n'y veille pas, il oubliera ses gouttes, mangera de l'esturgeon (qui lui est défendu) et s'attardera à la table de jeu.

– Mais voyons, quand cela m'est-il arrivé ? répliquait avec humeur Ivan Ilitch. Une fois seulement chez Piotr Ivanovitch.

– Et hier, avec Schebek.

– Ma douleur m'empêchait de dormir.

– Oh ! il y a toujours une excuse… Seulement tu ne guériras jamais et tu ne feras que nous tourmenter.

Prascovie Fédorovna était convaincue, et elle le disait à tout venant et à Ivan Ilitch lui-même, que cette maladie n'était qu'un nouveau moyen choisi par son mari pour lui gâter l'existence. Ivan Ilitch sentait la sincérité de cette conviction, et il ne s'en

portait pas mieux.

Au tribunal il lui semblait aussi que la façon d'être à son égard avait changé ; tantôt on le considérait comme un homme dont la place sera bientôt vacante, tantôt on le raillait de son hypocondrie, comme si cette chose épouvantable, inattendue, qui lui rongeait les entrailles et l'entraînait irrésistiblement, n'était qu'un agréable sujet de raillerie. C'était surtout Schwartz avec sa gaieté, son exubérance, ses manières d'homme comme il faut, qui lui rappelaient ce qu'il était lui-même dix années auparavant, qui l'irritait particulièrement.

Des amis se réunissent pour une partie de cartes. On s'assoit, on donne les cartes. Les carreaux sont dans la même main, il y en a sept. Son partenaire annonce sans atout et soutient deux carreaux. Que faut-il de plus pour se sentir d'humeur joyeuse ?… Schelem !… Mais soudain, Ivan Ilitch est repris par sa douleur, par ce goût dans la bouche, et il lui paraît bien puéril de se réjouir de ce schelem. Il regarde Mikhaïl Mikhailovitch son partenaire, il le voit qui frappe la table de sa main d'homme sanguin et lui abandonne d'un air d'amabilité et de condescendance le plaisir de prendre les levées ; il pousse même les cartes vers Ivan Ilitch, afin qu'il ait le plaisir de les prendre sans se fatiguer.

« Me croit-il trop faible pour étendre la main ? » se demande Ivan Ilitch. Et il couvre les atouts, en garde un de trop, et ils manquent le schelem de trois levées. Le plus terrible, c'est qu'il s'aperçoit du mécontentement de Mikhaïl Mikhailovitch, tandis que lui demeure indifférent.

N'est-ce point mauvais signe que cette indifférence ?

Tous remarquent qu'il souffre et lui disent :

– Nous pouvons interrompre la partie, si vous êtes fatigué. Reposez-vous donc.

Se reposer ! Mais il n'est point fatigué ; il finira le rob. Tout le monde est morne et silencieux.

Ivan Ilitch comprend très bien que c'est lui qui est cause de cette gêne, et qu'il ne peut pas la dissiper. On soupe. On se sépare. Ivan Ilitch, resté seul, se persuade de plus en plus que sa vie est empoisonnée, qu'il l'empoisonne lui-même et empoisonne celle des autres, et que ce poison, loin de s'affaiblir, gagne de plus en plus tout son être.

Avec cette pensée, sa douleur physique, sa frayeur, il fallait se

coucher, pour passer la plupart du temps une nuit blanche, à cause de son mal. Le lendemain matin, il fallait se lever de nouveau, s'habiller, aller au tribunal, parler, écrire, ou bien rester à la maison à compter une par une vingt-quatre heures, dont chacune était pour lui un long tourment. Il fallait vivre ainsi, au bord d'un abîme, seul, sans avoir près de soi un être capable de vous comprendre, de vous soulager.

V

Ainsi s'écoulèrent un mois, deux mois. Avant le nouvel an, son beau-frère vint les voir et resta quelques jours chez eux. Lorsqu'il arriva, Ivan Ilitch se trouvait en ce moment au tribunal, et Prascovie Fédorovna était à faire des courses. En rentrant, Ivan Ilitch trouva son beau-frère, un homme fort et sanguin, occupé à défaire sa malle lui-même. En entendant les pas d'Ivan Ilitch, il releva la tête et, sans mot dire, le regarda une seconde. Il ouvrit la bouche puis retint un cri. Ivan Ilitch comprit.

– Je suis changé ? dit-il.

– Oui… un peu…

Ivan Ilitch eut beau s'efforcer de ramener la conversation sur sa santé, le beau-frère s'arrangea pour éluder ce sujet.

Prascovie Fédorovna rentra, et le beau-frère alla la rejoindre. Ivan Ilitch ferma sa porte à clé et se mit à se regarder dans le miroir, d'abord de face, ensuite de profil. Il prit un portrait de lui, où il était représenté avec sa femme, et le compara avec l'image que lui reflétait son miroir. Le changement était immense. Il releva sa manche de chemise jusqu'au coude, examina son bras, rabaissa sa manche, s'assit sur le divan, et devint plus sombre que la nuit : « Non, non !… Pas ça !… » se disait-il. Il se leva vivement, s'approcha de sa table, prit un dossier et essaya de le lire, mais ne put continuer. Il ouvrit la porte et se dirigea vers le salon. La porte du second salon était fermée. Il s'en approcha sur la pointe des pieds et tendit l'oreille.

– Non, tu exagères ! disait Prascovie Fédorovna.

– Comment, j'exagère ! Tu ne vois donc pas que c'est un homme mort ! Regarde ses yeux, comme ils sont ternes. Mais

qu’est-ce qu’il a ?

– Personne ne le sait. Nikolaiev (un nouveau médecin) a dit quelque chose que je ne comprends pas. Leschetitzky (c’était le célèbre docteur) dit le contraire…

Ivan Ilitch s’éloigna, rentra chez lui, se coucha et se répéta : « Le rein… le rein flottant… »

Il se rappela tout ce que lui avaient dit les médecins, sur la manière dont il s’était détaché, dont il flottait. Par un effort de son imagination, il voulait le saisir, l’arrêter, le fixer. Il y aurait si peu à faire, lui semblait-il.

« Non, je retournerai chez Piotr Ivanovitch » (c’était cet ami dont l’ami était médecin).

Il sonna, ordonna d’atteler et s’apprêta à sortir.

– Où vas-tu, Jean ? demanda sa femme avec une expression de tristesse et de bonté inaccoutumée. Cette bonté passagère l’irrita. Il la regarda d’un air morne.

– J’ai besoin de voir Piotr Ivanovitch.

Il alla donc chez l’ami dont l’ami était médecin. Ils se rendirent ensemble chez le docteur. Ils le trouvèrent, et Ivan Ilitch s’entretint longuement avec lui.

Après avoir examiné au point de vue anatomique et physiologique ce que lui avait dit le docteur il finit par comprendre. Il y avait une toute petite chose dans l’intestin aveugle, un rien. Cela pouvait très bien s’arranger. Si l’on renforçait l’énergie d’un organe en diminuant l’activité de l’autre, la nutrition deviendrait normale et l’équilibre se rétablirait.

Il fut un peu en retard pour le dîner. Il mangea, causa gaîment, mais il ne pouvait se résoudre à se retirer dans son cabinet de travail. À la fin il s’y décida, et aussitôt se mit à la besogne. Il lisait des dossiers, travaillait, mais l’idée qu’il avait une affaire urgente, importante, personnelle, dont il s’occuperait ensuite, ne le quittait pas. Quand il eut terminé, il se rappela que cette affaire personnelle était l’état de son intestin. Mais, prenant sur soi, il se rendit au salon, pour le thé. Il y avait du monde. On causait, on jouait du piano, on chantait ; le prétendant de sa fille était là. Comme le remarqua Prascovie Fédorovna, Ivan Ilitch passa la soirée plus joyeusement que d’habitude ; cependant pas un instant il n’oubliait qu’il avait à se préoccuper sérieusement de son intestin. À onze heures, il prit congé de ses hôtes et se retira dans

sa chambre. Depuis qu'il était malade, il dormait seul, dans une petite pièce contiguë à son cabinet. Il se déshabilla et prit un roman de Zola ; mais au lieu de lire il se mit à songer. Dans son imagination, il se représentait la guérison si ardemment désirée de son intestin. ». « Assimilation, sécrétion, fonctionnement régulier, oui, tout est là, se disait-il. Il n'y a qu'à aider la nature. » Il se rappela qu'il avait une potion à prendre. Il se leva et prit son remède, puis il se coucha sur le dos, observant l'effet du remède, et le soulagement qu'il amenait par degrés. « Il n'y a qu'à suivre le traitement avec régularité et à éviter toute influence nuisible. Je me sens déjà mieux… beaucoup mieux. »

Il toucha son côté et n'éprouva aucune douleur. « Tiens, je ne le sens plus. Je me trouve vraiment mieux ».

Il éteignit la bougie et se coucha sur le côté. « L'intestin va mieux, l'assimilation se fait. »

Tout à coup il éprouva la douleur connue, sourde, lancinante, persistante, et, dans la bouche, le même dégoût. Le cœur lui manqua ; un vertige le prit : « Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-il. Encore ! Encore !… Cela ne me quittera donc jamais ! »

Subitement, ses pensées prirent une autre orientation : « L'intestin, le rein,… se dit-il. Il ne s'agit là ni de rein ni d'intestin ! Il s'agit de la vie et de la… mort… Oui, la vie était, mais elle s'en va ; elle s'en va et je ne puis la retenir. Oui. Pourquoi se faire des illusions ? N'est-ce pas clair pour tout le monde, sauf pour moi, que je me meurs et que ce n'est plus maintenant qu'une question de semaines, de jours… tout à l'heure peut-être. Les ténèbres ont remplacé la lumière. J'étais ici, et maintenant, je m'en vais ! Où ? » Son corps se glaça. Sa respiration s'arrêta. Il n'entendait que les battements de son cœur. « Moi je ne serai plus, mais qu'arrivera-t-il ? Rien ne sera. Où serai-je quand je ne serai plus là ? Serait-ce la mort ? Non, je ne veux pas ! » Il bondit, voulut allumer la bougie, chercha les allumettes d'une main tremblante, fit tomber par terre le bougeoir, et, de nouveau, se rejeta sur ses oreillers. « Pourquoi ? À quoi bon ? » se disait-il les yeux grands ouverts dans l'obscurité. « La mort. Oui, la mort. Et eux tous n'en savent rien ; ils ne veulent pas le savoir, et ne me plaignent pas. Ils jouent ! (À travers la porte il entendait un bruit lointain de voix et de ritournelles). Cela leur est bien égal. Pourtant eux aussi mourront. Les imbéciles ! D'abord mon tour, après le leur. Et ils rient, ces brutes ! » La colère l'étouffait. Il souffrait le martyre. « Ce n'est pas possible que tout le monde soit

condamné aux mêmes horreurs ! » Il se leva encore une fois. « Il y a quelque chose qui ne va pas. Il faut se calmer, remonter au commencement. » Il se mit à songer. « Oui, le début de ma maladie. Je me suis donné un coup au côté sans rien éprouver d'extraordinaire, seulement une petite douleur sourde. Puis cela s'est aggravé ; puis le médecin, la mélancolie, l'angoisse, de nouveau le médecin ; et je m'approchais de plus en plus de l'abîme. Les forces diminuent. Plus près, plus près. Et me voilà épuisé. Mes yeux sont devenus ternes. C'est la Mort et moi je ne pense qu'à mon intestin. Je ne pense qu'à guérir mon intestin et c'est la Mort ! Mais, est-ce la Mort ? » Il fut repris de terreur. Tout haletant il se baissa, chercha les allumettes, heurta la table de nuit, se fit mal, et, dans un mouvement de colère, la poussa fortement et la renversa. Épouvanté, sans souffle, il se jeta sur le dos, attendant la fin.

En ce moment, les visiteurs se retiraient. Prascovie Fédorovna qui les reconduisait ayant entendu le bruit de la chute entra.

– Qu'as-tu ?

– Rien. J'ai renversé, sans le vouloir…

Elle sortit et revint avec une bougie. Il était couché et soufflait comme un homme qui a fait une verste en courant ; il la regardait d'un œil fixe.

– Qu'as-tu, Jean ?

– Rien… J'ai… lais… sé… tom… ber…

« À quoi bon parler, elle ne comprendra pas », se dit-il.

Elle ne comprit pas, en effet. Elle releva la table, alluma une bougie, et s'en alla précipitamment. Lorsqu'elle revint, il était dans la même position, les yeux fixés au plafond.

– Qu'as-tu ? Te sens-tu plus mal ?

– Oui.

Elle secoua la tête et s'assit un instant.

– Sais-tu, Jean, ne faudrait-il pas faire appeler Leschetitzky ?

C'est-à-dire qu'elle voulait faire venir un médecin célèbre, sans regarder à la dépense. Il sourit amèrement et répondit :

– Non.

Elle demeura un moment encore, s'approcha et lui mit un baiser sur le front.

À ce moment, il la haïssait de toutes les forces de son être. Il dut faire un effort pour ne la pas repousser.

– Bonsoir ! Tu vas dormir un peu.

– Oui.

VI

Ivan Ilitch se voyait mourir et était désespéré. Au fond de son âme, il savait qu'il allait mourir, et, non seulement il ne pouvait se faire à cette idée, mais il ne comprenait pas et ne pouvait comprendre.

Il avait appris dans le traité de Logique de Kizeveter cet exemple de syllogisme : « Caïus est un homme ; tous les hommes sont mortels ; donc Caïus est mortel. » Ce raisonnement lui paraissait tout à fait juste quand il s'agissait de Caïus mais non quand il s'agissait de lui-même. Il était question de Caïus, ou de l'homme en général, et alors c'était naturel, mais lui, il n'était ni Caïus, ni l'homme en général, il était un être à part : il était Vania, avec maman et papa, avec Mitia et Volodia, avec ses jouets, le cocher, la bonne, puis avec Katenka, avec toutes les joies, tous les chagrins et tous les enthousiasmes de son enfance, de son adolescence et de sa jeunesse. Est-ce que Caïus avait jamais senti l'odeur de la balle en cuir que Vania aimait tant ? Caïus avait-il jamais baisé la main de sa maman ? Avait-il eu du plaisir à entendre le frou-frou de sa robe de soie ? Était-ce lui qui avait fait du tapage pour des petits gâteaux, à l'école ? Était-ce Caïus qui avait été amoureux ? Était-ce lui qui dirigeait si magistralement les débats du tribunal ?

Caïus est mortel, c'est certain, et il est naturel qu'il meure ; mais moi, Vania, Ivan Ilitch, avec tous mes sentiments, toute mon intelligence, moi, c'est autre chose. Il n'est pas du tout naturel que je doive mourir. Ce serait trop affreux.

Il se disait : « Si je devais mourir comme Caïus, je l'aurais su ; une voix intérieure m'en aurait informé ; mais je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, et moi, et mes amis, nous comprenions très bien qu'entre nous et Caïus il y avait une grande différence. Et maintenant voilà ce qui arrive ! Non, c'est impossible, impossible, et cela est, cependant. Mais comment, comment comprendre

cela ? »

Et en effet, il ne pouvait pas comprendre et s'efforçait d'écarter cette pensée connue, fausse, injuste, maladive, pour la remplacer par d'autres plus saines et plus raisonnables. Mais cette pensée revenait de nouveau et se dressait devant lui, non comme une pensée, mais comme la réalité.

Il appelait à son secours d'autres raisonnements, dans l'espoir d'y trouver un appui. Il s'efforçait de se raccrocher à ses pensées primitives qui lui cachaient l'image de la mort. Mais, chose étrange, tout ce qui dissimulait autrefois l'idée de la mort, l'éloignait, la dissipait, n'avait plus aujourd'hui le même pouvoir. Les derniers temps, Ivan Ilitch s'épuisait à reconstituer la série de ses anciennes sensations qui lui cachaient la mort. Parfois il se disait : « Je vais m'adonner tout entier à mon service. Autrefois il était toute ma vie ». Et, chassant de lui tous ses doutes, il allait au tribunal, causait avec ses collègues, s'asseyait comme jadis, en jetant sur la foule un regard pensif et distrait, ses deux mains amaigries appuyées sur les bras de son fauteuil de chêne ; puis, se penchant comme d'habitude vers l'assesseur, il feuilletait le dossier, parlait à voix basse, et tout à coup il prononçait les paroles habituelles et ouvrait la séance.

Mais soudain, sa douleur au côté le reprenait sans nul souci de l'affaire et commençait son œuvre à elle. Ivan Ilitch, anxieux, essayait d'en écarter la pensée, mais elle ne cédait pas, et surgissait devant lui et le regardait. Il se raidissait, ses yeux s'éteignaient, et il recommençait à se demander : « N'y a-t-il *qu'elle* de vraie ? » Ses collègues et ses subordonnés considéraient avec un douloureux étonnement ce magistrat si fin, si brillant, qui s'embrouillait et commettait des erreurs, il se secouait, cherchait à ressaisir le fil de ses idées, et parvenait à grand'peine à mener l'audience jusqu'au bout. Il rentrait chez lui avec la triste conviction que ses fonctions, que son service ne pouvaient le délivrer *d'elle.* Ce qui était terrible, c'est *qu'elle* l'attirait non pour l'occuper, mais seulement pour qu'il la regardât bien en face, sans rien pouvoir faire et en souffrant atrocement.

Pour échapper à cet état, Ivan Ilitch cherchait une consolation, d'autres écrans ; et ces écrans venaient pour un temps à son secours et paraissaient le sauver. Mais aussitôt, sans s'effacer complètement, ils *la* laissaient transparaître, comme si elle traversait tout et que rien ne pût la cacher.

Les derniers temps il lui arrivait d'entrer dans le salon qu'il

avait meublé, dans ce salon où il avait fait cette chute, et pour lequel, comme il se le disait avec amertume, il avait sacrifié sa vie, car il savait que de cette chute datait sa maladie. Il entrait et remarquait une rayure, comme une entaille, sur la table vernie ; il en cherchait la cause ; c'était l'un des coins en bronze de l'album qui était sorti et faisait saillie. Il prenait l'album, ce précieux album composé par lui avec tant d'amour, et se mettait en colère contre sa fille et ses amies, qui, par négligence, abîmaient les coins ou retournaient les photographies, et il remettait tout en ordre et replaçait le coin de bronze.

Tout à coup l'idée lui venait de transporter tout cet ÉTABLISSEMENT avec les albums, dans un coin du salon, tout près des fleurs. Il sonnait le domestique ; ou bien sa femme et sa fille venaient à son secours. Elles n'étaient pas de son avis et le contredisaient ; lui, discutait, mais tout allait bien tant qu'il ne songeait pas à *elle,* tant *qu'elle* n'apparaissait pas.

Pendant qu'il déplaçait les meubles, sa femme lui disait.

– Laisse faire les domestiques, toi tu te feras encore mal. Et soudain *elle* apparaissait à travers l'écran, et il *la* voyait. *Elle* apparaissait. Au premier moment, il espérait qu'elle allait disparaître ; mais, malgré lui, il pensait à son mal : toujours la même chose, la même douleur lancinante, et il ne pouvait plus l'oublier. Il *la* distinguait nettement derrière les fleurs. À quoi bon tout cela ? « Oui, j'ai perdu ma vie pour ce rideau, comme dans une bataille. Est-ce possible ? Que c'est terrible et stupide ! Non, cela n'est pas possible !… C'est impossible et cependant cela est ! » Il revenait dans son cabinet, se couchait et restait seul avec *elle,* face à face avec *elle.* Mais il n'avait rien à faire avec *elle,* que de *la* regarder et frémir d'épouvante.

VII

Comment cela arriva-t-il, on ne saurait le dire, car cela se produisit insensiblement, peu à peu, et sans qu'on le remarquât, mais il advint que le troisième mois de la maladie d'Ivan Ilitch, sa femme, sa fille, son fils, ses domestiques, ses amis, son médecin et surtout lui-même savaient que tout l'intérêt qu'il éveillait se ramenait à cette seule question : quand enfin ferait-il de la place,

quand débarrasserait-il les vivants de sa personne gênante, et serait-il lui-même délivré de ses souffrances ?

Il dormait de moins en moins. On lui donnait de l'opium et des injections de morphine, mais rien ne le soulageait. L'état de langueur dans lequel il tombait pendant ses périodes de demi-assoupissement, les premiers temps, était pour lui un soulagement ; mais bientôt le mal devint plus aigu.

Conformément aux prescriptions du médecin on lui préparait des aliments spéciaux, qu'il trouvait de plus en plus mauvais, et de plus en plus écœurants.

Pour ses selles, on avait pris également des dispositions spéciales et chaque fois, c'était pour lui une nouvelle torture, tant à cause de la saleté, de l'inconvenance, de l'odeur, qu'à cause de la nécessité de se faire aider par quelqu'un.

Mais justement de ces ennuis si pénibles, survint pour Ivan Ilitch une consolation.

C'était Guérassim, l'aide sommelier, qui était chargé de nettoyer son vase.

Guérassim était un paysan propre, sain, bien nourri par ses maîtres. Il était toujours gai et content. D'abord la vue de cet homme, toujours propre dans son costume russe, faisant une besogne aussi répugnante, gêna Ivan Ilitch.

Un jour, s'étant relevé de son vase, il n'eut pas la force de tirer son pantalon et tomba sur un fauteuil. La vue de ses cuisses nues, amaigries, l'épouvanta. À ce moment, Guérassim, chaussé de bottes épaisses, entra de son pas léger, assuré, apportant avec lui une odeur agréable de goudron et d'air frais. Il avait un tablier propre, une chemise d'indienne dont les manches retroussées découvraient ses bras jeunes, robustes et nus, et, sans regarder Ivan Ilitch, pour lui cacher la joie de vivre qui éclairait son visage et aurait pu attrister le malade, il s'approcha du vase.

– Guérassim ! lui dit faiblement Ivan Ilitch. Guérassim tressaillit, craignant sans doute d'avoir commis quelque faute, et, d'un mouvement rapide, il tourna vers le malade son bon visage, frais, naïf, jeune, presque encore imberbe.

– Que désire monsieur ?

– Je pense que cela t'est désagréable. Excuse-moi. Je ne puis faire autrement.

– Oh ! monsieur ! fit Guérassim dont les yeux brillèrent tandis

qu'un sourire découvrait ses fortes dents blanches. Pourquoi ne prendrais-je pas cette peine ? Vous êtes malade.

De ses mains adroites et vigoureuses, il s'acquitta de sa besogne habituelle, puis sortit d'un pas léger. Cinq minutes plus tard, il revenait du même pas.

Ivan Ilitch était toujours assis sur son fauteuil.

– Guérassim, lui dit-il, lorsque l'autre eut remis à sa place le vase lavé et bien propre, aide-moi, je t'en prie, viens ici.

Guérassim s'approcha de lui.

– Soulève-moi. Je ne peux pas tout seul et j'ai renvoyé Dmitri.

Guérassim s'approcha ; de ses mains robustes, dont l'étreinte était aussi légère que son pas, il le releva doucement, retint d'une main son pantalon et voulut le rasseoir. Mais Ivan Ilitch lui demanda de le conduire jusqu'au divan. Guérassim, sans effort, sans avoir l'air d'y toucher, le porta jusqu'au divan où il le fit asseoir.

– Merci. Comme tu fais cela adroitement… d'ailleurs comme tout ce que tu fais.

Guérassim sourit de nouveau et voulut s'en aller. Mais Ivan Ilitch se sentait si bien avec lui, qu'il ne voulait pas le laisser partir.

– Écoute-moi. Approche cette chaise, s'il te plaît… Non, l'autre ! Mets-la sous mes pieds. Je me sens mieux lorsque mes pieds sont soulevés.

Guérassim approcha la chaise et, sans bruit, mit dessus les pieds d'Ivan Ilitch.

Ivan Ilitch se sentait soulagé quand Guérassim lui soulevait les pieds.

– Je me sens mieux lorsque mes pieds sont soulevés, dit-il. Mets-moi ce coussin là.

Guérassim obéit. Il souleva les pieds et mit le coussin. Ivan Ilitch se sentit de nouveau soulagé pendant que Guérassim tenait ses pieds. Aussitôt qu'ils furent abaissés, la douleur le reprit.

– Guérassim, dit-il, es-tu occupé maintenant ?

– Nullement, monsieur, répondit Guérassim qui avait appris à parler aux maîtres.

– Qu'as-tu à faire encore ?

– Mais rien. J'ai tout terminé. Je n'ai plus qu'à fendre du bois pour demain.

– Alors, tiens-moi les pieds un peu plus haut. Peux-tu ?

– Mais pourquoi pas ? C'est très facile. Guérassim souleva les pieds du malade qui, aussitôt, ne sentit plus aucune douleur.

– Et pour le bois, comment feras-tu ?

– Ne vous inquiétez pas. Nous avons le temps. Ivan Ilitch lui dit de s'asseoir et de maintenir ses pieds, puis il se mit à causer avec lui. Et, chose étrange, il lui sembla qu'il allait mieux quand Guérassim était avec lui.

À partir de ce jour, Ivan Ilitch appelait de temps en temps Guérassim, pour qu'il lui tînt les pieds sur ses épaules, et il aimait à causer avec lui.

Guérassim apportait à cela de l'adresse, de la complaisance, et surtout une bonté qui attendrissait Ivan Ilitch. La santé, la force et la vigueur des autres offensaient Ivan Ilitch ; la force et la vigueur de Guérassim, loin de l'irriter, le calmait.

Ce qui le tourmentait le plus, c'était le mensonge. Le mensonge de tous qui s'accordaient à dire qu'il était simplement malade et non pas mourant, et qu'il n'avait qu'à être calme et continuer son traitement pour se remettre complètement. Mais il savait bien, lui, que tout ce que l'on entreprendrait n'aboutirait qu'à des souffrances encore plus douloureuses et à la mort. Ce mensonge le torturait. Il souffrait de voir qu'on lui cachait ce que chacun savait et qu'il savait lui-même ; il souffrait de prendre part à ce mensonge, le mensonge à la veille de sa mort. Ce mensonge, qui rabaissait l'acte redoutable et solennel de sa mort au même niveau que les visites, les rideaux, les esturgeons pour les dîners… faisait souffrir terriblement Ivan Ilitch. Et, chose étrange, bien souvent, quand ces gens lui mentaient ainsi en face, il était sur le point de leur crier : « Assez mentir ! Vous savez tout aussi bien que moi que je me meurs. Cessez au moins de mentir ! » Mais il n'avait jamais eu le courage de dire cela. Cet acte ininterrompu et terrible qui l'approchait de la mort, il voyait que tous ceux de son entourage le considéraient comme un désagrément accidentel, comme une inconvenance (tel un homme qui, en entrant dans un salon, exhalerait autour de lui une mauvaise odeur). Toujours les apparences qui avaient été le culte de toute sa vie. Il voyait que personne ne le regrettait, que personne ne voulait même comprendre son état. Seul Guérassim le comprenait et avait pitié

de lui. C'est pourquoi Ivan Ilitch ne se trouvait à son aise qu'avec lui. Il se sentait heureux lorsque, parfois, Guérassim passait des nuits entières à lui tenir les pieds, et lorsque, ne voulant pas aller se coucher, il lui disait :

– Ne vous inquiétez pas, Ivan Ilitch, j'aurai bien le temps de dormir.

Ou bien lorsque se mettant familièrement à tutoyer son maître, il ajoutait :

– Si tu n'étais pas malade… ce serait autre chose ! Mais maintenant pourquoi ne te soignerais-je pas.

Guérassim seul ne mentait pas. On voyait clairement que lui seul comprenait l'état de son maître faible et mourant, et ne croyait pas nécessaire de le lui cacher, mais simplement avait pitié de lui. Une fois, il dit même tout tranquillement à Ivan Ilitch qui insistait pour qu'il allât se reposer :

– Nous mourrons tous. Pourquoi ne prendrais-je pas de la peine ?

Voulant dire par là que la fatigue ne l'effrayait pas du moment qu'il s'agissait d'un mourant et qu'il espérait un jour qu'on en ferait autant pour lui.

Outre ce mensonge, ce qui faisait surtout souffrir Ivan Ilitch, c'est que personne ne le plaignait comme il aurait voulu être plaint. Ce qu'il désirait le plus dans ses moments de souffrances, c'était, quoiqu'il eût honte de l'avouer, qu'on le plaignît comme un enfant malade. Il aurait voulu qu'on le caressât, qu'on l'embrassât, que l'on pleurât sur lui, comme on le fait avec les enfants. Il savait qu'avec lui, haut magistrat à barbe grisonnante, c'était impossible, mais il le désirait quand même. Dans la manière d'être de Guérassim à son égard, il y avait quelque chose d'approchant. C'est là ce qui le consolait.

Au moment où Ivan Ilitch aurait voulu qu'on pleurât avec lui, tout à coup, survenait son collègue Schebek, et, au lieu de pleurer, Ivan Ilitch prenait une mine grave, austère, pensive, puis, entraîné par la force de l'habitude, il émettait son opinion sur un arrêt de la cour de Cassation et la défendait opiniâtrement.

Le mensonge qui l'enveloppait et le gagnait lui-même, empoisonnait plus que tout le reste les derniers jours d'Ivan Ilitch.

VIII

Il faisait déjà jour. C'était le jour puisque Guérassim venait de partir et qu'à sa place était entré le domestique Piotr, qui avait éteint les bougies, ouvert les rideaux, et s'était mis à arranger la chambre sans bruit. Était-ce le matin ou le soir, un vendredi ou un dimanche, cela importait peu, car c'était toujours la même chose : la même douleur lancinante qui ne se calmait pas un seul instant, la conscience d'une vie qui s'en va irrémissiblement mais qui est encore là, et toujours la mort, la seule réalité, effrayante et maudite, qui se rapproche, et toujours le même mensonge. Comment, dans ces conditions, se rendre compte des semaines, des jours et des heures de la journée ?

– Monsieur désire-t-il du thé ?

« Il aime la régularité. Il a besoin que ses maîtres prennent du thé chaque matin », pensa-t-il. Et il répondit simplement :

– Non.

– Monsieur désire-t-il s'asseoir sur le canapé ? « Il a besoin d'arranger la chambre et je le gêne. Je suis une cause de désordre et de malpropreté », pensa-t-il. Et il répondit simplement :

– Non, laisse-moi.

Le domestique continua sa besogne. Ivan Ilitch étendit la main. Piotr s'approcha avec empressement.

– Que désire monsieur ?

– Ma montre.

Piotr prit la montre qui était à côté d'Ivan Ilitch et la lui donna.

– Il est huit heures et demie. On n'est pas encore levé ?

– Non, Vassili Ivanovitch (c'était le fils) est déjà allé au collège. Prascovie Fédorovna a ordonné de la réveiller si vous la demandez. Faut-il l'appeler ?

– Non, ce n'est pas nécessaire.

« Si je prenais du thé ? » pensa-t-il.

– Oui, du thé !… Apporte.

Piotr se dirigea vers la porte. Ivan Ilitch eut peur à l'idée de rester seul. « Comment le retenir ?… Ah ! oui, mon remède. »

– Piotr, donne-moi mon médicament.

« Qui sait, peut-être me fera-t-il du bien. »

Il prit la cuiller et but.

« Non, c'est inutile d'espérer encore. C'est une sottise », se dit-il, sentant dans sa bouche ce goût fade et désespérant qu'il connaissait. « Non, je ne puis plus croire. Mais la douleur, pourquoi cette douleur ? Si elle pouvait cesser au moins pour un moment ! ».

Et il se mit à geindre. Piotr revint.

– Non, va… Apporte-moi du thé.

Piotr sortit. Ivan Ilitch, resté seul, se mit à gémir, et cela moins à cause de ses souffrances, malgré leur violence, que par angoisse. « La même chose, toujours la même chose ; ces nuits et ces journées interminables… Si tout cela pouvait finir plus tôt !… Mais quoi ? plus tôt ?… la mort, les ténèbres… Non, non, tout excepté la mort ! »

Lorsque Piotr revint avec le thé sur le plateau, Ivan Ilitch, tout bouleversé, le regarda longtemps, sans comprendre qui il était et ce qu'il voulait. Piotr se troubla sous ce regard. Ivan Ilitch remarqua ce trouble et revint à lui.

– Ah ! oui. Le thé ? Bien, laisse-le ici. Aide-moi seulement à me lever et à mettre une chemise propre. Ivan Ilitch se mit à faire sa toilette. En se reposant très souvent, il se lava les mains, la figure, les dents, se coiffa et se regarda dans le miroir. Il eut peur surtout en voyant ses cheveux collés à son front pâle.

Tandis qu'on lui changeait de chemise, il savait que sa terreur redoublerait s'il apercevait son corps amaigri, aussi fit-il en sorte de ne pas le regarder. Enfin sa toilette se trouva achevée. Il passa une robe de chambre, s'enveloppa dans un plaid et s'assit dans son fauteuil pour prendre le thé. Il se sentit rafraîchi, mais aussitôt qu'il trempa ses lèvres dans le thé, le même goût, la même douleur reparurent. Il fit un effort pour finir son verre puis se recoucha, les jambes étendues. Il renvoya Piotr.

Et c'était toujours la même chose. C'était tantôt une lueur d'espérance, tantôt un abîme de désespoir et toujours, toujours la même douleur, toujours la même tristesse, le même découragement. La solitude lui pesait effroyablement, il aurait voulu appeler quelqu'un, mais il savait que devant quelqu'un ce serait encore pire.

« Si encore on m'injectait de la morphine, pour oublier ! Je dirai au médecin de m'inventer encore quelque remède. Il est impossible, impossible que cela dure ainsi ! »

Une heure, deux heures s'écoulent. La sonnette retentit. C'est peut-être le médecin ? En effet, c'est lui, frais, fleuri, gras, gai, qui semble dire : « Vous avez tort d'avoir peur, nous arrangerons tout cela. »

Le médecin sait lui-même que cette expression n'est pas de mise ici, mais il l'a prise une fois pour toutes, et il lui est aussi impossible de s'en défaire qu'il serait impossible à un monsieur qui dès le matin a mis son habit pour faire des visites, de s'en débarrasser.

Le médecin se frotta joyeusement les mains pour rassurer son malade.

– Je vous apporte le froid. Il gèle très fort. Laissez-moi me réchauffer un peu, dit-il d'un ton qui signifiait clairement qu'il n'y avait que cela à attendre pour que tout allât bien.

– Eh bien ! Comment cela va-t-il ?

Ivan Ilitch sent que le médecin voudrait lui demander si tout va son petit train-train, mais qu'il trouve lui-même cette question déplacée et qu'au lieu de cela il demande au malade comment il a passé la nuit.

Ivan Ilitch jette au médecin un coup d'œil interrogateur : « Ne cesseras-tu donc jamais de mentir ainsi ? » semble vouloir dire son regard.

Mais le médecin ne veut pas comprendre la question.

Et Ivan Ilitch lui dit :

– Tout cela est effrayant ! La douleur ne disparaît pas, ne cède pas. Ne pouvez-vous me donner quelque chose ?

– Voilà bien les malades ! Tous les mêmes ! Maintenant me voilà réchauffé ; même Prascovie Fédorovna, toute méticuleuse qu'elle soit, n'aurait rien à redire et ne craindrait pas que je vous refroidisse. Eh bien ! bonjour !

Et le docteur lui serre la main.

Tout à coup devenu sérieux, l'air grave, il se met à examiner le malade, son pouls, la température, et l'auscultation recommence.

Ivan Ilitch sait très bien que ce n'est là que comédie et mensonge, mais lorsque le médecin, agenouillé, se penche sur lui,

appliquant son oreille tantôt en haut tantôt en bas, et exécute autour de lui, d'un air sérieux, différentes évolutions gymnastiques, il s'y laisse prendre comme autrefois lorsqu'il écoutait les plaidoiries des avocats, tout en étant persuadé qu'ils cherchaient à lui en imposer et ne disaient que des mensonges.

Le médecin, toujours à genoux sur le divan, continuait à l'ausculter lorsqu'on entendit à la porte le froufrou de la robe de soie de Prascovie Fédorovna, et les reproches qu'elle adressait à Piotr parce que celui-ci ne l'avait pas prévenue de l'arrivée du docteur.

Elle entre, embrasse son mari et se met à expliquer longuement qu'elle est levée depuis longtemps et que si elle ne s'est pas trouvée là pour l'arrivée du médecin, c'est qu'elle ne l'a pas entendu venir. Ivan Ilitch l'examine, l'observe ; intérieurement, il lui reproche son teint clair, la blancheur de ses mains, son cou potelé, le brillant de sa chevelure, l'éclat de ses yeux pleins de vie. Il la déteste de toutes les forces de son âme. À son contact, la haine qu'il ressent pour elle atteint au paroxysme.

L'attitude de Prascovie Fédorovna à l'égard de son mari et de sa maladie n'avait pas changé. De même que le médecin avait adopté vis-à-vis de ses malades une manière d'être qu'il ne pouvait plus modifier, de même elle s'était imposé une attitude : quoi qu'il fît, il avait tort, et elle le lui reprochait amicalement. Et cette attitude, Prascovie Fédorovna ne pouvait plus s'en dégager : « Que voulez-vous, il n'écoute personne ; il ne prend pas ses médicaments avec exactitude. Surtout il affectionne une posture qui doit lui faire du mal, il tient ses pieds en l'air. »

Et elle raconta qu'il obligeait Guérassim à lui maintenir les jambes levées.

Le docteur eut un sourire de bienveillant mépris : « Que voulez-vous faire, semble-t-il dire, les malades ont toujours des idées si bizarres ; mais il faut leur passer cela. »

L'examen terminé, le médecin regarda sa montre. Aussitôt Prascovie Fédorovna déclara à Ivan Ilitch qu'elle allait aujourd'hui même, qu'il le voulût ou non, envoyer chercher une célébrité médicale pour une consultation avec Mikhaïl Danilovitch (c'était le médecin de la maison).

– Ne t'y oppose pas, je t'en prie… C'est pour moi, ajouta-t-elle ironiquement, lui donnant à entendre qu'elle n'agissait, au contraire, que pour lui et qu'il n'avait pas le droit de s'opposer à

ce qu'elle voulait.

Il garda le silence et fronça les sourcils. Il sentait que ce mensonge dont on l'enveloppait se compliquait tellement qu'il devenait impossible de s'y retrouver.

Tout ce qu'elle faisait, c'était dans son intérêt à elle ; ce qu'en réalité elle faisait pour elle-même, elle disait bien le faire pour elle-même, mais elle disait cela d'un ton à lui faire croire, à lui, que c'était le contraire qui était vrai.

Vers onze heures et demie, le célèbre docteur arriva. Les auscultations recommencèrent, de graves conciliabules s'engagèrent devant le malade et dans la chambre voisine, à propos du rein, de l'intestin, et cela avec un tel air d'importance, que de nouveau, au lieu de la question de vie et de mort, la seule importante, parut celle des organes qu'on accusa de ne pas fonctionner comme il faut. Mais Mikhaïl Danilovitch et la célébrité allaient voir à cela et forcer les organes réfractaires à rentrer dans le devoir.

Le célèbre médecin se retira avec une mine sérieuse mais non décourageante. Lorsque Ivan Ilitch, les yeux brillants de crainte et d'espoir, lui demanda s'il y avait chance de guérison, il répondit qu'on ne pouvait rien affirmer, mais qu'il y avait des chances.

Il y avait quelque chose de tellement pitoyable dans le regard d'espérance qu'Ivan Ilitch lança au médecin, que Prascovie Fédorovna ne put retenir ses larmes en sortant du cabinet pour remettre ses honoraires au célèbre docteur.

La confiance inspirée par les paroles du médecin ne fut pas de longue durée. Quand il se retrouva seul dans la même chambre, avec les mêmes tableaux, les mêmes rideaux et tentures, les mêmes flacons et son corps malade, endolori, Ivan Ilitch se remit à geindre. On lui fit une piqûre qui le plongea dans un état d'inconscience.

Lorsqu'il revint à lui, il commençait à faire sombre. On lui servit à dîner. Il prit avec effort un peu de bouillon, et de nouveau la nuit revenait.

À sept heures, après le dîner, Prascovie Fédorovna entra dans sa chambre, habillée pour une soirée, sa forte poitrine relevée et sanglée dans son corset, et de la poudre de riz sur le visage. Dès le matin, elle l'avait prévenu de leur intention d'aller au théâtre. Sarah Bernhardt venait d'arriver. Elle avait une loge. Ivan Ilitch lui-même avait insisté pour qu'on la prît, mais il l'avait oublié, et

cette toilette le choqua. Cependant il n'en laissa rien voir, s'étant souvenu que lui-même avait exigé qu'elle louât une loge car c'était pour les enfants un plaisir à la fois esthétique et instructif.

Prascovie Fédorovna, en entrant, était contente d'elle, mais elle s'assit, l'air embarrassé, et lui demanda des nouvelles de sa santé plutôt pour dire quelque chose, ce dont il se rendait parfaitement compte, que pour apprendre du nouveau. Que pouvait-il lui apprendre ? Elle dit ce qu'il convenait, c'est-à-dire, que pour rien au monde elle ne serait allée au théâtre ce soir si elle n'avait pas eu déjà la loge et si elle pouvait laisser sortir seuls sa fille Lise et son fiancé Petristchev. Elle aurait préféré, disait-elle, lui tenir compagnie, et elle le supplia de suivre au moins en son absence, les prescriptions du docteur.

– À propos, Fédor Petrovitch (le fiancé) voudrait te voir, et Lise aussi.

– Qu'ils viennent !

Sa fille entra, habillée pour la soirée, montrant ses épaules décolletées, son jeune corps à demi nu, tandis que son corps à lui le faisait tant souffrir. Grande, bien portante, visiblement amoureuse, elle semblait s'irriter contre la maladie, les souffrances et la mort qui mettaient un obstacle à son bonheur.

Petristchev entra aussi. Il était en habit, coiffé à la Capoul ; son long cou veineux était serré dans un col d'une blancheur éblouissante, il avait un large plastron blanc ; un pantalon noir collant qui moulait ses fortes cuisses, une seule main gantée de blanc et un claque. Derrière eux se glissa tout doucement le petit collégien, en uniforme tout neuf, ganté, l'air malheureux, et les yeux entourés d'un cercle noir, dont Ivan Ilitch connaissait la signification. Il ressentait toujours de la pitié pour son fils dont le regard effrayé et compatissant lui faisait du bien. En dehors de Guérassim il lui semblait que Vassia seul le comprenait et le plaignait. Tous s'assirent et s'informèrent encore de sa santé. Un silence suivit. Lise demanda à sa mère où était la jumelle. Une discussion s'engagea : elles s'accusaient mutuellement de l'avoir égarée. Fédor Petrovitch demanda à Ivan Ilitch s'il avait déjà vu Sarah Bernhardt. D'abord Ivan Ilitch ne comprit pas sa question, puis enfin il répondit :

– Non ! et vous, l'avez-vous déjà vue ?

– Oui, dans Adrienne Lecouvreur. Prascovie Fédorovna déclara qu'elle la trouvait bien surtout dans de tels rôles. La fille n'était

pas de son avis, et l'on se mit à discuter sur le charme et la vérité de son jeu, et ce furent les propos habituels en pareille occasion.

Au milieu de la conversation, Fédor Petrovitch jeta un regard sur Ivan Ilitch et se tut. Les autres le regardèrent aussi et se turent également. Ivan Ilitch, les yeux brillants, paraissait indigné contre eux. Ils auraient bien voulu réparer leur maladresse, mais comment faire ? Il fallait rompre à tout prix ce silence. Personne ne s'y décidait. Tous se sentaient effrayés à l'idée que ce mensonge tacite allait se dissiper et que la vérité finirait par éclater.

Lise se dévoua la première. Elle voulait cacher ce que chacun sentait et ne fit que tout découvrir.

– Si nous voulons arriver à temps, il faut partir !… dit-elle en regardant sa montre, un cadeau de son père ; puis elle fit au jeune homme un signe imperceptible et compris d'eux seuls, sourit, et se leva en faisant froufrouter sa robe.

Tous se levèrent, dirent adieu et sortirent.

Resté seul, Ivan Ilitch eut un moment de soulagement. Le mensonge était parti avec eux. Mais la douleur restait. Toujours la même douleur, toujours le même effroi, jamais de repos. De nouveau les minutes, les heures s'écoulaient sans apporter de changement ; toujours la même chose, et toujours la certitude de plus en plus atroce de l'inévitable dénouement.

– Envoyez-moi Guérassim ! répondit-il à la question de Piotr.

IX

Assez tard dans la nuit, sa femme rentra. Elle s'approcha de lui sur la pointe des pieds, mais il l'entendit. Il ouvrit les yeux et les referma immédiatement. Elle voulut renvoyer Guérassim et veiller à sa place. Il rouvrit les yeux et murmura :

– Non. Tu peux t'en aller.

– Souffres-tu beaucoup ?

– Qu'importe.

– Prends de l'opium.

Il y consentit ; elle lui en fit prendre et partit.

Jusqu'à trois heures du matin il resta dans un état de torpeur douloureuse, et rêva qu'on le mettait violemment dans un sac noir, étroit et profond, où l'on cherchait à l'enfoncer sans y parvenir. Et cette chose effroyable pour lui était accompagnée d'une autre torture : il avait peur, il voulait y entrer lui-même, et cependant il résistait et, en luttant, s'enfonçait toujours davantage. Soudain il se dégage et tombe. Il se réveilla, Guérassim toujours au pied du lit, doux, patient, s'était assoupi. Et lui est là, ses pieds amaigris, en chaussettes, appuyés sur ses épaules ; et toujours la même bougie avec un abat-jour, et toujours cette douleur interminable.

– Va-t'en, Guérassim ? murmura-t-il.

– Qu'est-ce que cela fait. Je vais rester.

– Non, va-t'en.

Il descendit ses pieds des épaules de Guérassim, se coucha sur le côté, la main sous sa joue, et fut pris de pitié pour soi-même.

À peine Guérassim était-il passé dans la pièce voisine, que, ne se contenant plus, il se mit à sangloter comme un enfant. Il pleurait sa situation désespérée, son affreuse solitude, la cruauté des hommes, la cruauté de Dieu, l'absence de Dieu.

« Pourquoi as-tu fait tout cela ? Pourquoi m'as-tu fait venir ici ? Pourquoi, pourquoi me tourmentes-tu si atrocement ? »

Il n'attendait point de réponse et en même temps se désespérait de n'en pouvoir obtenir. Sa douleur devint plus aiguë, mais il ne fit aucun mouvement, n'appela personne. Il se répétait : « Eh bien ! encore ! Eh bien ! frappe ! Mais pourquoi ? Que t'ai-je fait ? Pourquoi ? »

Puis il se tut, il suspendit non seulement ses larmes, mais sa respiration même, et devint tout attentif : il semblait écouter non pas une voix terrestre, mais la voix de l'âme et suivre les pensées qu'elle exprimait.

– Que veux-tu ? semblait dire la voix intérieure.

– Que veux-tu ? Que veux-tu ? se répéta-t-il à lui-même. Ce que je veux ? Ne plus souffrir ! Vivre, répondit-il.

De nouveau il tendit son attention au point qu'il en oubliait sa douleur.

– Vivre ? Et vivre comment ? reprit la voix.

– Mais vivre comme je vivais auparavant, bien, agréablement.

– Aussi bien et agréablement que tu as vécu jusqu'à présent ? redemanda la voix.

Et il se mit à se rappeler les meilleurs moments de sa vie agréable. Mais, chose étrange, ces moments, il les voyait maintenant d'un tout autre œil qu'alors, tous, excepté ses premiers souvenirs d'enfance. Dans son enfance, il retrouvait quelque chose de vraiment bon, dont le retour embellirait la vie. Mais l'homme qui avait eu une vie agréable, facile, cet homme n'existait plus, il n'était plus qu'un souvenir.

Aussitôt qu'il arrivait à cette période de sa vie qui avait fait de lui ce qu'il était actuellement, toutes ses joies de jadis s'évanouissaient, se transformaient en quelque chose de pénible et de vide.

Plus il s'éloignait de l'enfance et s'approchait du présent, plus les joies paraissaient insignifiantes et douteuses. Cela commençait à l'École de droit. Là il y eut encore quelque chose de vraiment bon : la gaîté, l'amitié, l'espérance. Mais dès les classes supérieures ces bons moments devenaient plus rares.

Plus tard, du temps de son service chez le gouverneur, il y eut encore quelques moments purs : son affection pour une femme. Puis tout s'embrouillait et le nombre des moments heureux allait diminuant, et plus il avançait dans la vie, moins il y en avait. Son mariage… un hasard, gros de désillusions. L'haleine désagréable de sa femme, la sensualité, l'hypocrisie ! Puis cette carrière morne, les soucis d'argent, et ainsi une année, deux, dix, vingt ! et toujours la même chose. Et plus le temps passait, plus sa vie était vide.

« C'est comme si j'avais descendu une montagne au lieu de la monter. Ce fut bien ainsi. Selon l'opinion publique je montais, mais en réalité, la vie glissait sous moi… Et me voilà arrivé au terme… Meurs !

« Mais, qu'est-ce donc ? Pourquoi ? Non, ce n'est pas possible que la vie soit si insignifiante, si vilaine ! Si elle est en effet si vilaine, si absurde, pourquoi mourir et mourir en souffrant ? Il y a là quelque chose que je ne m'explique pas.

« Peut-être n'ai-je pas vécu comme on doit vivre ? se demanda-t-il tout à coup. Mais comment cela serait-il possible puisque j'ai toujours fait ce que je croyais être mon devoir ? » se répondit-il. Et aussitôt il chercha à repousser par cet argument l'énigme de la vie

et de la mort, comme quelque chose d'absolument impossible.

« Que veux-tu, maintenant ? Vivre ? Vivre comme tu as vécu étant juge lorsque l'huissier annonçait : La Cour ! La Cour ! » se répéta-t-il. « La voilà, la Cour ! Mais je ne suis pas coupable, s'écria-t-il avec colère. Pourquoi ? »

Il cessa de pleurer, tourna son visage vers le mur, l'esprit obsédé par cette unique pensée : Pourquoi, pourquoi tant d'horreur ?

Mais il avait beau y réfléchir, il ne trouvait aucune réponse. Et quand l'idée qu'il n'avait pas vécu comme on doit vivre se dressait devant lui, il chassait cette idée bizarre en se rappelant aussitôt la parfaite correction de sa vie.

X

Deux semaines s'écoulèrent encore. Ivan Ilitch ne quittait plus son divan. Il ne voulait pas se mettre au lit et restait couché sur le divan. Presque toujours le visage tourné vers le mur, seul il s'abandonnait à ses douloureuses et insolubles pensées : « Qu'es-tu donc ? Es-tu véritablement la mort ? » Et la voix intérieure lui répondait : « Oui, c'est elle ». – « Mais pourquoi ces souffrances ? » – « Mais comme cela, sans raison aucune ».

C'est tout ce qu'il pouvait obtenir.

Depuis le début de sa maladie jusqu'à sa première visite chez le médecin, deux états d'âme différents s'étaient partagé la vie d'Ivan Ilitch : c'était tantôt le désespoir, l'appréhension de cette chose terrible et mystérieuse, la mort ; tantôt l'espérance et l'attachante étude de ses fonctions organiques. Tantôt il avait devant les yeux le rein et l'intestin, qui, pour un temps, se montraient indociles, tantôt c'était la mort, terrifiante et mystérieuse, qui se dressait devant lui, et remplissait sa pensée.

Les premiers temps, ces deux impressions se succédaient, mais plus la maladie s'aggravait, plus ses préoccupations sur le rein disparaissaient, et plus l'appréhension de la mort prochaine devenait vive. Il lui suffisait de penser à ce qu'il était trois mois auparavant, de comparer ce qu'il était alors avec ce qu'il était maintenant, de se rappeler comment il avait descendu la pente,

pour que toute lueur d'espoir s'évanouît.

Dans les derniers temps, le visage tourné vers le dossier du divan, il vivait tellement seul au milieu d'une cité populeuse, de ses nombreux amis, de sa famille, que nulle part, ni sous la terre ni au fond de la mer, on n'aurait pu trouver une solitude aussi complète. Et, dans cette solitude, Ivan Ilitch ne vivait plus que de souvenirs. L'un après l'autre les tableaux de sa vie passée se dressaient devant lui. C'était d'abord les années les plus récentes, puis, peu à peu, les jours les plus lointains de son enfance. Les pruneaux qu'on venait de lui servir lui rappelaient les pruneaux français qu'il mangeait dans son enfance, avec leur goût particulier, et la salivation abondante lorsqu'on arrivait au noyau. Ces réminiscences du goût évoquaient toute une série d'images de ce temps-là : sa bonne, son frère, ses joujoux. « Il ne faut plus penser à ces choses-là. C'est trop pénible ! » se disait Ivan Ilitch, et il se transportait dans le présent. « Les boutons du dossier du divan, et les plis du maroquin… Ce maroquin a coûté très cher et ne vaut rien… Il y a eu une discussion à ce propos… Je me rappelle encore un autre maroquin et une autre discussion : le portefeuille de père que nous avions déchiré et la punition que cela nous valut. Et maman nous apporta du gâteau ». De nouveau il s'abandonne aux souvenirs de son enfance, et de nouveau, il se sent péniblement affecté et s'efforce d'écarter ses souvenirs et de penser à autre chose.

Ces souvenirs en éveillaient d'autres en lui : la marche progressive de sa maladie. Là aussi, plus il regardait en arrière, plus il trouvait de vie et de bonheur ; alors le bonheur et la vie ne faisaient qu'un. « De même que mes souffrances, ma vie n'a fait qu'empirer de jour en jour. Là-bas, tout au commencement de la vie, un point lumineux, et puis… toujours plus noir, toujours plus noir, toujours plus vite, toujours plus vite. C'est en raison inverse du carré des distances de la mort », pensait Ivan Ilitch.

Et l'image de la pierre tombant avec une vitesse de plus en plus grande se gravait dans son âme. Sa vie, cet enchaînement de souffrances, se précipite de plus en plus rapidement vers sa fin, la suprême souffrance.

« Je me précipite ». Il tressaille, s'agite, veut résister, mais il sait que la lutte est inutile, et de ses yeux fatigués qui ne peuvent plus voir ce qui est devant lui, il regarde le dossier du divan attendant cette chute terrible, ce choc, cette destruction.

« Il est inutile de lutter, se disait-il, mais au moins si je pouvais

comprendre pourquoi tous ces tourments ! Je pourrais me les expliquer si ma vie n'avait pas été ce qu'elle devait être ; mais cela n'est pas », se disait-il en songeant à l'équité, à la correction, à la propreté de sa vie. « Cela n'est pas », continuait-il, en souriant, comme si quelqu'un était là pour voir ce sourire et s'y laisser prendre. « Non, il n'est point d'explication possible ! Les tourments, la mort… Pourquoi ? »

XI

Deux semaines s'écoulèrent ainsi. Pendant ce temps s'accomplit l'événement désiré par Ivan Ilitch et sa femme : Petristchev se déclara. Cela eut lieu un soir. Le lendemain, Prascovie Fédorovna entra chez son mari en cherchant le moyen de lui annoncer cette nouvelle. Mais précisément cette nuit, l'état du malade avait empiré. Sa femme le trouva comme toujours sur le divan, mais dans une nouvelle position. Il était étendu sur le dos, le regard fixe, et gémissait. Elle essaya de lui parler de ses médicaments ; il porta son regard sur elle. Elle n'acheva pas, tant ce regard était chargé de haine.

– Au nom du Christ, laisse-moi mourir en paix ! dit-il.

Elle voulut sortir, mais à ce moment entra leur fille qui venait dire bonjour à son père. Il la regarda avec la même haine, et quand elle lui demanda des nouvelles de sa santé, il lui répondit d'un ton sec que bientôt il les débarrasserait de sa présence. Elles se turent, restèrent encore un peu et s'en allèrent.

– Mais, en quoi sommes-nous coupables ? dit Lise à sa mère. Ce n'est pourtant pas nous qui l'avons rendu malade ! Je plains beaucoup papa, mais pourquoi nous tourmente-t-il ainsi ?

Le médecin vint à l'heure habituelle. Ivan Ilitch s'obstina à ne lui répondre que par oui et non, et en gardant son expression de haine. À la fin, ne pouvant plus se maîtriser, il lui dit :

– Vous savez bien vous-même que vous ne pouvez rien faire pour moi. Laissez-moi donc tranquille au moins.

– Nous pouvons soulager vos souffrances, dit le médecin.

– Vous ne pouvez pas me soulager. Laissez-moi.

Le médecin sortit, alla au salon et déclara à Prascovie

Fédorovna que son mari allait très mal, et que le seul moyen d'apaiser ses souffrances, qui devaient être atroces, c'était de lui administrer de l'opium. Le docteur avait raison de dire que les souffrances physiques d'Ivan Ilitch étaient intolérables. C'était vrai. Mais ses souffrances morales étaient bien plus terribles encore. En elles étaient sa principale torture.

Ces souffrances morales provenaient d'une idée qu'il avait eue cette nuit, en examinant le visage ensommeillé, bonasse, aux pommettes saillantes, de Guérassim : « Qu'arrivera-t-il si toute ma vie, ma vie consciente, n'a pas été ce qu'elle devait être ? » Il se mit à songer que cette hypothèse, jugée d'abord par lui inadmissible, pouvait bien être la vérité et que sa vie n'était peut-être pas exempte de reproches. Il se rappela ses rares moments de révolte contre ce que la haute société approuvait. Ces moments de révolte, qu'il refrénait bien vite, étaient peut-être les seuls bons moments de sa vie, alors que tout le reste était vilenie. Et son service, et l'organisation de sa vie, sa famille, ses intérêts mondains et professionnels, qu'y avait-il eu de bon dans tout cela ? Il essaya de défendre son existence passée. Mais il sentit lui même la faiblesse de ses arguments : Il n'avait rien à défendre. « Et si c'est ainsi, se dit-il, si je m'en vais avec la ferme conviction d'avoir perdu sans aucun recours tout ce qui m'avait été donné, alors que faire ? » Il se mit sur le dos et se remémora sa vie entière. Le lendemain matin, quand il vit son domestique, puis sa femme, sa fille, le médecin, chacun de leurs mouvements, chacune de leurs paroles, le confirma dans cette terrible réalité qui lui était apparue cette nuit. Il se reconnut en eux. Il vit clairement que tout ce qui avait composé sa vie n'était qu'un effroyable, un énorme mensonge, qui dissimulait et la vie et la mort. Cette conviction ne fit qu'augmenter, décupler ses souffrances physiques. Il se mit à gémir, à s'agiter, à arracher ses vêtements qui l'étouffaient. Voilà donc pourquoi il les haïssait tous.

On lui administra une forte dose d'opium. Il se calma. Mais à l'heure du dîner, les douleurs recommencèrent. Il ne permettait à personne de s'approcher de lui, et se démenait furieusement.

Cependant sa femme s'approcha et lui dit :

– Jean, mon ami, fais cela pour moi *(pour moi)*. Cela ne peut te faire de mal, et cela soulage souvent. C'est peu de chose… les personnes bien portantes le font aussi. Il ouvrit les yeux démesurément.

– Quoi ? L'extrême-onction ? Mais pourquoi ?… Non, je ne veux

pas… Cependant.

Elle fondit en larmes.

– Oui, mon ami. Je vais appeler notre prêtre. Il est si charmant !

– C'est parfait ; c'est bien ! fit-il.

Le prêtre vint, administra le malade qui se calma, sentit diminuer ses doutes, et, par suite, ses souffrances. Il eut même une lueur d'espoir. Il se mit de nouveau à songer à son intestin et à la possibilité de guérir. Il communia avec des larmes dans les yeux.

Lorsqu'après la cérémonie on le recoucha, au premier moment il se sentit mieux et se reprit à espérer. Il se mit à entrevoir la possibilité de l'opération qu'on lui proposait. « Je veux vivre ! Je veux vivre ! » se disait-il.

Sa femme vint le féliciter ; elle prononça les paroles d'usage en pareil cas et ajouta :

– N'est-ce pas que tu te sens mieux ? Sans la regarder il lui répondit :

– Oui.

Son costume, son attitude, l'expression de son visage, tout lui criait : « Ce n'est pas cela ! Tout ce qui remplissait ta vie d'autrefois et ta vie présente n'est que mensonge, que dissimulation, qui cachent à tes yeux la vie et la mort. » À cette pensée, sa haine se ranima, et, avec elle, ses souffrances physiques et la certitude d'une mort prochaine inévitable. Quelque chose de nouveau se produisit en lui ; c'était comme si une vis lui eût troué le corps, comme si des coups de fusil lui eussent déchiqueté les entrailles. La respiration lui manqua.

L'expression de son visage lorsqu'il avait répondu oui à sa femme était vraiment terrible. Aussitôt qu'il eut prononcé ce oui, en regardant sa femme bien en face, il se retourna avec une force extraordinaire pour un homme aussi faible et il s'écria :

– Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Laissez-moi !

XII

Dès ce moment, commencèrent ces cris effrayants, qui continuèrent pendant trois jours, qu'on entendait à travers deux pièces, et qui remplissaient l'âme de terreur. Au moment même où il répondait à sa femme il avait compris qu'il était perdu, qu'il n'y avait plus d'espoir, que cette fois c'était la fin, et que le problème de la vie restait insoluble.

– Ah ! Ah ! Ah ! criait-il sur toutes sortes d'intonations. Il commençait par crier : Je ne veux pas ! et son cri : ah ! ah ! continuait le son final de cette phrase.

Pendant trois jours il cria ainsi. Il se débattait dans ce sac noir où le poussait une force invisible et invincible. Il se débattait comme se débat un condamné à mort entre les mains du bourreau, bien qu'il sache qu'il ne peut échapper au supplice ; et, en dépit de ses efforts désespérés, il se sentait emporté de plus en plus vers ce qui le terrifiait. Il sentait que ses souffrances provenaient de ce qu'il s'enfonçait dans ce trou noir et n'y pouvait pénétrer tout entier. Ce qui l'empêchait d'y entrer, c'est l'idée que sa vie n'avait pas été mauvaise. Cette justification de sa vie le retenait, le tirait en arrière, et le tourmentait le plus. Tout à coup une force quelconque le frappa dans la poitrine et le côté. Il suffoqua. Il était précipité dans le trou noir et là, au fond, quelque chose brillait. Il éprouvait ce qu'on éprouve parfois en chemin de fer, quand on croit avancer tandis qu'on recule et que, tout à coup, on s'aperçoit de son erreur. « Oui, ce n'était pas cela ! » se dit-il. « Mais cela ne fait rien. On peut encore réparer cela. » Quoi « cela » ? » se demanda-t-il et, soudain, il se calma.

C'était à la fin de la troisième journée, deux heures avant sa mort. À ce moment le petit collégien se glissa doucement dans la chambre de son père et s'approcha du lit. Le mourant continuait à crier en agitant les bras. Sa main rencontra par hasard la tête de son fils. Le petit collégien la saisit et la baisa en sanglotant.

C'était juste au moment ou Ivan Ilitch, précipité dans le trou noir, voyait le point lumineux et comprenait que sa vie n'avait pas été ce qu'elle devait être, mais qu'il pouvait encore réparer cela. Il se demandait : Quoi, « cela » ? et attendait quand il se sentit baiser la main. Il ouvrit les yeux et aperçut son fils. Il s'attendrit. À ce moment sa femme s'approcha. Il jeta les yeux sur elle. La bouche ouverte, le visage couvert de larmes, elle le regardait. Il eut pitié d'elle. « Oui, je les torture, pensa-t-il. Cela leur fait de la peine. Il vaut mieux pour eux que je parte. »

Il voulut leur dire cela, mais il n'en eut pas la force.

« À quoi bon parler. Il faut mieux le faire », pensa-t-il. Il montra des yeux son fils à sa femme et dit :

– Va… J'ai pitié… et de toi aussi…

Il voulut ajouter : « Pardonne » (Prosti), mais dit « Passé » (Propousti) ; mais n'ayant pas la force de se reprendre, il laissa tomber sa main avec découragement, sûr d'être compris par qui de droit. Soudain, le problème qui l'obsédait s'éclaira de deux côtés, de dix côtés, sous toutes ses faces.

« J'ai pitié d'eux. Je voudrais les voir moins souffrir, les délivrer de moi, me délivrer moi-même de ces souffrances. Comme c'est bien et comme c'est simple, pensa-t-il. Et mon mal, où est-il ?… Où es-tu, mon mal ?… »

Il devint tout attention. « Ah ! le voilà ! Eh bien, tant pis ! Et la mort ! où est-elle ? » Il chercha sa peur accoutumée et ne la trouva pas. « Où est-elle la mort ? » Il n'avait plus peur, car il n'y avait plus de mort. Au lieu de la mort il voyait la lumière. « Ah ! voilà donc ce que c'est », prononça-t-il à haute voix. « Quelle joie ! »

Tout cela ne dura qu'un instant. Mais l'importance de cet instant fut définitive. Pour son entourage son agonie se prolongea encore deux heures. Quelque chose râlait dans sa poitrine, son corps ruiné tressautait. Puis, peu à peu, le râle et les secousses diminuèrent.

– C'est fini ! dit quelqu'un derrière son chevet.

Il entendit ces paroles et se les répéta : « Finie la mort… La mort n'existe plus ! » se dit-il.

Il fit un mouvement d'aspiration, qui demeura inachevé, se raidit et mourut.

22 Mars 1886.

NICOLAS PALKINE(2)

(1886)

Nous avons passé la nuit chez un soldat âgé de quatre-vingt-quinze ans, qui servit sous Alexandre Ier et sous Nicolas Ier.

– Quoi, grand-père ! tu veux mourir ?

– Mourir ! ah, oui, je le veux, autrefois j'avais peur et maintenant, je ne demande à Dieu qu'une chose : me repentir et communier parce que j'ai beaucoup de péchés.

– Quels péchés ?

– Comment, quels péchés ! Ne savez-vous pas que j'ai servi sous Nicolas ; était-ce alors un service comme maintenant ! Oh, ce souvenir est terrible ! J'ai commencé mon service sous Alexandre, les soldats chantaient ses louanges, on disait qu'il était très bon…

Je me suis rappelé les derniers temps du règne d'Alexandre, quand vingt soldats sur cent étaient battus jusqu'à la mort ; que devait être Nicolas si comparé à lui, on qualifiait Alexandre de bon ?

– J'ai continué à servir sous Nicolas, dit le vieillard, et aussitôt il s'anima et commença à raconter. Quel temps ! Alors, pour cinquante coups de verge, on n'enlevait même pas le pantalon ; et avec cent cinquante, deux cents, trois cents coups… on fouettait jusqu'à la mort.

Il parlait avec dégoût, horreur, mais non sans fierté, de la bravoure d'autrefois.

– Et le bâton ! Il ne se passait pas de semaine sans qu'un ou deux hommes du régiment ne fussent battus à mort. Maintenant, on ne sait plus ce que c'est que le bâton, mais autrefois ce petit mot ne sortait pas de la bouche : bâton, bâton. Chez nous, les soldats appelaient l'empereur, Nicolas Palkine ; ils disaient Nicolas Palkine au lieu de Nicolas Pavlovitch. Et voilà, quand on se rappelle ce temps, continua le vieillard, quand on se le rappelle, c'est affreux. Que de péchés sur la conscience ! On te donnait cent cinquante coups de bâton pour la mauvaise conduite d'un soldat (le vieillard était sous-officier), et toi, tu lui en donnais deux cents, cela ne te guérissait pourtant pas ; et voilà le péché. Les sous-officiers battaient les jeunes soldats jusqu'à la mort : on frappait à coups de crosse ou de poing dans la poitrine ou à la

tête, le soldat mourait, et jamais aucune réprimande.

Il mourait parce qu'il avait été battu et les autorités écrivaient : « est mort par la volonté de Dieu » et c'était tout. Mais alors, est-ce que je comprenais cela ? On ne songe qu'à soi, et maintenant on se met sur le poêle, on ne dort pas la nuit et l'on pense : ce sera bien si l'on te donne la communion chrétienne et le pardon – autrement c'est terrible ! Quand on se rappelle tout ce qu'on a fait souffrir, à quoi bon l'enfer, c'est pire que l'enfer…

Je me représentais vivement tout ce que devait se rappeler dans sa solitaire vieillesse cet homme mourant, et, bien qu'il me fût étranger, j'en étais terrifié. Je me rappelais toutes les horreurs, outre le bâton, auxquelles il avait dû participer. Je me rappelais comment on faisait passer les soldats aux baguettes, jusqu'à ce que mort s'en suive, les assassinats, les pillages des villes et des villages à la guerre (le vieillard avait participé à la campagne de Pologne), et je le priai de me parler de tout cela ; je lui demandai de me donner des détails sur la punition des baguettes, et il me raconta toute cette terrible torture. L'homme a chaque main liée à un fusil, et on le pousse entre deux files de soldats ; ceux-ci tiennent un bâton à la main et tous frappent la victime ; derrière les soldats circulent des officiers qui crient : « Frappe plus fort, frappe plus fort ! » Le vieillard criait ces mots d'une voix impérieuse, se les rappelant avec une satisfaction évidente, et imitant ce ton de bravoure autoritaire. Il racontait ces détails sans regrets, comme s'il se fût agi de bœufs destinés à la boucherie. Il disait comment un malheureux fut traîné aller et retour, entre les files ; comment l'homme frappé résiste et tombe ; comment on aperçoit tout d'abord les traînées sanglantes ; comment le sang coule ; comment tombe en lambeaux la chair meurtrie ; comment on aperçoit les os ; comment le malheureux crie d'abord, puis hurle sourdement à chaque coup, puis se tait ; comment le médecin préposé s'approche, examine le pouls, regarde et décide si l'on peut encore battre l'homme sans le tuer ou s'il faut attendre qu'il soit guéri pour recommencer et achever de lui donner la quantité de coups que des bêtes féroces, Palkine en tête, ont décidé de lui donner ; le docteur emploie sa science à empêcher l'homme de mourir avant d'avoir enduré tous les tourments que peut supporter son corps. Quand il ne peut plus marcher, on le met sur un manteau et on le porte à l'hôpital où on le soignera pour lui donner, quand il sera guéri, les mille ou deux mille coups qu'il n'a pas encore reçus et qu'il n'a pu supporter en une fois. Il racontait que les soldats demandaient la mort, mais on ne la leur

donnait pas d'un coup, on les soignait pour les battre une deuxième et une troisième fois. Et le malheureux vit, il est jeté à l'hôpital attendant les nouveaux tourments qui le conduiront à la mort ; et alors on l'emmène au supplice une deuxième ou une troisième fois et on le frappe jusqu'à son dernier soupir. Et tout cela parce que l'homme s'est enfui du régiment, ou a eu la hardiesse et l'audace de se plaindre pour ses camarades de la mauvaise nourriture ou de dire que les chefs volent.

Il raconta tout cela, et quand je voulus éveiller son repentir pour de tels actes, tout d'abord il s'étonna, puis ensuite il fut effrayé.

– Non, dit-il, c'était par jugement, en quoi suis-je coupable, c'était la loi ?

Il était aussi tranquille et n'avait pas davantage de remords pour les horreurs militaires auxquelles il avait participé et qu'il avait vues si fréquemment en Turquie et en Pologne.

Il parlait des meurtres d'enfants, des prisonniers qu'on laissait mourir de faim et de froid, de l'assassinat à coups de baïonnette d'un tout jeune Polonais qui se précipitait vers un arbre ; et quand je lui demandai si sa conscience n'était pas tourmentée par ces actes, il ne comprit pas. C'était la guerre, par la loi, pour l'Empereur et pour la Patrie, ces actes ne sont donc pas mauvais, même il les croit glorieux, vertueux et capables de racheter ses péchés. Il n'était tourmenté que de ses actes personnels : avoir, étant chef, battu et châtié des hommes cela seul troublait sa conscience. Mais pour racheter ses fautes, il croit en un moyen : en la communion. Il espère pouvoir l'obtenir avant la mort ; il en a déjà prié sa nièce ; celle-ci, comprenant toute l'importance de cet acte, le lui a promis, et il est tranquille.

Avoir pillé, tué des femmes et des enfants innocents, assassiné des hommes à coups de baïonnette, fouetté jusqu'à la mort des malheureux qu'il a traînés à l'hôpital pour les tourmenter de nouveau, cela ne trouble pas sa conscience ; ce ne sont pas ses affaires il semble que ce soit un autre et non lui qui ait fait cela.

Qu'aurait pensé ce vieillard s'il avait compris, ce qui aurait dû être si clair pour lui à la veille de la mort, qu'entre sa conscience et Dieu il n'y a pas, il ne peut y avoir, même à l'heure de la mort, aucun intermédiaire ; et qu'il ne pouvait non plus y avoir aucun intermédiaire le forçant à faire souffrir et à tuer des hommes ? Qu'adviendrait-il, s'il comprenait maintenant que rien ne peut

racheter le mal qu'il a fait alors qu'il pouvait ne pas le faire ? s'il comprenait qu'il n'y a qu'une seule et éternelle loi qui demande l'amour et la pitié aux hommes, et que ce qu'il appelait tout à l'heure la loi, n'est qu'une tromperie honteuse, indigne, à laquelle il ne devait pas se laisser prendre ? C'est terrible de penser à ce qui hanterait son esprit pendant les nuits sans sommeil sur le poêle, et quel serait son désespoir s'il comprenait, qu'au moment où il avait la possibilité de faire le bien ou le mal, il n'a fait que le mal, alors qu'il savait en quoi consiste le bien ? Il ne pourrait que se repentir et se tourmenter en vain ; et ce tourment serait horrible.

– Alors, pourquoi vouloir le tourmenter ; pourquoi inquiéter la conscience d'un vieillard mourant, mieux vaut la calmer ? Pourquoi agacer le peuple, rappeler ce qui est passé ?

Passé ? Ce qui est passé ? Est-ce passé ce que non seulement nous n'avons pas commencé de détruire ou de guérir, mais ce que nous avons peur de nommer par son nom ? Une maladie grave peut-elle être passée par cela seul que nous disons qu'elle n'existe pas ? Elle n'est pas guérie et ne guérira jamais, tant que nous ne nous avouerons malades. Pour guérir la maladie, il faut d'abord la connaître, et c'est justement ce que nous ne faisons pas. Non seulement nous ne le faisons pas, mais nous faisons tous nos efforts pour ne pas la voir, pour ne pas la nommer. Et la maladie ne passe pas, elle se modifie seulement, elle pénètre plus profondément dans la chair, dans le sang, dans les os. La maladie consiste en ce que les hommes qui sont nés bons, doux, les hommes éclairés par la vérité chrétienne, ceux qui ont dans le cœur l'amour et la pitié pour les autres, commettent eux-mêmes de terribles cruautés sans savoir ni pourquoi ni dans quel but. Nos hommes russes, doux, bons, pénétrés de l'esprit de la doctrine chrétienne, des hommes pleins de regrets d'avoir blessé leur prochain par des paroles, de n'avoir pas partagé leurs biens avec les mendiants, de n'avoir pas plaint les prisonniers, ces hommes passent les meilleures années de leur vie dans le crime, torturent leurs frères, et non seulement ne se repentent pas de ces actes, mais considèrent la guerre comme une nécessité aussi inéluctable que de manger et respirer. N'est-ce pas le devoir de chacun de faire tout ce qu'il peut pour la guérir, et premièrement et principalement de la découvrir, de l'avouer et de l'appeler de son vrai nom. Le vieux soldat a passé toute sa vie à torturer et à massacrer d'autres hommes, et nous disons : pourquoi le lui rappeler ? Le soldat ne se croit pas coupable et ces choses

terribles : bâtons, verges et le reste sont déjà passées ; pourquoi rappeler les vieilles choses ? maintenant il n'existe plus rien de tout cela. Il y a eu Nicolas Palkine, pourquoi en parler ; seul le vieux soldat s'en souvient avant de mourir ; pourquoi agacer le peuple ? Au temps de Nicolas, on a dit la même chose d'Alexandre ; au temps d'Alexandre, la même chose de Paul ; au temps de Paul, la même chose de Catherine, des fureurs de sa dépravation, de la folie de ses amants ; au temps de Catherine on a dit la même chose de Pierre, etc., etc. Pourquoi rappeler tout cela ? Comment, pourquoi le rappeler ! Si j'ai une maladie terrible ou dangereuse très difficile à guérir dont je me débarrasse, je me le rappellerai toujours avec joie ; mais je n'en parlerai pas tant que j'aurai mal et toujours mal et irai de pis en pis, tant que je voudrai m'illusionner. Seulement alors je n'en parlerai pas. Et nous ne voulons pas nous rappeler parce que nous savons que nous sommes toujours malades. Pourquoi attrister le vieillard et agacer le peuple ? Le bâton, les verges, tout cela est déjà loin, déjà passé. Passé, non. Tout cela a seulement changé de forme. Dans tous les temps, il y a eu des choses que nous nous rappelons non seulement avec horreur, mais avec indignation. Nous lisons les descriptions des bûchers pour les hérétiques, des tortures, des bâtons, des passages aux baguettes, et non seulement nous avons horreur de la cruauté des hommes, mais nous ne pouvons même nous représenter l'état d'âme des hommes qui faisaient cela. Qu'y avait-il dans l'âme de l'homme qui se levait du lit, se lavait, se revêtait de son costume de boyard, priait Dieu, puis allait à la chambre de la question, pour désarticuler, fouetter du knout les femmes et les vieillards et passait à cette occupation cinq heures par jour comme un fonctionnaire actuel au Sénat, puis retournait à la maison, et, tranquillement, se mettait à table et lisait le livre saint ? Qu'y avait-il dans l'âme de ces commandants de régiments et de bataillons qui (j'en ai connu de tels) la veille, au bal dansaient la mazurka avec une jolie femme, et partaient plus tôt afin de pouvoir, le lendemain de bonne heure, donner les ordres pour faire passer aux baguettes jusqu'à la mort, un soldat tartare qui s'était enfui ou avait assassiné un homme, puis rentraient dîner à la maison ? Tout cela s'est fait pendant les règnes de Pierre, de Catherine, d'Alexandre, de Nicolas ; il n'y a pas une époque au cours de laquelle on ne trouve de ces horribles faits que nous ne pouvons comprendre. Nous ne pouvons comprendre comment les hommes pouvaient ne pas voir sinon la cruauté brutale de ces horreurs, du moins leur insanité. Il y en a eu dans

tous les temps, le nôtre est-il donc si heureux que nous ne puissions en trouver de semblables, n'y a-t-il pas tels actes qui paraîtront à nos descendants aussi incompréhensibles ?

Il y a les mêmes actes et les mêmes horreurs, mais seulement nous ne les voyons pas, de même que nos aïeux n'ont pas vu ceux de leur temps. Non seulement la cruauté mais l'insanité des bûchers et de la torture judiciaire comme moyens de savoir la vérité est maintenant évidente pour nous. L'enfant en comprend l'absurdité. Mais les hommes d'autrefois ne le voyaient pas. Les gens raisonnables, les savants, affirmaient que les tortures sont une condition nécessaire de la vie des hommes, que c'est pénible, mais indispensable ; la même chose pour le bâton, l'esclavage. Puis le temps a passé, et il nous est maintenant difficile de nous représenter l'état d'esprit des hommes pour qui telle grande erreur était possible. Mais cela fût dans tous les temps, c'est pourquoi cela doit être dans le nôtre, et nous devons être, nous aussi, aveuglés sur nos forfaits. Où sont nos tortures, notre esclavage, nos bâtons ? Il nous semble qu'ils n'existent plus, qu'ils ont existé autrefois, mais que maintenant c'est passé. Cela nous paraît ainsi parce que nous ne voulons pas comprendre les choses d'autrefois, et fermons les yeux avec le plus grand soin. Mais si nous examinons attentivement le passé, nous comprendrons clairement notre situation actuelle et ses causes. Si seulement nous appelons par leur vrai nom les bûchers, la torture, l'échafaud, le recrutement, alors, nous trouverons aussi le vrai nom des prisons, des armées, des procureurs et des gendarmes. Si nous ne disons pas : pourquoi en parler ? mais si nous regardons attentivement ce qui se faisait autrefois, nous verrons et comprendrons ce qui se fait maintenant. S'il est clair pour nous qu'il est insensé et cruel de couper les têtes sur le billot, d'arracher la vérité par les tortures ; alors il sera clair pour nous qu'il est non moins cruel et insensé de pendre des hommes, ou de les enfermer dans des cellules qui valent la mort, sinon pis, de connaître la vérité par des avocats loués ou des procureurs. S'il est clair pour nous qu'il est insensé et cruel de tuer un homme égaré, de même il sera clair pour nous qu'il est encore plus cruel de mettre cet homme en prison pour le dépraver définitivement. S'il est clair pour nous qu'il est insensé et cruel de faire des paysans des soldats et de les tatouer comme le bétail, de même il nous semblera insensé et cruel de forcer chaque homme de vingt et un ans d'aller au service. S'il est clair pour nous combien insensée et cruelle était *l'opritchnina*(3), encore plus claires seront l'insanité et la cruauté de la garde et de la police

secrète. Si seulement nous cessons de fermer les yeux sur le passé et de dire : pourquoi rappeler le passé ? alors nous verrons clairement qu'il y a dans notre temps les mêmes horreurs, mais seulement sous une nouvelle forme. Nous disons tout cela est passé ; il n'y a plus maintenant ni les tortures, ni les Catherines dépravées avec leurs amants tout-puissants, il n'y a plus d'esclavage, il n'y a plus le meurtre par le bâton, etc.

Mais c'est une apparence. Trois cent mille hommes sont enfermés dans les prisons, dans des réduits étroits et puants, et meurent d'une mort lente physique et morale ; leurs femmes et leurs enfants restent seuls, mourants de faim. On tient ces hommes dans des cavernes de dépravation, dans les prisons, et cette réclusion cruelle et insensée n'est utile que pour les gardiens et pour les directeurs, maîtres absolus de ces esclaves. Des dizaines de milliers d'hommes « aux idées nuisibles » portent ces idées, par la déportation, dans les coins reculés de la Russie, ou deviennent fous et se pendent. Des milliers sont enfermés dans les forteresses *où ils sont tués secrètement par les chefs des prisons* ou bien deviennent fous grâce à la détention cellulaire. Des millions d'hommes périssent moralement et physiquement dans l'esclavage des fabriques. Des centaines de mille sont chaque automne arrachés à leur famille, à leurs épouses, et on leur enseigne l'assassinat, et on les déprave systématiquement. L'empereur de Russie ne peut se déplacer sans la protection d'une chaîne de quelque cent mille soldats, placés sur sa route à une distance de cinquante pas l'un de l'autre, et d'une chaîne secrète qui le suit partout. Un roi ramasse les impôts et fait construire une tour au sommet de laquelle il fait installer un étang coloré en bleu, avec une machine qui simule la tempête, et il s'y promène en canot. Et le peuple meurt dans les fabriques en Irlande, en France, en Belgique. Il ne faut pas être extraordinairement perspicace pour voir que de notre temps c'est la même chose et qu'il y a actuellement les mêmes tortures, les mêmes horreurs qui, elles aussi, causeront aux générations futures un grand étonnement par leur cruauté et leur insanité.

La maladie est toujours la même, mais les malades ne sont pas ceux qui profitent de ces horreurs. Mais qu'ils en profitent cent et mille fois plus ; qu'ils construisent des tours, des théâtres ; qu'ils pillent le peuple ; que Palkine le fouette ; que Pobiédonostzeff et Orgevsky pendent secrètement des hommes par centaines dans les forteresses, mais seulement, qu'ils *fassent tout cela eux-mêmes ;* qu'ils ne dépravent pas le peuple, qu'ils ne le trompent pas en le

forçant à y participer comme le vieux soldat. Le mal terrible est dans cette idée qu'il peut exister pour un homme quelque chose de plus sacré que la loi de l'amour du prochain. L'homme peut accomplir beaucoup d'actes pour satisfaire aux demandes de ses semblables, mais il y a un seul acte qu'il ne peut faire : il ne peut, par ordre de personne, de n'importe qui, aller contre la volonté de Dieu : tuer et tourmenter ses frères. Il y a dix huit cents ans, à la question des Pharisiens : « Faut-il payer l'impôt à César ? » il fut répondu : « Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. »

Si les hommes ont une foi quelconque et croient que quelque chose est dû à Dieu, ils croiront tout d'abord qu'il est dû à Dieu ce qu'il a appris à l'homme en disant : « Tu ne tueras point », « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse », « Aime ton prochain comme toi-même », et qu'il a gravé dans le cœur de chacun en traits ineffaçables : l'amour du prochain, la pitié pour lui, l'horreur du meurtre et de l'oppression de ses frères.

Si les hommes croyaient en Dieu, ils ne pourraient méconnaître ce premier devoir envers lui : ne pas tourmenter son prochain, ne pas le tuer. Et alors les paroles : « À Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César » auraient pour lui une signification claire et précise. « Au roi ou à n'importe qui, tout ce qu'on voudra, dirait l'homme croyant, mais pas ce qui est contraire à la volonté de Dieu. À César il faut mon argent, le voici ; ma maison, mon travail, prends-les ; ma femme, mes enfants, ma vie, prends, tout cela n'est pas à Dieu mais à César. Il faut que je lève et abaisse le bâton sur mon prochain, c'est affaire à Dieu, c'est un acte de ma vie dont je dois compte à Dieu, et Dieu ne m'a pas ordonné d'agir ainsi et je ne puis donner cela à César. Je ne puis lier, enfermer, châtier, tuer un homme, tout cela c'est ma vie, elle appartient à Dieu, et je ne puis la donner, la sacrifier à personne, sauf à Dieu. »

Les paroles : « À Dieu ce qui est à Dieu, » signifient pour nous qu'il faut donner à Dieu, des cierges, des messes, des paroles, et, en général, tout ce qui n'est nécessaire à personne et encore moins à Dieu ; et tout le reste : toute notre vie, toute la sainteté de notre âme, qui appartient à Dieu, nous le donnons à César, c'est-à-dire (d'après la signification de ce mot pour les Juifs) à un homme étranger que nous haïssons.

Mais c'est terrible, hommes, rappelez-le vous.

CE QU'UN CHRÉTIEN PEUT FAIRE ET CE QU'IL NE PEUT PAS FAIRE

Il y a dix-huit cents ans, Jésus-Christ révéla aux hommes une nouvelle loi. Par sa doctrine, sa vie et sa mort, il leur a montré ce que doit et ce que ne doit pas faire celui qui veut être son disciple.

Non seulement il ne faut pas tuer, mais il ne faut pas se mettre en colère contre son frère. Il ne faut mépriser aucun homme :

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point ; et celui qui tuera sera punissable par le jugement.

« Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère sans cause, sera puni par le jugement, et celui qui dira à son frère : Raca, sera puni par le conseil ; et celui qui lui dira : Fou, sera puni par la géhenne du feu. (Matth., V, 21, 22)

Il ne faut pas se séparer de sa femme ni convoiter d'autre femme :

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point adultère.

« Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, il a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.

« Que si ton œil droit te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse que si tout ton corps était jeté dans la géhenne.

« Et si ta main droite te fait tomber dans le péché, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse que si tout ton corps était jeté dans la géhenne.

« Il a été dit aussi : Si quelqu'un répudie sa femme, qu'il lui donne la lettre de divorce.

« Mais moi je vous dis que quiconque répudiera sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, il l'expose à devenir adultère ; et que quiconque se mariera à la femme qui aura été répudiée, commet un adultère. (Matth., V, 27-32.)

Il ne faut pas jurer :

« Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de ce que tu auras promis avec serment.

« Mais moi je vous dis : Ne jurez point du tout : ni par le ciel

car c'est la terre de Dieu ;

« Ni par la terre car c'est son marchepied ; ni par Jérusalem, car c'est la ville du grand Roi.

« Ne jure pas non plus par ta tête ; car tu ne peux faire devenir un seul cheveu blanc ou noir.

« Mais que votre parole soit : Oui, oui ; non, non ; ce qu'on dit de plus vient du malin. (Matth., V, 33-37.)

Il ne faut pas résister au mal, mais il faut donner ce que l'on veut te prendre :

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent.

« Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal ; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre ;

« Et si quelqu'un veut plaider contre toi, et t'ôter ta robe, laisse-lui encore l'habit ;

« Et si quelqu'un te veut contraindre d'aller une lieue avec lui, vas-en deux.

« Donne à celui qui te demande, et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi. (Matth., V, 38-42.)

Il ne faut pas haïr ses ennemis, leur faire du mal ; il faut les aimer et leur faire du bien :

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.

« Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent ;

« Afin que vous soyez enfants de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et les injustes.

« Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment quelle récompense en aurez-vous ? Les péagers mêmes n'en font-ils pas autant ?

« Et si vous ne faites accueil qu'à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les péagers mêmes n'en font-ils pas autant ?

« Soyez donc parfaits, comme notre Père qui est dans les cieux est parfait. (Matth., V, 43-48.)

Il ne faut pas amasser de trésors sur la terre, mais il faut amasser les trésors dans le ciel :

« Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille ne gâtent rien, et où les larrons ne percent ni ne dérobent point. (Matth., VI, 20.)

Il ne faut pas refuser à celui qui demande ; mais il faut donner son bien à celui qui n'a pas :

« Donne à tout homme qui te demande, et si quelqu'un t'ôte ce qui est à toi, ne le redemande pas (Luc, VI, 30.)

Il ne faut pas donner l'aumône, prier, jeûner, devant tout le monde ; il faut le faire en secret :

« Et quand tu prieras ne sois pas comme les hypocrites ; car ils aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues et aux coins des rues, afin d'être vus des hommes. Je vous dis, en vérité, qu'ils reçoivent leur récompense.

« Mais toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet, et ayant fermé ta porte, prie ton Père qui est dans ce lieu secret ; et ton Père qui te voit dans le secret te le rendra publiquement.

« Or, quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme les païens ; car ils croient qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup.

« Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. (Matth., VI, 5-8.)

Il ne faut appeler personne sur la terre ni Maître ni Père, mais Christ seul :

« Mais vous, ne vous faites point appeler : Maître, car vous n'avez qu'un Maître, qui est le Christ ; et, pour vous, vous êtes tous frères.

« Et n'appelez personne sur la terre votre père ; car vous n'avez qu'un seul Père, savoir, celui qui est dans les cieux.

« Et ne vous faites point appeler docteurs ; car vous n'avez qu'un seul docteur, qui est le Christ. (Matth., XXIII, 3-10.)

Il ne faut pas s'élever au-dessus des autres et considérer que le plus grand est celui qui est le plus riche et le plus fort ; mais il faut tenir pour grand celui qui est le serviteur :

« Mais il leur dit : Les rois des nations les maîtrisent, et ceux qui usent d'autorité sur elles sont nommés bienfaiteurs.

« Il n'en doit pas être de même entre vous ; mais que celui qui

est le plus grand parmi vous soit comme le moindre, et celui qui gouverne comme celui qui sert. (Luc, XXII, 28-26.)

« Mais que le plus grand d'entre vous soit votre serviteur. Car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. (Matth., XXIII, 11-12.)

Il ne faut pas avoir peur de ceux qui ont le pouvoir de tuer le corps ; mais il faut craindre celui qui peut perdre l'âme :

« Et ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent faire mourir l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne. (Matth., X, 28.)

En tout il faut agir envers les hommes comme nous voulons qu'on agisse envers nous :

« Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les leur aussi de même ; car c'est là la loi et les prophètes. (Matth., VII, 12.)

D'après la doctrine du Christ, les enfants du Père sont libres car ils savent la vérité ; et la vérité les délivrera :

« Et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira. (Jean, VIII, 32.)

« Jésus lui répondit : Les enfants en sont donc exempts. (Matth., XVII, 26.)

La doctrine du Christ fut jadis, comme elle l'est maintenant, contraire à la doctrine du monde.

D'après celle-ci les gouvernants dirigent les peuples, et, pour cela, ils forcent les uns à tuer, à exécuter, à punir les autres. Ils les obligent à jurer qu'en toutes choses ils exécuteront la volonté des chefs. Or, selon la doctrine du Christ, non seulement l'homme ne peut pas tuer ni exercer une violence quelconque, il ne peut même pas s'opposer par la force à la violence. Il ne peut pas faire de mal à son prochain, même à ses ennemis.

La doctrine du monde fut, est, et sera toujours contraire à la doctrine du Christ. Christ savait cela, il le disait à ses disciples ; il leur prédisait qu'ils auraient à souffrir comme lui-même, qu'ils seraient livrés au martyre et à la mort ; que le monde les haïrait comme il le haïssait, parce qu'ils ne sont pas les serviteurs du monde mais les serviteurs du Père.

« Nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs, et aux scribes, et ils le

condamneront à la mort.

« Alors ils vous livreront pour être tourmentés, et ils vous feront mourir ; et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom. (Matth., XX, 18 ; XXIV, 9.)

« Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde mais que je vous ai choisis dans le monde, c'est pour cela que le monde vous hait.

« Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite, que le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont observé ma parole, ils observeront aussi la vôtre. (Jean, XV, 19-20.)

Tout s'est réalisé comme le prédisait Jésus. Le monde le haïssait et cherchait à le perdre. Les pharisiens, les sadducéens, les scribes, les hérodiens lui reprochaient d'être l'ennemi de César, de défendre le paiement des impôts, de troubler, de dépraver le peuple, d'être un malfaiteur, de se proclamer roi, et ainsi d'être l'ennemi de César.

« Depuis ce moment, Pilate cherchait à le délivrer, mais les Juifs criaient : Si tu délivres cet homme tu n'es pas ami de César, car quiconque se fait roi se déclare contre César. (Jean, XIX, 12.)

« C'est pourquoi, l'observant de près, ils envoyèrent des gens apostés, qui contrefaisaient les gens de bien pour le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer au magistrat et au pouvoir du gouverneur.

« Ces gens lui firent donc cette question : Maître ! nous savons que tu parles et que tu enseignes avec droiture, et que, sans acception de personnes, tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité.

« Nous est-il permis de payer le tribut à César ou non ? Mais Jésus, voyant leur artifice, leur dit : Pourquoi voulez-vous me surprendre ?

« Montrez-moi un denier. De qui a-t-il l'image et l'inscription ? Ils répondirent : De César.

« Et il leur dit : Rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. (Luc, XX, 20-25.)

Alors ils furent étonnés de sa réponse et se turent. Ils attendaient de lui qu'il dise ou bien que c'est permis et qu'il faut payer le tribut à César, ce qui détruisait toute sa doctrine : à savoir que les hommes sont libres, qu'ils doivent vivre comme les

oiseaux du ciel, sans se soucier du lendemain, etc., ou bien qu'il ne faut pas payer le tribut à César, se montrant par là l'ennemi de César. Mais Christ répond : Ce qui est à César est à César ; ce qui est à Dieu est à Dieu. Il leur dit plus qu'ils n'attendaient de lui. Il a séparé en deux parties tout ce que possède l'homme : la partie humaine et la partie divine, et il a dit qu'on peut et doit donner à l'homme la partie humaine, mais que la partie divine on ne peut pas la donner à l'homme, on ne peut la donner qu'à Dieu. Par ces paroles il leur dit que si l'homme croit en la loi de Dieu, il n'exécutera la loi de César qu'autant qu'elle ne sera pas contraire à la loi divine. Pour les pharisiens qui ne connaissaient pas la vérité, il y avait cependant la loi de Dieu, qu'ils n'eussent pas enfreinte, même si la loi de César l'eût ordonné. Ils ne se seraient pas dispensés de la circoncision, de l'observance du sabbat, des jeûnes et de plusieurs autres prescriptions. Si César eût exigé d'eux de travailler le samedi, ils eussent dit : Pour César tous les jours, sauf le jour du Sabbat. La même chose s'il se fût agi de la circoncision ou d'autres prescriptions.

Par sa réponse Christ leur montrait que la loi de Dieu est au-dessus de la loi de César et que l'homme ne peut donner à César que ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu.

Pour Christ et ses disciples qu'est-ce donc qui appartient à César, et qu'est-ce qui appartient à Dieu ?

L'horreur saisit quand on pense à la réponse que font à cette question les chrétiens de notre temps. Selon les raisonnements de nos chrétiens, l'œuvre divine n'empêche jamais celle de César, et celle de César est toujours d'accord avec celle de Dieu. Toute la vie est consacrée à servir César, et on ne donne à Dieu que ce que dédaigne César.

Christ pensait autrement. Pour lui toute la vie appartenait à Dieu et on ne pouvait donner à César que ce qui n'appartenait pas à Dieu. Ce qui est à César est à César ; ce qui est à Dieu est à Dieu. Qu'est-ce donc qui appartient à César ? L'argent, les choses de la chair, rends tout cela à qui veut le prendre, mais ta vie, que tu as reçue de Dieu, ta vie est toute à Dieu. On ne peut la donner à personne sauf à Dieu, parce que la vie de l'homme, selon sa doctrine, c'est de servir Dieu :

« Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ! car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. (Matth., IV, 10.)

Et on ne peut pas servir deux maîtres :

« Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre ; vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. (Matth., VI, 24.)

Tout ce qui est de la chair, l'homme peut le donner à qui il veut, par conséquent à César ; mais il ne peut servir que Dieu. Si les hommes croyaient en la doctrine du Christ, en la doctrine de l'amour, ils ne pourraient pas agir de telle façon que toutes lois divines révélées par Christ ne paraissent données que pour accomplir la loi de César.

1886.

MARCHEZ PENDANT QUE VOUS AVEZ LA LUMIÈRE

Récit du temps des premiers chrétiens

(1887)

INTRODUCTION

Une fois, dans une maison riche, des amis se trouvèrent réunis. Une conversation sérieuse sur la vie s'engagea. On se mit à parler de personnes absentes, et ni parmi celles-ci, ni parmi les personnes présentes, on ne put trouver quelqu'un qui fût content de sa vie. Non seulement personne ne pouvait se dire heureux, mais personne ne pouvait prétendre mener l'existence qui doit être celle d'un chrétien. Tous durent avouer qu'ils ne vivaient qu'en pensant à eux et à leur famille, sans penser au prochain, et encore moins à Dieu.

Ainsi parlaient entre eux les convives, et tous étaient d'accord pour déclarer qu'ils menaient une vie impie.

– Pourquoi donc continuer à mener cette existence ? s'écria un jeune homme. Pourquoi continuer à faire ce que nous condamnons ? Ne sommes-nous point libres de changer notre vie ? Nous voilà d'accord pour reconnaître que notre luxe, notre oisiveté, nos richesses, et, principalement, notre orgueil font que nous vivons isolés au milieu de nos semblables et nous mènent à notre perte. Afin d'être célèbres et riches, nous devons nous priver de tout ce qui fait la joie de la vie humaine. Nous vivons entassés dans les villes où nous étouffons, nous nous amollissons, nous ruinons notre santé, et, malgré tous nos amusements, nous mourrons d'ennui et du regret que notre vie ne soit pas telle

qu'elle devrait être.

Pourquoi donc vivre ainsi ? Pourquoi perdre ainsi notre vie, ce bien que nous tenons de Dieu ? Je ne veux plus vivre comme autrefois. J'abandonne les études commencées, elles ne me mèneront à rien d'autre qu'à cette même vie pénible dont nous tous nous nous plaignons maintenant. Je renoncerai à ma propriété ; j'irai vivre à la campagne avec les pauvres ; je travaillerai avec eux ; j'apprendrai les travaux manuels, et si les pauvres ont besoin de mes connaissances, je les leur communiquerai, et cela non à l'aide d'institutions et de livres, mais en vivant avec eux en frères. Oui, je l'ai résolu ainsi, dit-il, en jetant un regard interrogateur sur son père qui était présent.

– Ton désir est excellent, dit le père, mais léger et irréfléchi. Tout te paraît si facile parce que tu ne connais pas la vie. Il y a tant de choses qui nous paraissent bonnes ! Mais leur réalisation est souvent fort difficile et fort compliquée. Il est difficile de marcher droit sur une voie battue, mais il est encore bien plus difficile de tracer une voie nouvelle. Seuls les hommes mûrs, et qui possèdent tout ce qui est accessible à l'homme, peuvent les tracer. Les nouvelles voies de la vie te paraissent faciles parce que tu ne comprends pas encore la vie. Tout cela n'est que la légèreté et l'orgueil de la jeunesse. Nous autres, hommes âgés, notre rôle est précisément de modérer vos élans, de vous guider par notre expérience, et vous autres, les jeunes, vous devez nous obéir afin de profiter de notre expérience. Ta vie active est encore dans l'avenir ; maintenant tu grandis et te développes. Façonne-toi, instruis-toi tout à fait, fais-toi une situation, aie des convictions fermes, personnelles, et alors commence une vie nouvelle, si tu te sens pour cela des forces. Pour le moment, obéis à ceux qui te guident pour ton propre bien et ne te mêles pas de tracer de nouvelles voies de la vie.

Le jeune homme se tut ; les aînés approuvèrent les paroles du père.

– Vous avez raison, dit au père du jeune homme un monsieur marié, d'âge moyen. Il est vrai que le jeune homme, qui n'a pas l'expérience de la vie, peut se tromper en cherchant de nouvelles voies, et sa décision ne peut être ferme, mais nous tous nous reconnaissons que notre vie est contraire à notre conscience et qu'elle ne nous donne pas le bonheur. Aussi, ne peut-on méconnaître la légitimité du désir d'en changer. Un jeune homme peut prendre son rêve pour les déductions de la raison, mais moi,

je ne suis pas un jeune homme et je vous parlerai de moi. En écoutant la conversation de ce soir, la même pensée m'est venue. Il est évident pour moi que ma vie ne peut me donner la paix de l'âme et le bien. L'expérience et la raison me le montrent. Alors qu'attends-je ? Du matin au soir on travaille pour la famille, et il résulte que ni moi ni ma famille ne vivons selon Dieu, et que nous nous embourbons de plus en plus dans le péché. On travaille pour la famille, et il n'en résulte pour elle rien de bon, parce que ce qu'on fait pour elle n'est pas bien. C'est pourquoi je me demande souvent s'il ne vaudrait pas mieux pour moi, changer de vie et faire précisément ce que disait le jeune homme, cesser de me soucier de ma femme et de mes enfants pour ne plus songer qu'à mon âme.

Ce n'est pas en vain qu'on trouve chez Paul : Celui qui est marié se soucie de sa famille ; celui qui n'est pas marié, ne pense qu'à Dieu.

À peine l'homme marié avait-il terminé que toutes les femmes présentes, y compris la sienne, le prirent à partie.

– Il fallait songer à cela auparavant, remarqua une femme âgée.

– Une fois qu'on s'est mis sous le joug, il faut le traîner, autrement chacun dirait qu'il veut faire son salut, quand il lui paraîtrait difficile de nourrir sa famille. C'est un mensonge et une lâcheté ! Non, l'homme doit vivre selon Dieu, en famille. C'est facile de faire son salut quand on est seul ! Et, de plus, agir ainsi, c'est agir contrairement à la doctrine du Christ. Dieu a ordonné d'aimer son prochain, tandis que vous, sous prétexte d'être agréable à Dieu, vous voulez affliger les autres. Non, un homme marié a des devoirs très définis, et il ne doit pas les dédaigner. Quand la famille est élevée, c'est une autre affaire. Alors, vivez comme vous l'entendez. Mais faire du mal à sa famille, nul n'en a le droit.

Le monsieur marié ne se rendit pas. Il répliqua :

– Je ne veux pas abandonner ma famille. Je dis seulement qu'il faut que la famille, les enfants, vivent, non pas selon les exigences du monde, non pas pour leurs plaisirs, mais qu'il faut les habituer à la pauvreté, au travail, à la charité, et, surtout, à la vie fraternelle avec tous, et que, pour cela, il est nécessaire de renoncer aux avantages des honneurs et de la richesse.

– Il ne t'appartient pas de reprendre les autres tant que toi-

même ne vis pas selon Dieu, objecta sa femme avec chaleur. Pendant toute ta jeunesse tu n'as vécu que pour ton plaisir, pourquoi donc veux-tu maintenant tourmenter ta famille, tes enfants ? Qu'ils grandissent tranquillement et, ensuite, ils agiront comme ils voudront.

L'homme marié se tut ; mais un monsieur âgé, qui était présent, intervint pour lui.

– Admettons, dit-il, qu'un homme marié, qui a accoutumé sa famille à une certaine aisance, ne puisse pas, tout d'un coup, l'en priver. Il est vrai que si l'éducation des enfants est déjà commencée il vaut mieux la terminer que de tout briser, d'autant plus que les enfants, une fois grands, choisiront eux-mêmes la voie qu'ils trouveront la meilleure. Je reconnais que pour un homme marié il est difficile, impossible même, de changer entièrement sa manière de vivre, sans commettre de péchés, tandis qu'à nous, c'est Dieu même qui l'ordonne. Ainsi moi, je vis maintenant affranchi de tout devoir, je ne vis, à vrai dire, que pour mon ventre : je mange, je bois, je ne fais rien, et je suis dégoûté de moi-même. Pour moi, il est temps de renoncer à cette vie, de distribuer mes richesses et au moins à la veille de la mort, de vivre comme Dieu l'ordonne, de vivre en chrétien.

Mais on ne fut pas de l'avis du vieillard. Il y avait là sa nièce, sa filleule, dont il avait tenu tous les enfants sur les fonts baptismaux et auxquels il faisait des cadeaux à chaque fête ; et son fils était également présent. Tous se mirent à lui faire des objections.

– Non, dit le fils, vous avez assez travaillé, vous avez besoin de vous reposer et de ne pas vous tourmenter. Vous avez vécu soixante ans dans les mêmes habitudes, vous n'en pouvez pas changer maintenant. Ce serait vous tourmenter tout à fait en vain.

– Parfaitement, ajouta la mère. Si vous étiez dans le besoin, vous seriez de mauvaise humeur, mécontent, et vous commettriez encore plus de péchés. Dieu est miséricordieux et pardonne à tous les pécheurs, surtout à vous, un si bon oncle.

– À quoi bon t'inquiéter de cela ? ajouta un autre vieillard, du même âge que l'oncle. À toi comme à moi il ne reste peut-être que deux jours à vivre. Pourquoi recommencer toute une vie ?

– C'est extraordinaire ! fit un des auditeurs qui tout le temps s'était tu. C'est surprenant ! Nous disons tous qu'il est bien de vivre selon Dieu, que nous vivons mal, que nous souffrons du

corps et de l'âme, et aussitôt qu'il est question d'agir voilà qu'on objecte qu'il ne faut pas bouleverser la vie des enfants, les élever selon Dieu, mais les élever selon les anciennes idées. Les jeunes gens ne doivent pas braver la volonté de leurs parents et ils ne doivent pas vivre selon Dieu, mais vivre comme autrefois. Les hommes mariés n'ont pas le droit de bouleverser la vie de leurs femmes et de leurs enfants et doivent vivre non selon Dieu mais vivre comme autrefois. Quant aux vieillards, il serait insensé à eux de commencer une vie à laquelle ils ne sont pas habitués, d'autant qu'il ne leur reste que deux jours à vivre. La conclusion c'est que personne ne peut vivre bien ; tout ce qu'on peut faire c'est de disserter.

I

Ceci se passait sous le règne de l'empereur romain Trajan, cent ans après la naissance de Jésus-Christ. À cette époque vivaient encore les disciples des disciples du Christ, et les chrétiens observaient fidèlement la loi du Maître comme il est dit dans les Actes des Apôtres : « La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme ; et personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes entre eux. Et les apôtres rendaient témoignage avec beaucoup de force de la résurrection du Seigneur Jésus, et il y avait une grande grâce sur eux tous. Car il n'y avait personne parmi eux qui fût dans l'indigence, parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre ou des maisons les vendaient et apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu. Ils le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon qu'il en avait besoin. » À cette époque vivait à Tarse, dans la province de Cilicie, un riche marchand de pierres précieuses, un Syrien nommé Juvénal. Il était de très humble extraction, mais par son travail et son habileté il était devenu très riche et s'était acquis le respect de ses concitoyens. Il avait beaucoup voyagé en divers pays, et, sans être un savant, il avait vu et avait retenu bien des choses ; et ses compatriotes le tenaient en haute estime pour son intelligence et son équité. Il professait, comme tous les citoyens notables de l'Empire, la religion de Rome païenne, dont les formes et les cérémonies étaient rigoureusement imposées depuis

l'empereur Auguste, et qu'observait strictement l'empereur actuel, Trajan. La province de Cilicie était loin de Rome, mais elle était administrée par un gouverneur romain, et tout ce qui se faisait à Rome se faisait également en Cilicie, les gouverneurs tenant à imiter leur empereur.

Juvénal se rappelait les histoires qu'il avait entendues dans son enfance sur la vie de Néron à Rome ; par la suite il avait remarqué que chaque empereur, l'un après l'autre, était mort de mort violente, et, en observateur sagace, il s'était rendu compte qu'il n'y avait rien de sacré dans la religion romaine, et que tout cela était l'œuvre des hommes. La folie de toute la vie ambiante, surtout ce qui se passait à Rome, où il se rendait pour ses affaires, le troublait souvent. Il avait des doutes, mais ne pouvait tout connaître, et attribuait cela à son ignorance. Il était marié et avait eu quatre enfants ; trois étaient morts en bas âge, il ne lui restait plus qu'un fils nommé Jules.

Juvénal avait reporté sur ce fils toute son affection et ses soins. Il s'appliquait avant tout à l'élever de façon à lui épargner plus tard, dans la vie, tous les doutes dont lui-même était assailli. Lorsque Jules atteignit sa quinzième année, son père le confia aux soins d'un philosophe, qui était venu s'établir dans leur ville, et qui acceptait comme élèves des jeunes gens. Il confia son fils à ce maître, en même temps qu'un camarade de son fils nommé Pamphile. Pamphile était le fils d'un de ses esclaves affranchis, décédé. Les jeunes gens étaient du même âge, tous les deux beaux garçons, et amis. Ils s'appliquèrent sérieusement à l'étude et tous deux eurent une conduite exemplaire. Jules montrait un goût particulier pour la poésie et les mathématiques, tandis que Pamphile préférait la philosophie. Un an avant le terme fixé pour la fin de leurs études, Pamphile vint un jour informer son maître que sa mère, qui était veuve, allait quitter la ville pour s'établir à Daphné, et qu'il se voyait obligé d'interrompre ses classes. Le maître déplora la perte d'un élève qui lui faisait tant d'honneur. Juvénal le regretta aussi. Mais personne n'en fut plus affligé que Jules. À toutes les demandes de demeurer afin de continuer ses études, Pamphile opposa un refus inébranlable. Il remercia vivement ses amis des preuves d'affection et des soins qu'ils lui avaient donnés, et il les quitta.

Deux années s'écoulèrent. Jules avait terminé ses études sans revoir son ami pendant tout ce temps. Un jour, il le rencontra dans la rue, et il l'invita à venir chez son père où il le questionna

sur la manière dont il vivait. Pamphile répondit qu'il demeurait toujours dans la même ville avec sa mère.

– Nous ne vivons pas seuls, mais en commun avec un grand nombre d'amis et nous partageons tout entre nous, dit-il.

– Qu'est-ce que cela veut dire : en commun ? demanda Jules.

– Que nul ne considère une chose comme lui appartenant.

– Pourquoi faites-vous cela ?

– Nous sommes chrétiens, répondit Pamphile.

– Est-ce possible ! s'écria Jules. Je me suis laissé dire que les chrétiens massacrent les petits enfants et les mangent ? Est-ce que tu prends part à cela ?

– Viens voir par toi-même, répondit Pamphile. Nous ne faisons rien d'extraordinaire ; nous vivons très simplement, en tâchant d'éviter le mal.

– Mais comment est-il possible de vivre en ne considérant rien comme votre propriété ?

– Nous nous aidons mutuellement ; nous travaillons pour nos frères, mais à leur tour, ils partagent avec nous les fruits de leur labeur.

– Et si vos frères acceptent des services sans les rendre, comment faites-vous ?

– Nous n'avons pas de telles personnes parmi nous, répondit Pamphile. Les gens de cette sorte aiment l'opulence et elles ne viennent pas chez nous qui vivons très simplement, sans aucun luxe.

– Oui, mais il existe bien des paresseux qui seraient heureux d'être nourris à ne rien faire.

– Il y a certainement de pareils individus et nous les recevons volontiers. Nous avons accueilli dernièrement un homme de ce genre, un esclave fugitif. D'abord, il vécut en paresseux et très mal, mais bientôt il changea complètement. Aujourd'hui il est devenu un très bon frère.

– Mais, s'il ne s'était pas corrigé ?

– Il y en a aussi de cette catégorie. Cyrille, le vieillard, dit que nous devons surtout traiter ceux-ci en frères les plus chers, et les aimer plus que les autres.

– Mais est-il possible d'aimer des vauriens ?

– On ne peut pas ne point aimer un homme.

– Et comment faites-vous pour procurer à chacun tout ce qu'il peut vous demander ? dit Jules. Si mon père accordait à chacun ce qu'il désire ou demande il ne nous resterait bientôt plus rien.

– Je ne sais pas, répondit Pamphile, mais nous avons toujours assez pour satisfaire nos besoins. S'il arrive que nous n'ayons rien à manger, ou rien pour nous vêtir, nous demandons aux autres ce qui nous manque et on nous le donne. Du reste, il est très rare que cela arrive. Il ne m'est arrivé qu'une fois de me coucher sans souper, et ce fut parce que ce soir-là j'étais tellement fatigué que je ne me sentais pas disposé à aller trouver l'un de mes frères pour lui demander à manger.

– Je ne prétends pas savoir comment vous arrangez les choses, dit Jules, mais mon père affirme que s'il ne veillait pas à ses biens et donnait à tous ceux qui demandent, lui-même serait bientôt réduit à mourir de faim.

– Nous ne mourons pas de faim. Viens, tu en jugeras par toi-même. Nous vivons et non seulement nous ne manquons de rien, mais nous avons même du superflu.

– Comment cela ?

– Voici. Nous confessons tous la même loi, mais le degré de force que nous possédons pour l'observer n'est pas le même pour tous : il est très grand chez les uns, très faible chez les autres. L'un s'est déjà perfectionné dans la bonne vie, tandis qu'un autre ne vient que de commencer. Au-dessus de nous tous il y a Christ et sa vie, et tous nos efforts tendent à les imiter. En cela seul consiste notre bonheur. Certains d'entre nous, comme le vieux Cyrille et la femme Pélagie, sont plus avancés ; d'autres le sont moins ; d'autres sont encore plus en arrière, mais nous marchons tous vers le même but. Les premiers sont déjà très près de la loi du Christ, de l'abnégation complète. Ils n'ont besoin de rien, n'ont aucun souci d'eux-mêmes, et, pour satisfaire à la loi du Christ, ils sont prêts à donner leur dernier vêtement. Les autres, plus faibles, ne peuvent sacrifier tout sans regret. Ils ont besoin d'être encouragés et soutenus. Ils ne peuvent supporter les vêtements et la nourriture ordinaires et ne donnent pas tout. Il y en a de plus faibles encore, ils n'ont fait que les premiers pas sur la route du bien. Ceux-ci continuent comme auparavant à se préoccuper du lendemain, à amasser, et ne donnent que de leur superflu. Ceux-ci viennent en aide à ceux qui sont en avant. En outre, par nos parents, nous

avons des attaches avec le paganisme. L'un a un père païen, qui est propriétaire et donne de l'argent à son fils. Le fils dépense cet argent en aumônes, et le père envoie d'autre argent. Un autre a une mère païenne, qui a pitié de son fils, et lui donne aussi de l'argent. L'une est une mère chrétienne dont les enfants sont païens. Ceux-ci, pour assurer le bien-être de leur mère, lui donnent ce qu'ils peuvent en la conjurant de ne pas le distribuer aux autres. Elle accepte par affection pour eux mais néanmoins donne aux autres. Un quatrième cas est celui de la femme païenne ; un cinquième, c'est le mari qui est païen.

C'est ainsi que tous sont mêlés. Ceux des premiers rangs seraient heureux de donner leur dernière bouchée, leur dernier vêtement, mais cela n'arrive jamais, car ce qu'ils donnent leur est toujours remplacé. De cette façon, les faibles sont fortifiés dans leur foi, et ceci explique aussi pourquoi nous avons toujours du superflu. Jules répondit :

– S'il en est ainsi, alors vous vous éloignez beaucoup de la doctrine du Christ, et mettez l'apparence à la place du réel. Si vous ne donnez pas tout, il n'y a pas de différence entre nous et vous. Suivant moi, si l'on est chrétien il faut exécuter tout, se dépouiller de tout et se résigner à la mendicité.

– C'est ce qu'il y aurait de mieux, dit Pamphile. Fais cela.

– Oui, je le ferai quand vous m'aurez montré ce que vous faites.

– Nous ne voulons rien montrer. Je ne te conseille pas non plus de quitter ton milieu et de venir à nous uniquement pour faire de l'effet. Ce que nous faisons, nous ne le faisons pas pour le monde mais en vertu de notre foi.

– Que veux-tu dire par là : en vertu de notre foi ?

– Je veux dire que la vie selon la doctrine du Christ peut seule nous affranchir des péchés de ce monde ainsi que de la mort. Ce que dira le monde nous importe peu. Nous vivons ainsi non pour le monde, mais parce que nous trouvons que c'est le seul moyen d'obtenir la vie et le bonheur.

– Il est impossible de ne pas vivre pour soi-même, objecta Jules. Les dieux eux-mêmes veulent que nous nous préférions aux autres et que nous recherchions tout ce qui peut procurer la joie et le plaisir. Vous autres, chrétiens, c'est exactement ce que vous faites. Tu viens de me dire que parmi vous il en est qui ont pitié d'eux-mêmes. Ils rechercheront de plus en plus la joie et

rejetteront de plus en plus votre religion et feront absolument ce que nous faisons.

– Non, répliqua Pamphile. Les nôtres suivent une autre voie ; ils ne faiblissent jamais, mais deviennent de plus en plus forts, comme le feu qui ne s'éteint jamais tant qu'on y jette du bois. Car c'est le propre de la foi.

– Je ne vois pas bien en quoi consiste votre foi.

– Notre foi consiste à comprendre la vie telle que Christ l'a expliquée.

– Comment cela ?

– Le Christ racontait la parabole suivante : Des vignerons cultivaient une vigne plantée par un propriétaire auquel ils devaient payer une redevance. Nous qui vivons dans le monde, nous sommes ces vignerons ; nous devons un tribut à Dieu : nous devons accomplir sa volonté. Mais ceux qui vivaient dans le monde s'imaginaient que la vigne leur appartenait, qu'ils n'avaient rien à payer et qu'ils pouvaient librement s'approprier les fruits. Le maître de la vigne envoya donc son serviteur pour percevoir le tribut. Les vignerons chassèrent le serviteur. Alors il envoya son fils, mais les vignerons le tuèrent, pensant qu'après cela personne n'interviendrait plus.

Telle est la foi du monde selon laquelle vivent tous les hommes qui ne reconnaissent pas que la vie nous est donnée uniquement pour servir Dieu. Le Christ nous a enseigné que la foi de ce monde, – c'est-à-dire la croyance que l'homme sera plus heureux s'il chasse de la vigne l'envoyé et le fils du maître et ne paie pas le tribut, – est trompeuse puisque chacun doit ou payer la redevance ou être chassé de la vigne. Christ nous a fait comprendre que ce que nous appelons les plaisirs : manger, boire, s'amuser, n'en sont pas si nous croyons qu'en eux est toute la vie. Ils ne peuvent être le plaisir que si nous cherchons autre chose : l'accomplissement de la volonté de Dieu. Nous savons que le bonheur n'est pas dans le plaisir, mais dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Nous croyons cela, c'est pourquoi nous ne pouvons accepter le mensonge à la place de la vérité. Nous conformons notre manière de vivre à cette conviction. Notre Maître disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai. Prenez mon joug et suivez-moi, car je suis doux de cœur et vous trouverez le repos de l'âme, car mon joug est léger. »

Ainsi parlait Pamphile. Jules l'écoutait, et il était très touché,

bien qu'il ne le comprît pas entièrement. Tantôt il lui semblait que Pamphile cherchait à le tromper, mais ayant regardé bien en face les bons yeux de son ami et se rappelant sa bonté, il pensa que Pamphile se trompait lui-même. Pamphile invita Jules à venir chez eux pour voir comment ils vivaient et rester avec eux si leur vie lui plaisait, Jules promit, mais il n'alla point chez Pamphile et, emporté par la vie, il oublia vite son ami.

II

Le père de Jules était riche et aimait beaucoup son fils unique ; il était fier de lui et lui donnait largement l'argent dont il avait besoin. Jules vivait comme vivent la plupart des jeunes gens riches, dans l'oisiveté, le luxe, et les plaisirs de la débauche qui sont toujours les mêmes : le vin, le jeu, les femmes. Cependant ces plaisirs coûtant fort cher, bientôt Jules se trouva sans argent. Un jour, il demanda à son père plus que celui-ci lui donnait ordinairement. Le père donna mais en reprochant à son fils sa prodigalité. Le fils se sentait coupable, mais il ne voulut pas reconnaître ses torts, et il alla même jusqu'à répondre avec impertinence à son père, comme font toujours ceux qui reconnaissent qu'ils ont tort mais ne veulent pas l'avouer. Il eut bientôt dépensé l'argent qu'on lui avait donné, et par surcroît, quelques jours plus tard, dans une rixe après boire, Jules tua un homme. Le préfet de la ville, informé de l'événement, voulut incarcérer Jules ; mais son père obtint grâce pour lui.

À ce moment Jules eut encore besoin d'argent. Il emprunta à un ami, lui promettant de le rembourser. En outre, sa maîtresse lui demanda en cadeau un collier de perles. Il savait qu'elle le quitterait, s'il ne le lui donnait pas, pour accepter les propositions d'un de ses rivaux très riche. Cette fois. Jules alla trouver sa mère et lui dit que si elle ne pouvait lui procurer la somme dont il avait besoin, il se tuerait.

Ce n'est pas lui-même, mais son père qu'il rendait responsable de sa situation. Il disait : « Mon père m'a élevé dans le luxe et maintenant il me marchande l'argent nécessaire. Si au début il m'avait donné sans reproches ce que j'ai obtenu plus tard, j'aurais arrangé ma vie et n'aurais plus besoin de rien. Mais, comme il ne me donnait jamais assez, j'ai dû m'adresser aux usuriers qui m'ont

dépouillé. Je ne possède plus rien pour mener la vie de jeune homme riche qui doit être la mienne, et je suis humilié devant mes camarades, mais mon père ne veut rien entendre. Il oublie qu'il a été jeune aussi. C'est lui qui est coupable si j'en suis arrivé là ; et si je ne puis obtenir la somme qui m'est nécessaire, je me tuerai ! »

Sa mère, qui l'avait gâté, alla aussitôt trouver son mari. Le père envoya chercher le fils et les malmena tous deux. Jules répondit d'une façon insolente. Son père le frappa. Jules leva la main sur lui. Le père appela ses esclaves qui, sur son ordre, lièrent et enfermèrent son fils. Resté seul, Jules se mit à maudire son père et sa vie. Sa propre mort ou celle de son père était pour lui l'unique issue de la situation dans laquelle il se trouvait.

La mère souffrait bien plus encore. Elle ne se demandait pas de quel côté étaient les torts. Elle n'avait que de la pitié pour son enfant chéri. Elle alla de nouveau trouver son mari et implora son pardon. Le mari resta sourd à ses prières et lui reprocha d'avoir gâté son fils. À son tour, elle s'emporta contre son mari, et celui-ci finit par frapper sa femme. Mais, sans faire attention aux coups, la mère courut trouver son fils et l'exhorta à demander pardon au père, à se soumettre à lui. En revanche elle lui promit de lui fournir l'argent dont il avait besoin, sans en rien dire au père. Le jeune homme consentit. Alors la mère se rendit près de son mari et lui demanda de pardonner à leur fils. Le père après avoir accablé longtemps sa femme et son fils de reproches, voulut bien accorder son pardon, à la condition que Jules abandonnerait sa vie déréglée et épouserait la fille d'un riche négociant dont il se chargeait d'obtenir le consentement.

– Je lui donnerai de l'argent, ajouta-t-il, et il aura la dot de sa femme. Qu'il commence alors à mener une vie régulière. À ces conditions je lui pardonnerai ; mais pour le moment je ne lui donnerai rien, et à sa première incartade je le remettrai entre les mains du préfet.

Jules accepta ces conditions et recouvra sa liberté. Il prit l'engagement de se marier et de s'amender mais sans aucune intention de faire l'un et l'autre. Sa vie dans la maison devint un enfer. Le père ne lui adressait pas la parole, il querellait sa femme à cause de lui, et celle-ci ne faisait que pleurer.

Le lendemain sa mère lui remit secrètement les pierres précieuses qu'elle avait dérobées à son mari.

– Les voici, dit-elle, prends-les et vends-les, mais pas dans cette ville, et dispose à ton gré de l'argent que tu en tireras. Je ferai de mon mieux pour qu'on ne s'aperçoive pas de leur disparition, mais si le vol est découvert, j'en accuserai un de nos esclaves.

Ces paroles troublèrent l'âme de Jules. Il fut épouvanté de ce qu'elle avait fait, et, sans prendre les pierres précieuses, il quitta précipitamment la maison.

Pourquoi partait-il ? Où allait-il ? Il l'ignorait. Il sortit de la ville et marcha longtemps, cherchant la solitude pour méditer sur son passé et réfléchir à l'avenir. Il allait toujours en avant, laissant la ville derrière lui ; et il arriva dans un bois consacré à la déesse Diane. Ayant trouvé là un endroit écarté, il se mit à réfléchir. Sa première pensée fut d'invoquer le secours de la déesse. Mais il ne croyait plus aux dieux et savait qu'on ne peut attendre d'eux aucun soulagement. Alors à qui s'adresser ? Il lui semblait étrange d'être forcé de réfléchir lui-même à sa situation. Dans son âme il n'y avait que trouble et ténèbres. Cependant il n'avait d'autre ressource que de rentrer en lui-même et d'interroger sa conscience sur tous les principaux actes de sa vie. Tout lui parut mauvais et principalement sot. Pourquoi se tourmenter autant ? Pourquoi avait-il perdu ses jeunes années ? Il y avait peu de joies et beaucoup de chagrins et de malheurs. Le pire c'est qu'il se sentait seul. Jusqu'à ce jour il avait eu une mère aimante, un père affectueux, même des amis ; maintenant il se trouvait seul ; personne ne l'aimait ; il était à charge à tout le monde ; il n'était qu'un obstacle dans la vie de chacun ; il avait mis le désaccord entre son père et sa mère ; il avait gaspillé les richesses que son père avait amassées par toute une vie de labeur ; pour ses amis il était devenu un rival dangereux et désagréable. Eux tous, probablement, désiraient sa mort.

En se remémorant sa vie il se rappela Pamphile, sa dernière rencontre avec lui et son invitation à venir chez les chrétiens ; et il lui passa en tête de ne pas rentrer à la maison, mais d'aller directement chez les chrétiens et de demeurer avec eux. « Ma situation est-elle donc si désespérée ? » se dit-il. De nouveau il se remémora tout ce qui lui était arrivé, et de nouveau il fut horrifié à la pensée que personne ne l'aimait et qu'il n'aimait personne. Père, mère, amis ne pouvaient plus nourrir d'affection pour lui et ne pouvaient que souhaiter sa mort. Et lui-même aimait-il quelqu'un ? Des amis ? Il sentait qu'il n'en aimait aucun, tous étaient ses rivaux, tous étaient impitoyables pour lui dans le

malheur. « Mon père ? » se demanda-t-il, et l'horreur le saisit quand, à cette question, il regarda dans sa conscience. Non seulement il n'aimait pas son père, mais il le haïssait pour les offenses qu'il lui avait faites. Si encore il n'avait fait que le haïr, mais il voyait clairement que pour son bonheur à lui, la mort de son père était nécessaire. « Oui, se demanda Jules, si j'étais sûr que personne ne pût me voir, que nul ne pût découvrir mon crime, que ferais-je ? » Et il se répondit : « Je le tuerais ! » Il se répondit cela et en fut horrifié. « Et ma mère ? J'ai de la pitié pour elle mais je ne l'aime pas non plus. Elle m'est indifférente. Tout ce que je veux, c'est son aide… Oui, je suis une bête fauve, une bête traquée, aux abois. La seule différence entre moi et la bête fauve, c'est que je puis, si je le veux, quitter cette vie maudite. Je puis faire ce que ne peut faire la bête fauve. Je puis me tuer. Je hais mon père. Je n'aime personne… pas même ma mère ni mes amis… peut-être Pamphile seul. »

Et de nouveau il pensa à lui. Il se rappela leur dernière rencontre, leur conversation et les paroles du Christ répétées par Pamphile : « Venez à moi vous qui souffrez, et qui êtes surchargés, et je vous donnerai le repos. » Si c'était vrai ? Soudain il se rappela l'expression douce, sereine et joyeuse, du visage de Pamphile, et il souhaita ardemment de pouvoir croire ce qu'il lui avait dit. « Que suis-je, en effet ? se dit-il. Je suis un homme qui cherche le bonheur. Je l'ai cherché dans la débauche et ne l'ai pas trouvé. Tous ceux qui vivent comme j'ai vécu ne le trouvent pas non plus ; ils sont méchants et souffrent. Ailleurs il existe un être toujours heureux parce qu'il ne cherche rien. Il me dit qu'il y en a beaucoup comme lui, et que chacun peut devenir tel en observant les préceptes donnés par son maître. Si tout cela était vrai pourtant ? Vrai ou non, il y a là quelque chose qui m'attire. J'y vais. »

Jules sortit du bosquet décidé à ne jamais rentrer chez lui, et porta ses pas vers l'endroit habité par les chrétiens.

III

Jules marchait d'un pas allègre et le cœur joyeux. À mesure qu'il approchait du village, plus vive devenait sa représentation de la vie des chrétiens plus il se rappelait ce que lui avait dit

Pamphile, et plus il se sentait l'âme joyeuse. Le soleil était à son déclin, et Jules se disposait à se reposer un moment lorsqu'il se trouva en face d'un homme qui se reposait aussi en prenant son repas. Cet homme était d'un certain âge, et paraissait très intelligent. Il était assis et mangeait du pain et des olives. En apercevant Jules, il lui dit en souriant : Bonsoir, jeune homme. Tu as une longue route devant toi. Assieds-toi et te repose.

Jules le remercia et s'assit.

– Où vas-tu ? lui demanda l'inconnu.

– Chez les chrétiens, répondit Julius, et, après avoir échangé plusieurs questions, il lui raconta sa vie et lui dit sa résolution.

L'étranger écoutait attentivement, demandait des détails, mais lui-même n'exprimait pas son opinion. Quand Jules eut terminé, l'inconnu rangea dans son sac les provisions qui lui restaient, rajusta son habit et dit :

– Ne fais pas cela, jeune homme ; tu es dans l'erreur. Je connais la vie, tu ne la connais pas. Je connais des chrétiens, toi tu ne les connais pas. Écoute, je vais t'exposer toute ta vie et tes pensées, et quand tu les auras entendues de moi, tu prendras la décision que tu jugeras la meilleure. Tu es jeune, riche, beau, vigoureux ; les passions bouillonnent en toi. Tu cherches une retraite calme dans laquelle tu ne seras plus troublé par ces passions afin d'éviter les souffrances qu'elles produisent, et tu penses trouver cette retraite parmi les chrétiens. Mon cher jeune homme, il n'existe pas de refuge pareil, parce que le mal dont tu souffres ne se trouve ni en Cilicie ni à Rome mais en toi-même. Dans le calme de la solitude des champs, ces passions te tourmenteront cent fois plus. La faute ou l'erreur des chrétiens (je ne veux pas les juger) consiste précisément en ce qu'ils méconnaissent complètement la nature humaine. Les seules personnes qui puissent réellement mettre en pratique leurs préceptes, ce sont les vieillards, en qui toutes les passions sont éteintes. Un homme à la fleur de l'âge et plein de forces, ou un jeune homme comme toi, qui n'a pas encore goûté à la vie et qui ignore ce qu'il désire, ne peut se soumettre à leur loi, car cette loi est établie non selon la nature humaine, mais selon des raisonnements spécieux. Si tu vas chez les chrétiens tu souffriras comme maintenant, et même davantage. Jusqu'ici, tes passions t'ont égaré et t'ont poussé dans une voie fausse, mais tu peux encore réparer ta faute, ce qui ne t'empêchera pas cependant de satisfaire tes passions et de jouir de la vie. Parmi eux, au contraire, réfrénant tes passions, tu seras dans la même erreur,

mais de plus à cette souffrance s'ajoutera celle des besoins humains non satisfaits. Donnez un libre cours aux eaux, elles arrosent la terre, font pousser les plantes, abreuvent les bestiaux, fertilisent les pâturages ; endiguez-les, elles creusent le sol et se transforment en boue. Il en est ainsi des passions. La doctrine des chrétiens qui règle leur vie, à l'exception de certaines croyances qui les consolent et les réconfortent, et dont je ne parlerai pas, se résume dans les préceptes suivants : ne pas admettre la violence, ni la guerre, ni les tribunaux, nier la propriété, et les arts et les sciences, en un mot, tout ce qui tend à rendre la vie agréable. Tout cela irait bien, si tous les hommes étaient tels que leur Maître. Mais cela n'est pas et ne peut être. Les hommes sont méchants et esclaves de leurs passions. Le jeu des passions et les conflits qui en résultent retiennent les hommes dans les conditions de la vie où ils se trouvent. Les barbares ne connaissent aucune entrave, et un seul d'entre eux, donnant libre cours à ses instincts et à ses passions, détruirait le monde entier si tous les hommes se résignaient humblement, comme les chrétiens, à le supporter. Si les dieux ont doué les hommes de sentiments de colère, de vengeance, de haine même contre les méchants, ils l'ont fait parce que ces sentiments sont nécessaires à la conservation de la vie humaine. Les chrétiens prétendent que ces sentiments sont mauvais, que sans eux les hommes seraient heureux ; qu'il n'y aurait plus d'assassinats, de supplices, de guerres. Cela est vrai comme de supposer que pour leur bien-être les hommes ne doivent pas manger. Dans ce cas, en effet, il n'y aurait ni avidité ni faim, ni toutes les calamités qui en résultent. Mais cependant cette supposition ne change pas la nature humaine. Si quelques individus, vingt ou trente, voulaient faire cette tentative et renonçaient à manger, ils mourraient de faim et cela ne changerait en rien la nature humaine. Il en est ainsi de toutes les autres passions : l'indignation, la colère, l'orgueil, la vengeance, l'amour sexuel, l'amour du luxe, de la gloire, qui sont propres aux dieux, et sont les traits naturels de l'homme. Supprime la nourriture de l'homme, l'humanité disparaîtra. De même si tu supprimes les passions propres à l'homme, l'humanité disparaîtra. Cette observation s'applique également au principe de la propriété que, dit-on, les chrétiens nient. Regarde autour de toi ; chaque vigne, chaque haie, chaque maison, chaque ânesse, tout cela n'est possible qu'avec la propriété. Si on l'abolit, on ne plantera plus une seule vigne, on n'élèvera pas, on ne dressera plus un seul animal. Les chrétiens prétendent qu'ils ne possèdent pas et qu'ils

jouissent seulement des fruits de la propriété. Ils disent qu'ils ont tout en commun et qu'ils réunissent tous leurs biens. Mais tout ce qu'ils apportent et tout ce qu'ils reçoivent, ils le tiennent de gens qui possèdent la propriété. Ils ne font que tromper les autres, ou, dans les meilleurs cas, se trompent eux-mêmes. Tu me dis qu'ils travaillent de leurs mains pour se nourrir, mais ce qu'ils produisent ne suffirait pas à les faire vivre s'ils ne profitaient pas de ce qui a été produit par des gens qui reconnaissent la propriété. S'il leur était possible de vivre de leurs propres ressources, il n'y aurait point de place dans leur système social pour les arts et les sciences. Ils nient les avantages de nos arts et de nos sciences.

Ils ne peuvent faire autrement. La pratique de leur enseignement tend à ramener l'homme à son état primitif, à la sauvagerie, à la bestialité. Ils ne peuvent servir l'humanité par les sciences et les arts, et, comme ils les ignorent, ils les nient. Ils ne peuvent non plus servir l'humanité par les dons qui sont propres à l'homme et le rapprochent des dieux. Ils n'ont ni temples, ni statues, ni théâtres, ni musées. Ils disent qu'ils n'en ont pas besoin. Le meilleur moyen de ne pas rougir de sa propre bassesse, c'est de mépriser la noblesse. C'est ce qu'ils font. Ils sont impies. Ils refusent de reconnaître les dieux et leur intervention dans les affaires humaines. Ils ne reconnaissent que le Père de leur Maître, qu'ils appellent leur Père, et qui, disent-ils, leur a révélé tous les secrets de la vie. Leur doctrine est une misérable tromperie. Comprends bien ce que je vais dire. Notre croyance à nous est que l'univers est maintenu par les dieux qui veillent sur les hommes et les protègent. Pour vivre bien, les hommes doivent honorer les dieux et rechercher la vérité et la justice. Par conséquent, d'un côté c'est la volonté des dieux qui guide notre vie, de l'autre, la sagesse collective du genre humain. Nous vivons, nous pensons, nous cherchons, et, aussi nous nous rapprochons de la vérité. Les chrétiens, au contraire, n'ont ni dieux, ni volonté divine, ni sagesse humaine, ils n'ont qu'une chose : la foi aveugle en leur maître crucifié et en ce qu'il leur a enseigné. Maintenant décide toi-même ce qui doit nous guider plus sûrement : la volonté des dieux et l'activité et la sagesse de toute l'humanité, ou la foi aveugle dans les paroles d'un seul homme ?

Jules était frappé de ce que disait l'étranger et surtout de ses dernières paroles. Non seulement sa résolution d'aller chez les chrétiens en fut ébranlée, mais encore il lui paraissait incroyable que ses malheurs eussent pu le pousser jusqu'à commettre une aussi grande folie. Toutefois il y avait une question encore à

résoudre : que devait-il faire pour échapper à la situation embarrassée dans laquelle il se trouvait ? Après avoir raconté à l'étranger quelle était sa situation, il lui demanda son avis.

– J'allais justement aborder ce sujet, répondit-il. Que dois-tu faire ? Ta voie, autant du moins que la sagesse humaine peut me l'indiquer, me paraît parfaitement claire. Tes peines proviennent des passions propres aux hommes. La passion t'a entraîné si loin que tu as souffert. Telles sont ordinairement les leçons de la vie. Apprends et fais ton profit. Tu as déjà assez vécu pour savoir qu'il est des choses douces et des choses amères et tu ne veux plus retomber dans les mêmes erreurs. Profite de ton expérience. Ce qui te tourmente le plus c'est ton inimitié envers ton père. Cela vient de ta propre attitude. Change d'attitude et cette haine disparaîtra ou du moins ne se manifestera pas d'une façon pénible. Tous tes malheurs proviennent de ce que tu n'as pas su t'arrêter à temps. Tu t'es adonné à tous les plaisirs de la jeunesse, ce qui est tout naturel et, partant, bien. Cela était bien, tant que cela fut de ton âge. Mais le temps a passé, tu es devenu homme tout en continuant à t'adonner aux plaisirs de la jeunesse. Voilà ce qui est mal. Tu es maintenant arrivé à l'âge où l'homme doit devenir citoyen et servir la patrie, et travailler pour le bien public. Ton père te propose de te marier. Son conseil est sage. Une période de ta vie a pris fin, la jeunesse ; tu passes à une autre. Tous tes doutes, toutes tes souffrances ne sont que des symptômes de cette transformation. Regarde résolument la vérité en face, tu reconnaîtras que la jeunesse est passée. Rejette donc tout ce qui appartient à cette époque de ta vie, et, sans plus t'attarder, marche dans la voie qui convient à l'homme fait. Marie-toi ; renonce aux amusements frivoles de la jeunesse ; applique ton esprit au commerce, aux affaires publiques, aux sciences, aux arts, et non seulement tu te réconcilieras avec ton père et tes amis, mais tu trouveras le repos et le bonheur. Ce qui t'a surtout troublé, c'est l'anomalie de ta situation. Aussi te conseillerais-je tout d'abord d'accéder au désir de ton père, de te marier. Si tu crois que l'isolement et la retraite que tu allais chercher près des chrétiens puissent avoir des charmes pour toi, si l'étude de la philosophie t'attire davantage que l'activité publique, tu ne peux t'y adonner fructueusement qu'après avoir reconnu ce qui est la vraie vie. Tu ne peux acquérir cette connaissance qu'en devenant citoyen indépendant et père de famille. Cela acquis, si tu te sens encore attiré vers la retraite et la contemplation, tu pourras suivre ton penchant sans hésitation, car ce ne sera plus par dépit comme

en ce moment.

Ces dernières paroles firent disparaître les hésitations de Jules. Il remercia l'inconnu et retourna chez lui.

Sa mère le reçut avec joie. Son père, mis au courant de sa résolution de se soumettre à sa volonté et d'épouser la jeune fille qu'on lui destinait, se réconcilia avec lui.

IV

Trois mois après, le mariage de Jules avec la belle Eulampie était célébré, et Jules, ayant tout à fait changé ses habitudes, s'installait dans sa maison à lui, et s'occupait d'une partie du commerce que lui avait transmis son père.

Un jour, s'étant rendu pour ses affaires à une petite ville voisine, comme il était assis dans la boutique d'un marchand, il aperçut Pamphile qui passait devant la porte, accompagné d'une jeune fille qu'il ne connaissait pas. Tous deux portaient leur charge de raisins qu'ils offraient à vendre. Jules, reconnaissant son ami, sortit le trouver et lui demanda d'entrer dans la boutique pour causer avec lui. La jeune fille, voyant que Pamphile désirait entrer dans la boutique mais qu'il hésitait à la laisser seule, se hâta de lui dire qu'elle n'avait pas besoin de ses services et qu'elle garderait seule les raisins. Pamphile la remercia et suivit Jules qui demanda à son ami, le marchand, la permission d'entrer dans une pièce intérieure avec Pamphile. Les deux amis s'entretinrent alors des divers changements survenus dans leur existence. La vie de Pamphile s'était passée sans incidents, sans changement. Depuis qu'ils s'étaient vus, il vivait toujours dans la communauté chrétienne, était encore célibataire, et il affirmait à son ami que chaque année, chaque jour, chaque heure lui apportaient un plus grand bonheur.

Jules, à son tour, raconta à son ami tout ce qui lui était arrivé, comment il avait failli devenir chrétien, et le serait devenu sans sa rencontre avec un étranger qui lui avait ouvert les yeux sur les erreurs des chrétiens et l'avait persuadé que son devoir était de se marier, conseil qu'il avait en effet suivi.

– Eh bien, es-tu heureux maintenant ? demanda Pamphile. As-tu trouvé dans le mariage les satisfactions promises par

l'étranger ?

– Heureux ! répéta Jules, qu'est-ce que cela veut dire ? Si l'on doit entendre par là, la réalisation parfaite de nos désirs, alors je ne suis pas heureux. Je gère mes affaires assez habilement ; mes voisins commencent à me respecter, et l'une et l'autre chose me donnent beaucoup de satisfaction. Je connais, il est vrai, bien des citoyens plus riches et plus estimés que moi, mais je prévois qu'un jour viendra où je les égalerai et même les surpasserai. Sous ce rapport je suis donc satisfait de ma vie. Quant à mon mariage, je t'avouerai franchement qu'il ne me satisfait point. Je dirai même plus : je reconnais que cette union qui devait m'apporter la joie ne me l'a pas donnée. Le plaisir que j'en tirais au commencement a été en décroissant depuis, et maintenant, au lieu du bonheur parfait que j'espérais, je suis en face de la douleur. Ma femme est belle, intelligente, savante et très bonne. Les premiers temps j'ai été parfaitement heureux. Mais à présent, tu ne peux comprendre tout cela puisque tu n'es pas marié, de nombreuses causes de discorde s'élèvent entre nous. Elle cherche mes caresses lorsque je suis indifférent pour elle, et inversement. L'amour exige la nouveauté. Une femme beaucoup plus laide que la mienne m'attire d'avantage pendant quelque temps ; ensuite, elle me paraît moins séduisante que ma femme. J'ai éprouvé cela déjà. Non, je dois avouer que je n'ai pas trouvé dans le mariage la satisfaction. Mon ami, conclut Jules, les philosophes ont raison : la vie ne peut satisfaire toutes les aspirations de l'âme. J'en ai éprouvé la vérité dans le mariage. Mais cela ne prouve pas que votre mensonge ne puisse les satisfaire, dit Jules en souriant.

– En quoi vois-tu notre mensonge ? demanda Pamphile.

– Votre mensonge, voici en quoi il consiste : Pour délivrer l'homme des malheurs inséparables des affaires de la vie, vous niez toutes ces affaires, et la vie elle-même. Afin d'épargner à l'homme la désillusion, vous renoncez à toutes les illusions, vous n'admettez pas même le mariage.

– Nous ne répudions pas le mariage, protesta Pamphile.

– Si vous ne répudiez pas le mariage, alors c'est l'amour que vous n'admettez pas.

– Au contraire ! Nous répudions tout sauf l'amour. L'amour est pour nous la base de tout.

– Je ne te comprends pas, dit Jules. D'après ce que j'ai entendu des autres, et du fait que toi-même, qui es en âge d'être marié, ne

l'es pas encore, je m'étais imaginé que chez vous le mariage n'existait pas. Ceux qui sont mariés restent dans les liens conjugaux, mais les autres ne contractent pas mariage. Vous ne pensez pas à la propagation de la race humaine. Si la terre n'était peuplée que de chrétiens, l'humanité cesserait d'exister, dit Jules, répétant ce qu'il avait entendu maintes fois.

– Ce n'est pas exact, répondit Pamphile. Il est vrai que nous n'avons pas pour but la perpétuation de la race humaine, et que nous faisons de cela moins de cas que n'en font certains de vos sages. Nous supposons que notre Père en prendra lui-même soin. Notre but à nous est de vivre conformément à sa volonté. S'il veut que la race humaine existe, il trouvera les moyens de la perpétuer ; sinon elle s'éteindra inévitablement. Cela ne nous regarde pas ; notre affaire à nous consiste à vivre selon sa volonté. Sa volonté s'exprime dans la révélation où il est dit que l'homme s'attachera à sa femme et qu'ils ne feront qu'une seule chair. Non seulement le mariage n'est pas défendu par nos lois, mais il est encouragé par nos anciens, qui connaissent parfaitement la loi. La différence entre vos mariages et les nôtres c'est que notre loi condamne formellement tout regard de convoitise jeté sur une femme. Nous et nos femmes, au lieu de nous parer et de provoquer le désir charnel, nous tâchons de l'éloigner de nous afin que le sentiment d'amour fraternel soit entre nous plus fort que le désir d'une seule femme, que vous appelez l'amour.

– Mais vous ne pouvez cependant pas supprimer le sentiment que l'on éprouve à la vue de ce qui est beau ? dit Jules. Je suis certain, par exemple, que cette belle jeune fille, avec laquelle tu as apporté les raisins, a éveillé en ton cœur le sentiment de l'amour, en dépit de ses vêtements qui dissimulent ses charmes.

– Je l'ignore encore, dit Pamphile en rougissant. Je n'ai jamais pensé à sa beauté ! Tu es le premier à m'en parler. Elle n'est qu'une sœur pour moi. Mais revenons à ce que je te disais au sujet de la différence entre vos mariages et les nôtres.

Elle provient de ce que, sous prétexte de rendre un culte à la beauté et à la déesse Vénus, vous donnez libre cours à votre ardeur sensuelle, tandis que nous, au contraire, nous l'évitons, non parce que nous croyons que c'est un mal (Dieu n'a créé aucun mal), mais parce que le bien peut devenir un mal quand il n'est pas maintenu à sa place. Dans ce cas nous l'appelons le scandale, et nous faisons tous nos efforts pour l'éviter. Voilà pourquoi je ne suis pas encore marié, mais rien ne m'empêche de me marier

demain.

– Qu'est-ce qui déterminera ton choix ?

– La volonté de Dieu.

– Comment la reconnaîtras-tu ?

– Si on ne cherche jamais sa manifestation, on ne la trouve jamais, mais si l'on cherche on trouve toujours des indications claires, aussi claires que la divination dans les sacrifices, le vol des oiseaux. Vous avez parmi vous des sages qui interprètent la volonté des dieux d'après leurs propres connaissances et les signes révélés par les entrailles des victimes ou le vol des oiseaux ; nous aussi nous avons nos sages qui nous font connaître la volonté du Père par la révélation du Christ, par ce que leur dicte leur cœur, par les pensées des autres, et surtout par l'amour pour leurs semblables.

– Tout cela est bien vague, objecta Jules. Qui t'indiquera, par exemple, avec qui et quand tu dois te marier ? Pour moi, lorsque le moment vint de me marier, j'avais le choix entre trois jeunes filles. Elles avaient été choisies entre toutes les autres parce qu'elles étaient belles, riches, et que mon père consentait à l'avance à mon union avec l'une ou l'autre d'entre elles. Ce fut parmi ces trois que je choisis Eulampie, parce qu'elle me parut la plus jolie, la plus attrayante. Cela est naturel ; mais qui donc guidera ton choix, à toi ?

– Avant de répondre directement à cette question, dit Pamphile, permets-moi de te dire d'abord, que, dans notre religion, tous sont égaux, aussi bien au point de vue physique que moral ; notre choix est donc illimité. N'importe quel homme, n'importe quelle femme peut devenir le mari d'une chrétienne ou la femme d'un chrétien.

– Cela rend le choix d'une femme encore plus difficile, dit Jules…

– Je te répéterai ce que l'un de nos anciens me disait au sujet de la différence qui existe entre les ménages chrétiens et les ménages païens. Le païen, comme toi, choisit sa femme parmi celles qui peuvent lui donner personnellement le plus de plaisir, aussi ses regards en sont-ils troublés, et il lui est difficile de décider, d'autant plus que le plaisir est encore dans l'avenir. Au contraire, le chrétien n'est pas embarrassé par ce choix personnel, ou plutôt ces considérations n'ont pour lui qu'un intérêt secondaire. Sa première pensée est de veiller à ce que son mariage

ne soit pas contraire à la volonté de Dieu.

– Mais comment un mariage peut-il être contraire à la volonté de Dieu ?

– Si j'avais oublié *l'Iliade,* que nous avons étudiée et lue ensemble autrefois, ce serait assez excusable de ma part, mais toi, qui vis parmi les philosophes et les poètes, tu n'as pas le droit de l'oublier. Qu'est-ce que *l'Iliade ?* C'est l'histoire du péché contre la volonté de Dieu par le mariage. Ménélas, Paris, Hélène, Achille, Agamemnon, Chryséis, sont les personnages qui illustrent les calamités terribles survenues à la suite de la violation de cette volonté.

– Mais cette violation, en quoi consiste-t-elle ?

– Dans le fait que l'homme aime dans une femme non pas la créature humaine, mais la jouissance personnelle que son union avec elle procurera et qu'il l'épouse pour obtenir ce plaisir. Un mariage chrétien n'est possible que si l'homme est pénétré de l'amour de ses semblables et si la personne qu'il épouse, qu'il va associer à sa vie, est avant tout l'objet de cette affection fraternelle. Il est raisonnable et sage de ne bâtir une maison que sur des fondations, de ne peindre un tableau que si l'on a tout ce qui est nécessaire pour le peindre ; ainsi l'amour charnel ne peut être légitime, raisonnable et durable s'il n'a pour base l'affection et le respect que tout homme doit à un autre. Sur cette base seulement, il est possible d'établir la vie de famille chrétienne.

– Cependant, je ne vois pas encore pourquoi le mariage que tu appelles chrétien exclut cette sorte d'amour éprouvé par Paris ? dit Jules.

– Je ne dis pas que le mariage chrétien n'admet pas l'amour exclusif ; au contraire, le mariage n'est raisonnable et saint qu'à cette condition. Mais l'amour exclusif pour une femme ne peut naître que si l'amour général pour l'humanité n'est pas anéanti. Cet amour exclusif pour une femme chanté par les poètes, reconnu excellent même n'étant pas basé sur l'amour de l'homme pour ses semblables, ne mérite pas le nom d'amour. Ce n'est qu'un simple désir animal qui se change souvent en haine. La meilleure preuve que ce prétendu amour *(eros)* non basé sur l'amour fraternel pour tous les hommes devient bestial, c'est la violence qu'exerce l'homme sur la femme qu'il prétend aimer et qu'il fait souffrir. Il est évident que là où il y a violence il n'y a pas amour. Il n'est pas rare de voir user de violence dissimulée dans les mariages non

chrétiens ; souvent un homme épouse une jeune femme qui ne l'aime pas ou qui en aime un autre, et il n'a pas pitié d'elle pourvu qu'il satisfasse sa passion.

– Admettons qu'il en soit ainsi, dit Jules. Mais quand la jeune fille aime, alors il n'y a pas de violence, et je ne vois pas la différence entre le mariage chrétien et le mariage païen.

– Je ne connais pas les détails de ton mariage, répondit Pamphile, mais il est bien évident pour moi que tout mariage qui a pour base le plaisir personnel est fatalement une source de discorde. De même les bêtes et les hommes, qui se distinguent très peu des bêtes, ne peuvent pas se nourrir sans qu'éclatent des querelles et des rixes ; chacun veut le bon morceau et comme il n'y a pas assez de bons morceaux pour tous, la discorde s'allume. Si elle n'est pas apparente, elle existe cependant. Le faible désire un bon morceau, mais il sait que le fort ne le lui donnera pas, et qu'il lui est impossible de l'arracher au fort ; alors il l'observe, le regarde méchamment et profite de la première occasion pour lui ravir le morceau. Il en est ainsi des mariages païens, mais bien pire encore, car l'objet de la convoitise est, dans ce cas, un être humain. Ainsi la haine s'élève entre les époux mêmes.

– Mais comment faire que deux personnes qui veulent se marier s'aiment l'une l'autre exclusivement ? Un homme ou une jeune fille aura toujours aimé une autre personne, et, alors, selon vous, le mariage entre eux est impossible. Je vois bien qu'ils ont raison ceux qui disent que vous ne vous mariez pas. Tu es célibataire et tu le resteras probablement toujours. Comment peut-on croire qu'un homme qui épouse une jeune fille n'ait jamais enflammé le cœur d'une autre femme auparavant, ou qu'une jeune fille arrivée à l'âge de se marier n'ait jamais provoqué un sentiment d'amour dans le cœur d'un autre homme ? Qu'aurait dû faire Hélène ?

– Cyrille, notre ancien, disait ceci : Dans le monde païen, les hommes, sans avoir pensé au devoir d'aimer leurs semblables comme des frères, sans avoir rien fait pour développer ce sentiment, ne recherchent qu'une chose : exciter dans leur cœur l'amour passionné de la femme, et ils développent en eux cette passion. C'est la raison pour laquelle toute Hélène, ou toute femme ressemblant à Hélène, excite la passion de plusieurs hommes. Les rivaux combattent l'un contre l'autre et tâchent à l'emporter, comme des bêtes pour une femelle, et leur mariage est toujours plus ou moins un viol.

Dans notre communauté, non seulement nous ne pensons jamais à jouir personnellement de la beauté, mais nous évitons tout ce qui pourrait nous tenter, tout ce dont le monde païen fait un objet d'adoration. Au contraire nous pensons au devoir de respect et d'amour envers le prochain, que nous avons envers chacun indifféremment, quelle que puisse être sa beauté ou sa monstruosité. Nous cultivons de toutes nos forces ce sentiment, et chez nous l'amour du prochain l'emporte sur les séductions de la beauté. Il détruit ainsi tout prétexte aux querelles et aux discordes qui ont leur source dans les relations des sexes. Un chrétien ne se marie que lorsqu'il sait que son union avec une femme ne fait de mal à personne.

– Mais est-ce possible ! s'écria Jules. Un homme est-il maître de ses inclinations ?

– Non, s'il leur a donné libre cours. Mais nous pouvons éviter de les éveiller ou en arrêter le développement. Par exemple, les relations entre pères et filles, mères et fils, sœurs et frères. Une mère, une fille, une sœur, si belles qu'elles puissent être, ne sont jamais un objet de jouissance personnelle pour le fils, le père, le frère, mais un objet d'affection, et la passion ne s'éveille pas. Cela pourrait arriver cependant si l'homme découvrait que celle qu'il croyait sa fille n'est pas sa fille, ou pour un jeune homme, que celle qu'il croyait sa mère n'est pas sa mère, ou que celle qu'il croyait sa sœur n'est pas sa sœur. Mais, même ces sentiments seraient faibles et l'homme pourrait facilement les maîtriser. Le sentiment de la volupté serait faible, parce qu'il aurait à sa base un sentiment d'affection pour sa mère, sa fille, sa sœur. Pourquoi donc douter qu'il soit possible et même facile à l'homme d'éprouver pour les femmes, en général, des sentiments analogues à ceux qu'ils éprouvent pour leurs mères, leurs sœurs, leurs filles, et de faire en sorte que le sentiment de l'amour conjugal se développe sur ce sentiment ? Un jeune homme ne se permettra pas d'éprouver de passion pour la jeune fille qu'il regarde comme sa sœur, jusqu'à ce qu'il soit convaincu qu'elle n'est pas sa sœur ; de même un chrétien se garde d'entretenir un sentiment semblable pour une femme jusqu'à ce qu'il soit persuadé que son amour pour elle n'occasionnera de souffrance à personne.

– Mais si deux hommes aiment la même femme ?

– Alors l'un d'eux sacrifie son sentiment pour le bonheur de l'autre.

– Et si la femme aime l'un des deux ?

– Alors, celui qu'elle aime le moins sacrifiera son amour pour le bonheur de la jeune fille.

– Mais si elle les aime tous les deux, et que tous les deux désirent faire le sacrifice de leur affection, elle n'épousera ni l'un ni l'autre ?

– Un tel cas serait examiné consciencieusement par les anciens, qui indiqueraient aux intéressés ce qui leur paraîtrait le plus propre à donner à chacun le plus de bonheur possible.

– Mais on ne procède pas ordinairement ainsi. C'est contraire à la nature humaine.

– Contraire à la nature humaine ? Quelle nature humaine ? L'homme, tout en étant un animal, est pourtant un homme, et si les relations avec la femme approuvées par la religion chrétienne ne s'harmonisent pas avec la nature animale de l'homme, elles s'accordent parfaitement avec sa nature raisonnable. Lorsque l'homme met sa raison au service de ses passions animales, il tombe plus bas que la brute ; il se livre à la violence, à l'inceste, ce à quoi nul animal ne tombe. Mais lorsqu'il emploie sa raison à réfréner ses instincts bestiaux, une fois que ceux-ci sont soumis à la première, il atteint alors le bonheur qui le satisfait.

V

– Mais, parle-moi un peu de toi, – dit Jules. Je vois que tu accompagnes cette belle jeune fille, et si j'en juge par les apparences, tu vis près d'elle et travailles avec elle. Ne désires-tu pas devenir son époux ?

– Je n'y ai pas pensé, répondit Pamphile. Elle est la fille d'une veuve chrétienne. Je les assiste comme le font les autres. Tu me demandes si je l'aime au point de vouloir m'unir à elle ? Cette question m'est pénible. Mais je te répondrai loyalement. J'ai eu cette pensée, mais il y a un jeune homme qui l'aime aussi, c'est ce qui fait que je n'ose penser à cela. Lui aussi est chrétien ; il nous aime beaucoup tous les deux, et je ne puis pas faire une chose qui lui soit pénible. Je vis sans penser à cela. Tous mes désirs n'ont qu'un but : remplir la loi de l'amour envers les hommes. C'est la seule chose nécessaire. Je me marierai lorsque je serai convaincu qu'il le faut.

– Mais la mère ne saurait rester indifférente entre un gendre qui soit bon et travailleur, ou un gendre qui soit précisément le contraire. Elle doit te préférer à tout autre.

– Non. Cela lui est absolument égal, car elle sait que tous nos frères sont aussi bien que moi prêts à l'aider et lui être utile, comme nous le sommes pour tous nos frères et sœurs, et que, son gendre ou non, je continuerai à faire pour elle tout ce que je pourrai. S'il arrive que je me marie avec sa fille, j'en serai heureux, de même que je me réjouirai de son mariage avec un autre.

– Ce que tu dis là est impossible ! s'écria Jules. Voilà ce qu'il y a de terrible chez vous, chrétiens, c'est que vous vous trompez vous-mêmes, et, par suite, trompez les autres. L'étranger m'a dit de vous des choses justes. Quand je t'écoute, je me laisse prendre au charme de la vie que tu dépeins, mais quand je réfléchis, je vois qu'elle n'est qu'une tromperie, une tromperie qui amène à une sauvagerie, à une brutalité, qui rapproche la vie de celle des bêtes.

– En quoi vois-tu cette sauvagerie ?

– Dans ce fait que, travaillant pour gagner votre vie, vous n'avez ni le temps ni le moyen de vous adonner aux sciences et aux arts. Par exemple, toi, tu es déguenillé ; tes pieds et tes mains sont couverts de durillons, et ta compagne, qui pourrait être une déesse de beauté, ressemble à une esclave. Vous n'avez ni hymnes à Apollon, ni temples, ni poésies, ni jeux, en un mot rien de tous ces dons qu'ont faits les dieux à l'homme pour orner sa vie. Travailler, travailler comme des esclaves ou des bœufs, uniquement pour se nourrir, n'est-ce pas la renonciation volontaire et impie de tous les désirs et de toutes les aspirations de la nature humaine ?

– Encore cette nature humaine ! s'écria Pamphile. En quoi consiste cette nature ? Consiste-t-elle à torturer des esclaves, en les faisant travailler au-dessus de leurs forces ; à tuer ses frères ou à les dégrader par l'esclavage ? Consiste-t-elle à transformer la femme en objet de plaisir ? Tout cela est nécessaire pour cette beauté de la vie que tu crois propre à la nature humaine. La nature humaine consiste-t-elle en cela ou à vivre en union avec tous les hommes et à se sentir un des membres de la fraternité universelle ? De même, tu te trompes grandement si tu penses que nous ne reconnaissons pas les sciences et les arts. Nous savons apprécier toutes les capacités dont l'homme est doué. Nous

regardons les capacités innées de l'homme comme un moyen qui lui a été donné d'atteindre le but que nous nous efforçons d'atteindre par toute notre vie, c'est-à-dire l'accomplissement de la volonté de Dieu. Nous n'estimons point les sciences et les arts comme un passe-temps bon à procurer des plaisirs aux gens oisifs ; nous exigeons de la science et de l'art la même chose que de toutes les occupations humaines ; qu'en eux se manifeste le même amour de Dieu et du prochain dont sont pénétrés les actes d'un chrétien. Nous ne reconnaissons comme sciences que ce qui aide les hommes à vivre mieux ; de même que nous n'apprécions comme art que ce qui purifie la pensée, élève l'âme et augmente les forces nécessaires à une vie de travail et d'amour. Nous ne laissons échapper aucune occasion de le développer en nous et en nos enfants, et volontiers nous nous y adonnons dans nos moments de loisirs. Nous lisons et étudions les écrits des sages qui ont vécu avant nous ; nous chantons des poésies, nous peignons des tableaux, et nos chants et nos tableaux encouragent notre esprit et nous consolent dans les moments de tristesse. Mais nous ne saurions approuver les applications que vous autres, païens, faites des sciences et des arts. Vos savants emploient leurs capacités et leur savoir à découvrir de nouveaux moyens de nuire aux autres : ils perfectionnent les engins de guerre, c'est-à-dire de meurtre ; ils inventent de nouveaux moyens de gagner de l'argent, c'est-à-dire de s'enrichir aux dépens des autres. Votre art est utilisé dans la construction et la décoration des temples en l'honneur des dieux auxquels les plus instruits d'entre vous ont cessé de croire depuis longtemps. Cependant vous tâchez de maintenir les autres dans la croyance en ces dieux, espérant, grâce à cette tromperie, les tenir plus aisément sous le joug. Vous élevez des statues en l'honneur des plus terribles et des plus cruels des tyrans, que personne ne respecte mais que tous craignent. Dans vos pièces de théâtre, l'amour criminel est loué et applaudi. La musique sert à l'amusement de vos richards, qui se gavent et s'enivrent dans leurs riches banquets. La peinture est employée à représenter dans des maisons de débauche des scènes qu'un homme, à moins d'être ivre ou étourdi par la passion bestiale, ne peut regarder sans rougir. Non, l'homme n'a reçu pour de tels buts les grands avantages qui le distinguent de l'animal. On ne peut en faire un amusement pour le corps. Consacrant notre vie à l'accomplissement de la volonté de Dieu, nous devons d'autant plus employer au même but nos capacités supérieures.

– Oui, tout cela serait très bien si la vie était possible dans de

telles conditions, objecta Jules. Mais on ne peut pas vivre ainsi. Vous vous leurrez vous-mêmes. Vous vous refusez à reconnaître notre protection. Mais, sans les légions romaines, pourriez-vous vivre en paix ? Vous jouissez de la protection que vous refusez de reconnaître. Même certains d'entre vous, tu me l'as dit toi-même, se défendent. Vous ne reconnaissez pas la propriété et vous en jouissez. Nos frères l'ont et vous la donnent. Toi-même tu ne veux pas donner gratuitement les raisins que tu apportes, tu les vends, et ensuite, à ton tour, tu feras des achats. Tout cela est une tromperie. Si vous faisiez comme vous dites, je pourrais comprendre votre position, mais, de la façon dont vous agissez, vous vous trompez et trompez les autres.

Jules s'animait et disait tout ce qu'il avait sur le cœur. Pamphile l'écoutait sans mot dire. Lorsque Jules cessa de parler, il reprit :

– Tu te trompes en disant que nous profitons, sans la vouloir reconnaître, de la protection que vous nous accordez. Notre bonheur est précisément en cela que nous n'avons pas besoin de protection ; aussi nul ne peut-il nous l'enlever. Si les objets matériels, que vous regardez comme la propriété personnelle, passent dans nos mains, nous ne les regardons pas comme nous appartenant, nous les remettons à ceux qui en ont besoin. Il est vrai que nous vendons des raisins à ceux qui désirent en acheter, mais ce n'est pas pour le gain, c'est uniquement afin d'obtenir ce qui est nécessaire à la vie de ceux qui ont besoin. Si quelqu'un voulait nous prendre ces raisins, nous les abandonnerions sans la moindre résistance. Par cette même raison nous n'avons rien à craindre des barbares. S'ils désiraient nous priver des produits de notre travail, nous les leur abandonnerions de suite. S'ils l'exigeaient, nous travaillerions pour eux et même avec joie, de sorte que, non seulement les barbares n'auraient aucune raison pour nous tuer, mais l'acte serait contraire à ce qu'ils appellent leur intérêt. Ils arriveraient bientôt à comprendre, à nous aimer même, et nous aurions moins à souffrir d'eux que nous ne souffrons de la part des peuples civilisés parmi lesquels nous vivons et qui nous persécutent. Tes accusations contre nous, c'est que nous n'atteignons pas tout à fait notre but, que nous ne reconnaissons pas la violence ni la propriété, en même temps que nous en jouissons. Si nous sommes des trompeurs, ce n'est pas la peine de perdre son temps à parler de nous, nous ne méritons ni colère ni injures, mais seulement le mépris. Et ce mépris nous l'acceptons volontiers, car c'est une de nos règles de ne jamais

nier notre infériorité. Mais si nous essayons sincèrement d'atteindre le but que nous proposons à nos efforts, alors tes accusations deviennent injustes. Si nous essayons, comme nous le faisons, mes frères et moi, de vivre selon la loi de notre maître, il ne saurait être question pour nous de rechercher les avantages matériels, les richesses, les honneurs, que nous ne reconnaissons pas, mais quelque chose de bien différent. Nous cherchons comme vous le bonheur, et la seule différence entre nous c'est que nous le comprenons autrement. Vous le placez dans les richesses, les honneurs, nous autres, notre foi nous dit que le bonheur ne se trouve pas dans la violence mais dans la soumission, non dans les richesses, mais dans leur renoncement. De même que les plantes s'élèvent toujours vers la lumière, de même nous ne pouvons ne pas aspirer à aller là où nous voyons notre bonheur ! Nous ne faisons pas tout ce que nous voudrions pour atteindre le bonheur, c'est vrai, mais il n'en saurait être autrement.

Tu fais ton possible pour obtenir la plus jolie femme, la plus grande fortune, mais y parviens-tu ? Si un tireur ne touche pas la cible, cessera-t-il de la viser parce qu'il l'aura manquée plusieurs fois de suite ? La même chose avec nous. Notre bonheur, suivant l'enseignement du Christ, repose dans l'amour. Nous tous cherchons le bonheur, mais chacun l'atteint imparfaitement et à sa manière.

– Oui, mais pourquoi vous refusez-vous à écouter la voix de la sagesse humaine, pourquoi vous en détournez-vous pour écouter seulement celle de votre Maître crucifié ? Votre esclavage, votre soumission absolue, voilà ce qui me repousse.

– De nouveau tu te trompes, comme tous ceux qui s'imaginent que nous observons notre doctrine uniquement parce que l'homme en qui nous avons confiance nous a ordonné de le faire. Au contraire, ceux qui cherchent de toute leur âme à savoir la vérité, à communier avec le Père, à posséder le vrai bonheur, se trouvent involontairement dans la voie que Christ suivait ; alors, se mettant instinctivement derrière lui, le voyant devant eux, ils le suivent. Tous ceux qui aiment Dieu se rencontreront sur ce chemin, toi aussi… Lui, le fils de Dieu, est le médiateur entre Dieu et les hommes. Nous ne croyons pas cela aveuglément, parce qu'on nous l'a dit, mais nous le croyons sincèrement parce que tous ceux qui cherchent Dieu trouvent son fils devant eux, et c'est seulement par l'entremise du fils qu'ils voient, connaissent et comprennent Dieu.

Jules ne répondit pas et longtemps garda le silence.

– Es-tu heureux ? demanda-t-il.

– Je ne désire rien de mieux. Mais ce n'est pas tout. Je ressens souvent un sentiment de doute et la conscience d'une injustice, précisément parce que je suis trop heureux, dit Pamphile.

– Oui, dit Jules, peut-être que moi aussi j'eusse été heureux si je n'avais pas rencontré cet inconnu et si j'étais allé chez vous.

– Si tu penses ainsi, qu'est-ce qui te retient ?

– Ma femme.

– Tu dis qu'elle a un penchant pour le christianisme. Elle viendra avec toi.

– C'est vrai. Mais nous avons déjà commencé une autre vie, comment la rompre ? La vie est commencée, nous ferons mieux de la poursuivre jusqu'au bout, dit Jules, pensant d'abord au désappointement de son père, de sa mère, de ses amis, et, principalement, aux efforts que lui coûterait un pareil changement.

À ce moment, la jeune fille, la compagne de Pamphile, parut à la porte de la boutique en compagnie d'un jeune homme. Pamphile alla leur parler, et le jeune homme lui dit, en présence de Jules, que Cyrille l'avait envoyé acheter du cuir. Les raisins étaient déjà vendus, et le blé acheté ; Pamphile proposa donc au jeune homme de retourner au village avec Magdeleine et d'emporter le blé, tandis que lui se chargeait de l'achat du cuir.

– Ce sera mieux pour toi, dit-il.

– Non, il sera préférable que Magdeleine t'accompagne, répondit le jeune homme en s'en allant.

Jules accompagna son ami chez un marchand de blé de sa connaissance : là, Pamphile remplit les sacs de blé, remit un petit paquet à Magdeleine, chargea son lourd fardeau sur ses épaules, dit adieu à Jules et s'éloigna avec la jeune fille.

Au coin de la rue, Pamphile se retourna, salua amicalement son ami puis avec un sourire joyeux dit quelques mots à Magdeleine, et ils s'éloignèrent ensemble.

« Oui, j'aurais mieux fait d'aller avec eux », se dit Jules. Et deux tableaux se dessinaient dans son imagination ; tantôt il voyait le robuste Pamphile avec cette jeune fille belle et forte, chacun portant un panier sur sa tête, et leurs visages bons,

radieux; tantôt il voyait le foyer qu'il avait quitté le matin où il allait retrouver, le soir, sa femme jolie mais dont les charmes commençaient déjà à le laisser froid, et qui était là richement habillée et parée de bijoux, paresseusement couchée sur de riches tapis et coussins.

Mais Jules fut bientôt tiré de ses réflexions: des camarades et des marchands, avec qui il était en affaires, s'approchèrent et l'emmenèrent dîner, et, après avoir beaucoup bu, ils allèrent passer la nuit auprès de leurs femmes.

VI

Dix années s'écoulèrent. Jules ne rencontra plus Pamphile, et peu à peu s'effacèrent de sa mémoire et leur rencontre et l'impression qu'il avait eue de lui et de la vie chrétienne.

La vie de Jules allait son train ordinaire. Son père était mort et il s'était chargé de toutes les affaires. Le commerce était très compliqué; il avait des clients et des vendeurs en Afrique, des employés dans la ville, des créances à faire toucher, des paiements à effectuer. Malgré lui Jules s'était entièrement voué aux affaires et leur donnait tout son temps. D'un autre côté parurent de nouveaux soucis. Il avait été appelé à une charge civique, et cette nouvelle occupation flattait son amour-propre et lui donnait beaucoup de plaisir.

Outre ses propres affaires, il s'occupa donc de la chose publique, et, comme il était doué d'éloquence, et qu'il était capable, il pouvait arriver à une très haute position sociale. Au cours de ces dix années, de grands changements étaient survenus dans sa famille, et ces changements lui étaient très désagréables. Trois enfants lui étaient nés. L'effet de leur naissance avait été de l'éloigner de sa femme. Premièrement, elle avait perdu beaucoup de sa fraîcheur et de sa beauté; deuxièmement, elle s'occupait moins de son mari, toute sa tendresse et toutes ses caresses étant réservées à ses enfants. Bien que ceux-ci fussent confiés à des nourrices, selon la coutume des païens, Jules les trouvait souvent dans l'appartement de leur mère; ou bien, après avoir vainement cherché sa femme, il la retrouvait avec les enfants. Or, en général, les enfants donnaient à Jules plus de soucis que de plaisir.

Absorbé dans ses affaires commerciales et publiques, Jules avait renoncé à la vie irrégulière d'autrefois, mais il éprouvait le besoin, à ce qu'il croyait, d'un repos élégant après ses travaux, et il ne le trouvait pas dans la société de sa femme, d'autant plus que celle-ci, pendant tout ce temps, s'était liée de plus en plus avec une esclave chrétienne et se laissait entraîner par la nouvelle doctrine jusqu'à négliger ces parures et ces embellissements extérieurs, qui étaient un attrait pour Jules. Ne trouvant plus dans la société de sa femme la satisfaction qu'il recherchait, Jules se lia avec une courtisane près de laquelle il passait tous les loisirs que lui laissait son travail.

Si on lui avait demandé, en ce moment, s'il était heureux, il n'aurait su que répondre. Il était tellement absorbé ! D'une affaire et d'un plaisir il passait à une autre affaire et à un autre plaisir, mais rien de ce qu'il faisait n'était de nature à le satisfaire entièrement, et il n'en désirait pas la continuation. Plus vite il pouvait se débarrasser de l'affaire qui l'occupait, plus il était content, et il n'y avait pas un seul de ses plaisirs qui ne fût empoisonné par quelque chose, qui ne fût gâté par ce dégoût qui vient de la satiété.

Son existence s'écoula ainsi jusqu'au jour où un événement inattendu faillit en changer le cours. Un jour qu'il prenait part aux jeux olympiques, son char, qu'il avait bien guidé vers l'arrivée, heurta un autre char qui se trouvait devant. Une des roues de son char se brisa ; il tomba et se fractura deux côtes et le bras droit. Ses blessures étaient graves, mais sans mettre sa vie en danger. On le transporta à sa demeure, et il se vit forcé de garder le lit pendant trois mois.

Pendant ces trois mois d'atroces souffrances physiques, son esprit devint très actif. Il employa ses loisirs forcés à méditer sur sa vie, qu'il regarda avec autant d'impartialité que s'il se fut agi de la vie d'une personne étrangère. Et sa vie se présenta à lui sous un jour très sombre, d'autant plus qu'à cette époque survinrent trois événements fâcheux qui l'attristèrent profondément. Le premier était qu'un esclave, serviteur dévoué de son père, avait pris la fuite emportant une quantité de pierres précieuses qu'il avait reçues d'Afrique pour le compte de son maître ; ce qui avait apporté un grand désarroi dans ses affaires. Le second était que sa maîtresse l'avait quitté et s'était choisi un autre protecteur. Le troisième, et le plus désagréable pour Jules, était que pendant sa maladie, les élections avaient eu lieu, et son adversaire était élu à

la place qu'il avait espéré obtenir. Jules attribuait tout cela à ce que son char, pendant la course, avait dévié, d'un doigt à peine, vers la gauche. Seul, couché sur son lit, sa pensée s'arrêtait malgré lui à ces petits hasards desquels dépendait son bonheur. Cela l'amena à se rappeler ses autres infortunes, sa tentative d'aller chez les chrétiens, et Pamphile qu'il n'avait pas vu depuis dix ans. Ces souvenirs furent accentués par ses conversations avec sa femme qui maintenant, pendant sa maladie, venait souvent près de lui et lui racontait tout ce qu'elle avait appris de son esclave au sujet du christianisme. Cette esclave avait vécu pendant quelque temps dans la même commune que Pamphile et le connaissait personnellement.

Jules exprima le désir de voir cette femme, et, quand elle se fut approchée de son lit, il lui demanda des détails sur plusieurs choses et l'interrogea surtout sur Pamphile.

Pamphile, lui dit l'esclave, était l'un des meilleurs frères, l'un des plus aimés, des plus respectés. Il avait épousé cette même Magdeleine, avec laquelle Jules l'avait vu dix ans auparavant. Maintenant ils avaient déjà plusieurs enfants.

– Oui, dit l'esclave en terminant, ceux qui doutent que le bon Dieu a créé les hommes pour qu'ils soient heureux doivent visiter la commune et voir leur vie.

Jules renvoya l'esclave et, resté seul, se mit à réfléchir à ce qu'il venait d'apprendre. Il ressentit un sentiment d'envie quand il compara l'existence de Pamphile à la sienne, et s'efforça de chasser cette pensée.

Afin de se distraire, il prit un manuscrit grec que sa femme lui avait laissé, et se mit à lire.

Et, dans le manuscrit il lut :

« Il y a deux chemins, l'un, celui de la vie, l'autre celui de la mort. Le chemin de la vie, le voici :

« Premièrement, aime Dieu qui t'a créé ; deuxièmement aime ton prochain comme toi-même ; ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas que les hommes te fassent. L'enseignement enfermé dans ces paroles est le suivant : Bénis ceux qui te maudissent, prie pour tes ennemis et pour ceux qui te persécutent, car si tu n'aimes que ceux qui t'aiment, quelle récompense en auras-tu ? Les païens n'en font-ils pas autant ? Aimez donc ceux qui vous haïssent et vous n'aurez point d'ennemis. Fuis les convoitises de la chair et du monde. Si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui l'autre,

et tu seras parfait. Si quelqu'un te veut contraindre d'aller une verste avec lui, fais-en deux. Si quelqu'un t'a pris ce qui t'appartenait, n'exige point qu'il te le rende, car tu ne le peux pas. Si quelqu'un prend ta robe, laisse-lui encore ta chemise. Donne à celui qui te demande et ne réclame point ce que tu as donné ; car le Père veut que ses dons bienfaisants soient conférés à tous. Béni est celui qui fait l'aumône selon les commandements.

« Mon enfant, fuis le mal de toute sorte et tout ce qui ressemble au mal. Ne te mets pas en colère, parce que la colère conduit au meurtre ; ne sois pas jaloux, ni querelleur, ni emporté, car le meurtre résulte de cela.

« Ne sois point sensuel, mon enfant, car la sensualité mène à la fornication. N'emploie point de mots légers dans ta conversation, car cela mène à l'adultère.

« Mon enfant, ne mens point, car le mensonge est le chemin du vol ; ne sois pas ambitieux d'argent ni d'honneurs, car le vol en résulte.

« Mon enfant, ne sois point querelleur, car cela est une source de blasphème ; ni insolent, ni malveillant, car le blasphème en sera le fruit. Sois humble, car les débonnaires hériteront de la terre.

« Sois patient et aimable, indulgent, modéré et bon ; ne sois point exalté ; ne fréquente point ceux qui sont fiers et entretiens des rapports avec les justes et les humbles. Quoi qu'il t'advienne, accepte-le comme un bien, sachant que rien n'arrive contre la volonté de Dieu.

« Mon enfant, n'excite point là division parmi les hommes, mais fais la paix entre ceux qui sont en désaccord. N'élargis point les mains en recevant et ne les resserre point en donnant. Ne recule point à donner, et, ayant donné, ne le rappelle point, car tu connaîtras le bon Dispensateur des récompenses. Ne te détourne point des malheureux, mais reste auprès de ton frère en toute circonstance. N'appelle point la propriété tienne, car si Dieu te permet de partager l'impérissable avec lui, combien tu dois être plus disposé à partager le périssable. Enseigne à tes enfants, dès leur première jeunesse, à craindre Dieu. Ne commande pas tes esclaves ni tes serviteurs avec colère, afin qu'ils ne cessent point de craindre Dieu, qui est notre maître à tous, car il n'appellera pas les hommes suivant leur apparence, mais il appellera ceux qui seront préparés par l'esprit.

« Et le chemin de la mort, le voici : Avant tout, il est mauvais et plein de malédictions. Dans ce chemin se trouvent le meurtre, l'adultère, le désir sensuel, la fornication, le vol, l'idolâtrie, la sorcellerie, l'empoisonnement, la cupidité, le faux témoignage, l'hypocrisie, la duplicité, la ruse, l'orgueil, la malice, le blasphème, l'envie, l'insolence, l'arrogance. On y trouve aussi les persécuteurs des justes, les ennemis de la vérité, les menteurs, ceux qui nient qu'il y aura une récompense pour les justes, ceux qui restent éloignés de ce que est droit et du jugement équitable, ceux qui sont disposés non pour le bien mais pour le mal ; ceux qui ne connaissent point l'humilité et la patience. Là se trouvent également les hommes épris de vanité et ne cherchant que des récompenses, ceux qui ne se sentent aucune pitié pour le prochain, qui n'aident point ceux qui sont surchargés, qui ne connaissent point leur Créateur ; ceux qui font périr les enfants, qui brisent l'image de Dieu, qui se détournent des malheureux et foulent aux pieds les opprimés ; les défenseurs des riches, les juges injustes des pauvres, les pécheurs endurcis ! Prenez garde, mes enfants et fuyez de tels hommes ! »

Longtemps avant d'avoir achevé le manuscrit, Jules se sentait dans l'état où se trouvent ceux qui lisent un livre – c'est-à-dire les pensées des autres – avec un désir véritable de saisir la vérité : leur âme entre en communion avec ceux qui ont eu ces pensées. Il lisait en devinant ce qui allait suivre, non-seulement acceptant les idées mais leur donnant même une forme.

Il lui arriva à ce moment quelque chose de très ordinaire qui échappe généralement à l'attention, bien que ce soit un des phénomènes les plus étranges et les plus importants de la vie : un homme soi-disant vivant devient réellement tel lorsqu'il entre en communion et s'unit avec de soi-disant morts, et les fait entrer dans sa propre vie.

L'âme de Jules s'unissait à celle de l'auteur de ces pensées, et, après cette communion intime, il s'examina et jeta un coup d'œil sur son existence. Alors, toute sa vie lui sembla une erreur terrible. Il n'avait pas vécu ; par les soucis de la vie, les scandales, il avait étouffé en lui-même la possibilité d'une vraie vie.

« Je ne veux pas détruire ma vie, se dit-il. Je veux vivre, suivre la voie de la vie. »

Il se rappela tout ce que Pamphile lui avait dit lors de leur rencontre, et, maintenant, tout cela lui paraissait si clair, si indiscutable, qu'il était étonné d'avoir pu croire l'inconnu, et

d'avoir renoncé à son intention d'aller chez les chrétiens. Il se rappela ce que lui avait dit l'étranger : *Lorsque tu auras goûté de la vie, alors, si tu peux, va chez eux.*

« Eh bien, voilà, j'ai goûté la vie, se dit-il, et je n'ai rien trouvé. » Il se rappela aussi la promesse de Pamphile, que les chrétiens, à quelque moment que ce fût, seraient heureux de l'accueillir.

« Assez vivre dans l'erreur et souffrir ! s'écria-t-il. J'abandonnerai tout et j'irai vivre avec eux les règles écrites dans ce manuscrit. »

Il fit part à sa femme de son intention ; elle en fut ravie.

Sa femme était prête à tout. Il ne s'agissait plus que de mettre à exécution ce projet. Mais que décider avec les enfants ? Devait-on les emmener ou les laisser avec leur grand'mère ? Comment les prendre après ? Comment, après la mollesse de leur éducation, leur faire supporter toutes les difficultés d'une vie dure ? L'esclave proposa de les accompagner. Mais la mère avait peur pour les enfants et décida qu'il serait mieux de les laisser chez leur grand'mère et d'aller seuls. Tous deux en convinrent. Tout était décidé ; seule la maladie de Jules en retardait l'exécution.

VII

En telle disposition d'esprit, Jules s'endormit. Le matin, on lui apprit qu'un médecin habile, de passage, avait exprimé le désir de le voir et promettait de le guérir. Jules accepta avec joie. Le médecin était ce même inconnu qu'il avait rencontré en allant chez les chrétiens. Le médecin examina ses blessures et prescrivit certains médicaments pour fortifier le malade.

– Est-ce que je puis espérer me servir encore de ma main ? demanda Jules.

– Parfaitement. Tu pourras encore conduire un char et écrire tant que tu voudras.

– Je veux parler d'un travail fort… bêcher la terre par exemple.

– Cela, je ne le pense pas. D'ailleurs, dans ta situation, tu n'as pas besoin de cela.

– Au contraire, c'est précisément ce que je veux faire, dit Jules. Et il raconta au médecin qu'après leur rencontre il avait suivi ses conseils et avait goûté à la vie, mais que toutes ses promesses avaient été déçues, et que, maintenant, désenchanté, non satisfait, il était absolument décidé à mettre à exécution l'intention qu'il avait eue quelques années auparavant.

– Oui, évidemment, ils t'ont conté tous leurs mensonges. Un homme dans ta position, avec les devoirs qui t'incombent, surtout envers tes enfants, ne vois-tu pas leur erreur ?

– Lis cela, lui dit Jules, tendant le manuscrit qu'il avait lu.

Le médecin prit le manuscrit et y jeta un coup d'œil.

– Je connais cela. Je connais cette tromperie, et, la seule chose qui m'étonne, c'est qu'un homme de ton intelligence puisse tomber aussi facilement dans un piège semblable.

– Je ne te comprends pas. De quel piège parles-tu ?

– Tout est dans la vie, et voilà des sophistes et des rebelles contre les hommes et les dieux qui proposent un chemin de la vie dans lequel tous les hommes seraient heureux : plus de guerres, plus d'exécutions, de pauvreté, d'immoralité, de querelles, de colère. Ils affirment que toutes ces conditions seront réalisées aussitôt que les hommes rempliront les commandements du Christ : ne point se quereller, ni jurer, ni commettre de violence, ni pousser une nation à l'inimitié contre une autre. Mais ils se trompent, car ils prennent la fin pour les moyens.

Leur vrai but est d'empêcher les querelles, les injures, la débauche, etc. ; et ce but ne peut être atteint que par les moyens de la vie sociale. Ils présentent les faits comme un professeur de tir qui dirait à son élève : « Vous atteindrez très facilement le centre de la cible si vous laissez la flèche suivre une ligne droite ». Oui, mais la difficulté est de faire que cette flèche suive cette ligne droite. Voilà le problème. Dans le tir à l'arc, la difficulté est résolue moyennant plusieurs conditions : corde de l'arc bien tendue, arc élastique, flèche droite. Il en est ainsi de la vie des hommes. La meilleure vie, celle qui fera disparaître ou décroître le nombre des querelles, l'immoralité, le meurtre peut être atteinte si vous avez la corde de votre arc bien tendue, c'est-à-dire des gouvernants ; votre arc élastique, c'est-à-dire le pouvoir reposant dans l'autorité ; et votre flèche droite, c'est-à-dire des lois justes. Mais ce n'est pas tout, continua le médecin ; supposons qu'une chose absurde, impossible, soit arrivée, que toutes les croyances

fondamentales et le christianisme puissent être communiqués au moyen de gouttes quelconques, que, soudainement, tous les hommes se mettent à remplir la doctrine du Christ, à aimer Dieu et leur prochain, à exécuter ses commandements. Admettons cela. Tout de même la vie selon leur doctrine ne soutiendra pas l'analyse. Il n'y aura pas de vie ; la vie cessera. Ceux qui vivent actuellement continueront à vivre, mais leurs enfants ne vivront pas, ou certainement pas plus d'un sur dix. Suivant leur doctrine, les enfants devraient être égaux, les parents n'ayant pas plus de préférence pour leurs propres enfants que pour ceux des étrangers. Dans ces conditions, comment ces enfants seront-ils élevés et protégés contre tous les dangers qui les entourent, quand nous voyons que tout l'amour passionné que la nature a donné à la mère pour ses enfants suffit à peine à les préserver de la mort. Qu'arrivera-t-il si cette passion se transforme en une compassion générale pour tous les enfants ? Quel enfant prendre et conserver ? Qui passera les nuits près de l'enfant malade si ce n'est la mère ? La nature a donné à l'enfant une cotte de mailles dans l'amour maternel ; les chrétiens l'enlèvent et ne mettent rien à la place. Qui va donner l'instruction à l'enfant, l'éduquer, pénétrer jusqu'au fond de son âme, si ce n'est son père ? Qui va le protéger des dangers ? Tout cela est enlevé par le christianisme, qui enlève la vie elle-même, c'est-à-dire la continuation du genre humain.

– C'est juste, dit Jules, emporté par l'éloquence du médecin.

– Non, mon ami, détourne-toi de ces idées irréfléchies, et vis suivant ce que te dicte la raison, surtout à présent que des devoirs si nobles, si importants, si urgents, t'incombent. Il y a pour toi une question d'honneur à les remplir. Tu es arrivé au terme de ta seconde période de doute, et maintenant, si tu veux marcher en avant, le doute disparaîtra. Ton devoir le plus urgent c'est l'éducation de tes enfants, que tu as négligés jusqu'à présent. Ton devoir envers eux c'est d'en faire des serviteurs dignes de la patrie. L'État t'a conféré tout ce que tu possèdes, et maintenant, tu dois, en retour, donner à l'État des citoyens dignes, tes enfants ; et par cela, en même temps, tu feras leur bonheur. Ton autre devoir c'est de servir la société. L'échec de quelques-uns de tes projets t'a dépité, désenchanté, cela n'est qu'un accident passager ; rien ne se donne sans lutte et sans effort, et il n'est de joie que dans la victoire durement gagnée. Recommence ta vie avec la conscience du devoir, et tous tes doutes s'évanouiront car ils ne sont que les symptômes et les résultats de ton état maladif. Remplis tes obligations envers l'État en le servant fidèlement et en préparant

tes enfants à le servir. Fais-les indépendants pour qu'ils puissent te remplacer et alors adonne-toi tranquillement à la vie qui t'intéresse ; mais jusque-là tu n'en as pas le droit, et si même tu t'y adonnais tu n'y trouveras que souffrance.

VIII

Que cela fût l'effet des médicaments ou des conseils de l'habile médecin, on ne sait, mais toujours est-il que Jules se remit bientôt et tous ses projets ne lui paraissaient plus que des chimères.

Le médecin resta très peu de temps et partit. Peu après Jules se leva, et, mettant à profit ses conseils, commença une nouvelle vie. Il engagea des maîtres pour ses enfants et lui-même surveilla leur éducation. Il se consacra aussi aux affaires publiques, et jouit bientôt d'une influence énorme dans la ville.

Jules vécut ainsi une année, pendant laquelle il ne pensa pas une seule fois aux chrétiens.

Au bout de ce temps, dans leur ville fut envoyé un tribunal pour juger des chrétiens.

Un représentant de l'empereur romain était arrivé en Cilicie pour étouffer la propagande du christianisme. Jules avait entendu parler des mesures employées contre les chrétiens, mais il ne pensait pas qu'elles s'appliquaient à la commune dans laquelle vivait Pamphile, et il ne s'inquiétait point de son ami. Mais un jour, comme il traversait la place pour aller à ses affaires, un homme âgé, mal vêtu, s'approcha vivement de lui. D'abord il ne le reconnut pas. C'était Pamphile. Il tenait un enfant à la main.

– Bonjour ami, lui dit-il. J'ai une demande très importante à t'adresser, mais à cause de cette persécution si cruelle que subissent les chrétiens, je ne sais pas si tu voudras me reconnaître comme un ami, si tu ne craindras pas de perdre ta situation, en te commettant avec moi.

– Je ne crains personne, répondit Jules, et pour te le prouver, je t'invite à venir chez moi. Je remettrai même tout travail afin de pouvoir causer avec toi et te rendre service si je le puis. Viens avec moi. À qui cet enfant ?

– C'est mon fils.

– Du reste je n'aurais pas dû te le demander. Je reconnais en lui ton visage, et, à ces yeux bleus, je n'ai pas besoin de te demander qui est ta femme. C'est cette belle jeune fille avec laquelle je t'ai rencontré il y a quelques années.

– Tu as deviné, répondit Pamphile. Peu de temps après notre dernière rencontre, elle est devenue ma femme.

Les amis entrèrent chez Jules. Celui-ci appela sa femme et lui confia l'enfant, puis il introduisit Pamphile dans son luxueux cabinet de travail, éloigné des autres pièces de la maison.

– Ici, tu pourras causer à ton aise, personne n'entendra rien, dit Jules.

– Oh ! je n'ai pas peur qu'on m'entende, au contraire, et précisément ma demande est celle-ci : que les chrétiens arrêtés ne soient pas exécutés avant qu'on ne leur ait permis de faire une profession de foi publique.

Pamphile se mit alors à raconter comment les chrétiens, qui avaient été privés de la liberté par les autorités, avaient prévenu de leur arrestation les membres de leur commune. Le vieux Cyrille, au courant des relations amicales qui existaient entre Pamphile et Jules, l'avait chargé de venir présenter la requête des chrétiens incarcérés. Les prisonniers ne demandaient point à être graciés. Ils croyaient avoir pour mission dans ce monde de témoigner leur foi dans la vérité de l'enseignement du Christ. Ce témoignage ils pouvaient l'offrir par toute leur vie, ou par le même martyre que Christ. L'un ou l'autre leur était indifférent, et la mort physique, inévitable, ne les effrayait point ; ils étaient aussi prêts à l'accepter maintenant que dans une cinquantaine d'années, mais ils désiraient que leur vie fût profitable aux autres ; c'est pourquoi ils avaient chargé Pamphile d'intercéder pour que leur procès et leur exécution eussent lieu publiquement.

Jules fut surpris de cette demande de Pamphile, mais il lui promit de faire tout ce qu'il pourrait.

– Je te promets d'intervenir, dit Jules, mais par amitié pour toi, et à cause de cette disposition particulière de bienveillance que tu provoques toujours en moi, en même temps, je dois te dire que je trouve vos doctrines extravagantes et dangereuses au plus haut degré. Je puis parler ainsi parce qu'il n'y a pas longtemps, dans un moment de dépression morale, de maladie, j'ai partagé vos idées à un tel point que j'ai failli renoncer à tout et aller chez vous. Je sais où est votre erreur parce que j'ai passé par là : c'est l'égoïsme, la

faiblesse et la débilité maladive. C'est une religion pour les femmes, non pour les hommes.

– Pourquoi ?

– Parce que, par orgueil, au lieu de participer par votre travail dans les affaires publiques, et, selon vos mérites, de vous élever de plus en plus dans l'estime des hommes, vous déclarez que tous les hommes sont égaux afin de ne considérer personne au-dessus de vous, et de vous considérer tous égaux à César. Vous pensez ainsi et vous l'enseignez aux autres. Pour les faibles et les paresseux, cette tentation est grande ! Au lieu de travailler, chaque esclave se considère tout simplement l'égal de César. Si les hommes vous avaient écoutés, la société n'existerait plus ; nous serions retournés à la barbarie. Dans l'État, vous propagez la destruction de l'État. Mais votre existence même est garantie par l'État. Si l'État n'existait pas, vous n'existeriez pas ; on n'aurait jamais entendu parler de vous. Vous seriez tous des esclaves des Scythes ou des premières tribus sauvages qui vous auraient découverts. Vous êtes comme une tumeur qui détruit le corps, quoique ne vivant que sur le corps. Le corps lutte contre la tumeur et la détruit. Nous ne pouvons agir autrement envers vous. Aussi, malgré ma promesse de vous aider à obtenir ce que vous désirez, je regarde votre doctrine comme la plus vile et la plus pernicieuse. Vile, parce que je trouve qu'il n'est ni honnête ni juste de mordre le sein qui vous nourrit. Or c'est ce que vous faites, vous qui voulez profiter des bienfaits de l'État, et non seulement ne voulez rien faire pour soutenir l'organisation qui rend possible l'existence de l'État, mais tentez de le détruire.

– Il y aurait beaucoup de vérité dans tes paroles, dit Pamphile, si, en effet, nous vivions comme tu penses. Mais tu ne connais pas notre vie et tu te fais d'elle une idée fausse. Vous autres qui avez des habitudes de luxe, vous avez peine à vous imaginer combien il faut peu à l'homme pour exister sans privations. L'homme est ainsi fait que, tant qu'il jouit de sa santé normale, il peut obtenir par le travail de ses mains beaucoup plus qu'il n'a besoin pour vivre. Vivant en commun, nous pouvons, par le travail de nos mains, soutenir nos enfants et nos vieillards, nos malades et nos infirmes. Tu prétends que nous, chrétiens, éveillons dans le cœur d'un esclave le désir d'égaler César. Au contraire, par la parole et l'exemple nous ne prêchons qu'une chose : l'humilité patiente et le travail, le plus humble travail, celui du journalier. Des affaires de l'État, nous ne savons et ne comprenons absolument rien. Mais

nous savons parfaitement et indubitablement que notre bonheur ne se trouve que là où se trouve le bonheur des autres, et c'est lui que nous cherchons. Le bonheur des hommes se trouve dans leur union.

– Mais dis-moi, Pamphile, pourquoi les hommes vous sont-ils hostiles, vous persécutent-ils, vous chassent-ils, vous tuent-ils, pourquoi de votre doctrine de l'amour résulte-t-il la haine ?

– Cela ne tient pas à nous ; c'est étranger à nous. Nous plaçons au-dessus de tout la loi de Dieu qui gouverne notre conscience et notre raison. Nous ne pouvons exécuter que les lois d'État qui ne sont pas contraires à la loi divine. Ce qui est à César est à César. Ce qui est à Dieu est à Dieu. C'est pourquoi les hommes nous persécutent. Nous n'avons pas la possibilité de faire cesser cette hostilité qui se manifeste contre nous, et qui ne vient pas de nous, parce que nous ne pouvons pas cesser de comprendre la vérité que nous avons comprise.

Nous ne pouvons pas vivre contrairement à notre conscience et à notre raison. C'est de cette hostilité provoquée par notre religion, que notre maître a dit : Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix, j'apporte la guerre. Christ a éprouvé par lui-même cette hostilité, et il nous en a prévenus plusieurs fois, nous ses disciples : Le monde, disait-il, me hait parce que ses actes sont méchants. Si vous étiez de ce monde, le monde vous aimerait. Mais puisque vous n'êtes pas de ce monde, que je vous en ai débarrassé, le monde vous hait. Le temps viendra où celui qui vous tuera pensera qu'il est par cela même le serviteur de Dieu. Mais, de même que Christ, nous ne craignons pas ceux qui tuent le corps et c'est pourquoi, ne peuvent faire rien de plus. Le jugement sur eux consiste en cela : que la lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière parce que leurs actes étaient mauvais.

Il n'y a pas à s'inquiéter de cela parce que la vérité vaincra. Les brebis écoutent la voix du pasteur et le suivent, parce qu'ils connaissent sa voix. Le troupeau du Christ ne périt point ; il grandit en attirant à lui de nouvelles brebis de tous les pays du monde. Car l'esprit souffle où il veut, et tu entends sa voix bien que tu ne voies pas d'où il vient et où il va.

– Oui, l'interrompit Jules, mais y en a-t-il beaucoup de sincères parmi vous ? On vous accuse souvent de feindre d'être heureux de mourir pour la vérité. Mais la vérité n'est pas de votre côté. Vous êtes des fous orgueilleux qui sapez les fondements de la vie

sociale.

Pamphile ne répondit rien et regarda Jules avec tristesse.

IX

À ce moment le fils de Pamphile se précipita dans l'appartement et vint se serrer contre son père.

Malgré toutes les caresses que lui avait prodiguées la femme de Jules, il l'avait laissée pour venir se réfugier près de son père. Pamphile poussa un soupir, caressa son fils et se leva. Jules le retint à dîner, et continua la conversation.

– Ce qui m'étonne, dit-il, c'est que tu te sois marié et que tu aies des enfants. Je ne puis pas comprendre comment vous autres chrétiens, vous pouvez élever vos enfants, niant la propriété ? Comment vos mères peuvent-elles être tranquilles en pensant à l'avenir précaire de leurs enfants ?

– Pourquoi nos enfants sont-ils moins garantis que les vôtres ?

– Parce que vous n'avez ni esclaves ni biens. Ma femme est très encline au christianisme ; à un certain moment, elle était décidée à renoncer à sa vie actuelle. Moi aussi j'étais résolu à l'accompagner. Mais ce qui l'arrêta ce fut la position précaire des enfants chrétiens, les besoins auxquels ils étaient exposés ; et je n'ai pu que lui donner raison. C'était pendant ma dernière maladie. J'étais très dégoûté de la vie que j'avais menée et voulais tout quitter. Mais, d'une part, les craintes de ma femme, d'autre part les arguments de mon médecin m'ont convaincu que la vie d'un chrétien, du moins comme vous la pratiquez, n'est possible et bonne que pour les célibataires, mais que les personnes qui ont une famille, les mères qui ont des enfants, ne sont pas préparées pour une telle existence ; qu'avec la vie que vous menez, la vie elle-même, c'est-à-dire le genre humain, doit cesser. Et c'est logique. C'est pourquoi ton apparition avec cet enfant m'a particulièrement étonné.

– Et il n'est pas le seul, remarqua Pamphile, car j'ai laissé à la maison un enfant à la mamelle et une petite fille de trois ans.

– Eh bien, explique-moi comment cela est possible. Je ne le comprends pas. Comme je viens de te le dire, j'étais sur le point

d'abandonner tout et d'aller chez vous. Mais j'ai des enfants, et j'ai compris que je n'avais pas le droit de les sacrifier ; alors, pour eux, pour les élever dans les mêmes conditions que celles dans lesquelles moi-même grandis et fus élevé, je suis resté, et continue à vivre comme autrefois.

– C'est étrange, dit Pamphile, nous raisonnons d'une façon justement opposée. Nous disons : si les adultes vivent d'après les idées du monde ils sont excusables parce qu'ils ont été gâtés. Mais les enfants ? C'est horrible ! Vivre dans le monde ; les exposer continuellement à ses tentations. Malheur au monde à cause des scandales, car il est nécessaire qu'il arrive des scandales, mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! Ce sont les paroles de notre Maître ; c'est pourquoi je les cite, et aussi parce qu'elles sont l'expression de la vérité, et non par esprit de contradiction. Il est vrai que la principale nécessité de vivre, comme nous le faisons tous, résulte en grand partie du fait qu'il y a parmi nous des enfants, des êtres dont il a été dit : Si vous ne changez pas et ne demeurez pas comme des enfants vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

– Mais comment une famille chrétienne peut-elle vivre, sans les ressources matérielles assurées pour se nourrir ?

– Suivant nous il n'y a qu'un moyen de subsistance : le travail au profit des autres inspiré par l'amour. Votre moyen, c'est la violence. Elle peut disparaître comme les richesses, et alors rien ne reste que le travail et l'amour des hommes. Nous considérons que c'est la base de tout, qu'il faut s'en tenir à eux et les accroître. Quand on agit ainsi, la famille vit et même prospère. Non, poursuivit Pamphile, si j'avais des doutes en la vérité de l'enseignement du Christ, si j'hésitais à le mettre en pratique, tous ces doutes et ces hésitations disparaîtraient dès le moment que je réfléchirais au sort des enfants élevés dans le paganisme, dans les conditions où tu fus élevé et dans lesquelles, maintenant, tu élèves tes enfants. Quelques efforts que fassent les hommes pour que la vie soit agréable et confortable au moyen des palais, des esclaves, des objets importés de l'étranger, la vie de la masse du peuple restera telle qu'elle doit être. La seule subsistance pour lui se trouve dans l'amour des hommes et le travail. Nous voulons nous affranchir et affranchir nos enfants de ces conditions. Par la violence, et non par l'amour, nous forçons les hommes à nous servir, et, chose étrange, plus nous semblons nous enrichir, plus nous nous privons du seul appui véritable, l'amour. La même

observation est vraie pour cet autre appui, le travail. Plus un homme évite le travail et s'accoutume au luxe, moins il est capable de travailler, et, par conséquent, il se prive de cette vraie et éternelle consolation. Et c'est en mettant leurs enfants dans de telles conditions d'oisiveté que les parents croient les garantir ! Envoie ton fils et le mien chercher une rue, transmettre un ordre, ou faire une commission importante, et tu verras lequel des deux se tirera le mieux d'affaire ? Ou propose de les confier à un professeur, et tu verras lequel des deux sera accueilli avec le plus d'empressement ? Non, ne prononce jamais ces paroles terribles, qu'une vie chrétienne n'est possible qu'à ceux qui n'ont pas d'enfants. Au contraire on pourrait dire plutôt que mener la vie païenne n'est excusable que pour les célibataires. Mais malheur à celui qui scandalise l'un de ces petits.

Jules se taisait.

– Oui, dit-il enfin, peut-être as-tu raison, mais leur éducation est déjà commencée, ils sont entre les mains des meilleurs maîtres. Cela ne peut leur faire de mal d'apprendre ce que nous savons. Ils ont le temps encore et moi aussi. Ils seront libres d'embrasser votre foi quand ils seront dans la fleur de l'âge, s'ils le trouvent nécessaire. Quant à moi, je pourrai le faire quand j'aurai assuré l'avenir de mes enfants et redeviendrai libre.

– Sache la vérité et tu seras libre, répondit Pamphile. Le Christ donne la liberté de suite ; les enseignements du monde ne vous la donneront jamais. Adieu !

Pamphile s'en alla avec son fils.

Le procès des chrétiens eut lieu en public.

Jules vit Pamphile et remarqua qu'il aidait les autres chrétiens à enlever les cadavres des martyrs. Il le remarqua, mais, par peur de ses supérieurs, il ne s'approcha pas de lui et ne l'appela point.

X

Vingt années s'écoulèrent. La femme de Jules était morte. Il était tout absorbé par les affaires publiques. Le pouvoir tantôt était entre ses mains, tantôt lui échappait. Sa fortune était grande et il l'augmentait de jour en jour.

Ses fils étaient des hommes, et le second surtout commençait à mener grande vie. Ce jeune homme faisait des brèches considérables dans les épargnes de son père et l'argent s'en allait plus rapidement qu'il n'avait été amassé. Entre Jules et ses fils s'éleva une lutte tout à fait semblable à celle que lui-même avait soutenue contre son père, avec la colère, la haine, la jalousie. À ce moment fut nommé un nouveau chef qui refusa à Jules toutes les marques de sa faveur. Abandonné par ses anciens admirateurs, il s'attendait à être banni. Il alla à Rome pour s'expliquer. Mais il ne fut pas reçu, et on lui ordonna de repartir.

À son retour, il surprit son fils s'adonnant à la débauche dans sa maison avec quelques amis dissolus. En Cilicie le bruit s'était répandu que Jules était mort, et son fils célébrait sa mort de cette façon joyeuse. Jules, perdant tout sang-froid, frappa son fils, le laissa pour mort, et se retira dans l'appartement de sa femme. Là il trouva l'évangile et lut : « Venez à moi vous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai. Prenez mon joug, car mon joug est facile et mon fardeau léger. »

« Oui, se dit Jules, il m'appelle depuis longtemps et je ne l'ai pas écouté. J'ai été désobéissant et méchant. Le fardeau que je porte est lourd, mon joug est difficile ».

Jules resta assis longtemps, l'évangile sur ses genoux, réfléchissant à sa vie passée et se rappelant ce que Pamphile lui avait dit à plusieurs reprises. Ensuite Jules se leva, et se rendit chez son fils. Il le trouva debout et fut transporté de joie en voyant que ses coups ne lui avaient fait aucun mal. Sans rien dire à son fils, Jules sortit de la maison et prit le chemin qui menait au village chrétien. Il marcha toute la journée. Le soir il s'arrêta à la maison d'un paysan, où il comptait passer la nuit. Dans la chambre où il entra, il trouva un homme étendu sur un banc. Au bruit des pas l'homme se leva.

C'était le médecin.

– Non ! s'écria Jules, tu ne me détourneras plus de ma résolution. C'est la troisième fois que je prends le chemin de ce village, et je sais que là, et là seulement, je trouverai la paix de l'âme.

– Où ? demanda le médecin.

– Chez les chrétiens.

– Oui, peut-être, tu trouveras la paix de l'âme, mais tu ne fais pas ton devoir. Tu manques de courage, ami, les malheurs

t'abattent. Ce n'est pas ainsi qu'agissent les vrais philosophes. Le malheur n'est que le feu qui éprouve l'or. Tu as passé par l'épreuve. Maintenant on a besoin de toi, et c'est maintenant que tu désertes. C'est à ce moment que tu dois te mettre à l'épreuve, et les autres aussi. Tu as acquis la vraie sagesse, c'est ton devoir de t'en servir pour le bien de ton pays. Que deviendront les citoyens, si ceux qui ont acquis une connaissance profonde des hommes, de leurs passions, des conditions de leur vie, au lieu de faire bénéficier la société de ce savoir, de cette expérience, s'enterrent et ne cherchent que le repos et la tranquillité pour eux-mêmes. Ta sagesse, tu l'as gagnée dans la société, il est de ton devoir d'en partager le profit avec elle.

– Je ne possède aucune sagesse. Je suis un tissu d'erreurs. C'est vrai qu'elles sont anciennes, mais cela ne les transforme pas en sagesse, de même que l'eau, quelque vieille et corrompue qu'elle soit, ne devient pas du vin.

Après qu'il eut dit cela, Jules remit son manteau, quitta la maison, et, sans se reposer, poursuivit sa route. Le lendemain au soir il arriva au village chrétien.

Il fut accueilli avec joie, bien qu'on ne sût pas qu'il était l'ami personnel de Pamphile, lequel était aimé et respecté de tous. À table, Pamphile aperçut son ami et, avec un sourire aimable, s'approcha de lui et l'embrassa.

– Me voici enfin ! s'écria Jules. Dis-moi ce que je dois faire, je t'obéirai.

– Ne t'inquiète pas de cela, répondit Pamphile. Sortons ensemble.

Pamphile emmena Jules à la maison réservée aux passants, et, lui ayant désigné son lit, il lui dit :

– Tu verras comment tu peux être utile aux autres. Tu n'auras qu'à regarder autour de toi quand tu seras plus au courant de nos habitudes. Pour demain je te dirai ce que tu peux faire. Dans les jardins on cueille maintenant les raisins : va et aide là-bas. Tu verras toi-même où est ta place.

Le matin, Jules alla aux vignes. La première était une jeune plantation aux grappes belles et abondantes. Des jeunes gens étaient occupés à les cueillir et les emporter. Toutes les places étaient prises. Jules marcha longtemps, de tous côtés, sans trouver de place. Il alla plus loin et arriva à une plantation plus vieille où la récolte était moins abondante, mais ici encore, il n'y avait rien

à faire pour lui. Tous travaillaient par couples et Jules ne trouva pas de place. Il continua ses recherches et se trouva bientôt dans une très vieille vigne. Elle était vide. Les ceps étaient morts et tordus, et elle sembla à Jules absolument stérile. « Ainsi est ma vie, se dit-il. Si j'étais venu au premier appel, ma vie aurait été comme le fruit de la première vigne. Si j'étais venu au second appel elle aurait été comme cette autre plantation ; mais maintenant, voilà, ma vie est comme ces sarments vieux et stériles et n'est bonne comme eux qu'à être jetée au feu. »

Et Jules était effrayé de ce qu'il avait fait et de la pensée du châtiment qui l'attendait pour avoir gaspillé toute sa vie. Il devint très triste et se dit : « Je ne suis bon à rien, il n'y a plus de travail pour moi ». Et il ne bougeait pas de place et pleurait ce qu'il avait perdu et ne pouvait retrouver.

Tout à coup il s'entendit appeler par un vieillard :

– Travaille, mon frère ! disait la voix.

Jules se retourna et vit un homme très âgé avec des cheveux blancs comme la neige. Il était courbé par l'âge et pouvait à peine remuer les jambes. Il était près d'un cep de vigne et cueillait quelques grappes éparses.

Jules s'approcha de lui.

– Travaille, mon frère, le travail est joyeux. Et il lui montra à chercher les quelques grappes que portaient encore les branches. Jules se mit au travail. Il trouva quelques raisins, et les apporta dans la corbeille du vieillard.

– Regarde, lui dit le vieillard, en quoi ces raisins sont-ils inférieurs à ceux des autres vignes ? « Marchez pendant que vous avez la lumière », disait notre Maître. « C'est ici la volonté de Celui qui m'a envoyé : que quiconque contemple le Fils et croit en lui ait la vérité éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui ne sera point condamné, et celui qui ne croit point est déjà condamné parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Or voici la cause de la condamnation : c'est que la Lumière est venue dans le monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car celui qui fait le mal hait la lumière et ne vient point à la lumière de peur que ses œuvres ne soient reprises. Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière afin que ses œuvres soient

manifestées parce qu'elles sont faites selon Dieu ». Ne te décourage pas, mon fils, car nous sommes tous enfants de Dieu et ses serviteurs ; nous sommes tous soldats de son armée. Crois-tu qu'il n'y a pas d'autres serviteurs que toi ? Supposons que tu te sois dévoué à son service dans la fleur de l'âge, t'imagines-tu que tu aurais accompli tout ce que Dieu demande ? que tu aurais fait à tes semblables tout ce qui est nécessaire pour établir son royaume sur terre ? Tu dis que tu aurais fait deux fois, dix fois, cent fois plus que les autres. Oui. Si tu avais fait un nombre incalculable de fois autant que toute l'humanité ensemble, qu'est-ce que cela aurait fait dans l'œuvre de Dieu ? Rien. L'œuvre de Dieu, comme Dieu lui-même, n'a ni limites ni fin. L'œuvre de Dieu est en toi. Viens à lui et sois non pas un ouvrier mais un fils, et bientôt tu seras un associé de Dieu qui est infini, un participant à son œuvre. Avec Dieu il n'y a ni petit ni grand dans la vie, il n'y a que le droit et le non droit. Entre sur la voie droite et tu seras avec Dieu, et ton travail ne sera ni petit ni grand, il sera le travail de Dieu. Rappelle-toi qu'il y a plus de joie au ciel à cause d'un méchant qui se repent que pour cent justes. L'œuvre du monde et tout ce que tu as négligé de faire t'ont démontré ton péché, et tu t'en es repenti. Alors tu as trouvé le droit chemin. Maintenant que tu es sur la bonne voie, marche en avant, avec Dieu, et ne pense point au passé, ni au petit ni au grand. Tous les hommes sont égaux devant Dieu. Il n'y a qu'un Dieu et qu'une vie.

Jules redevint calme et se mit à vivre et à travailler tant qu'il put pour le bien-être de ses frères. Il vécut ainsi, heureux, pendant vingt ans et ne s'aperçut pas de la mort de son être corporel.

LA SONATE À KREUTZER

(1889)

Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, il a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur (Matthieu, V, 28).

Ses disciples lui dirent : Si telle est la condition de l'homme avec la femme, il ne convient pas de se marier.

Mais il leur dit : Tous ne sont pas capables de cela, mais ceux-là seulement à qui il a été donné.

Car il y a des eunuques qui sont nés tels dans le sein de leur mère : il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre ceci le comprenne. (Matthieu, XIX, 10, 11, 12.)

I

C'était le printemps. Nous voyagions depuis deux jours. À chaque station des voyageurs étaient descendus de notre wagon, d'autres y étaient montés, mais trois personnes, comme moi, restaient dans le train : une dame qui fumait des cigarettes, ni jolie ni jeune, le visage émacié, coiffée d'une toque et vêtue d'un paletot de coupe masculine ; son compagnon, un monsieur très loquace, d'une quarantaine d'années, dont les bagages étaient neufs et soignés ; puis un monsieur se tenant à l'écart, un monsieur de petite taille, qui avait des mouvements saccadés, des yeux extraordinairement brillants, courant avec rapidité d'un objet à l'autre, et des cheveux bouclés, prématurément gris. Il portait un pardessus élimé à col d'astrakan, de chez un bon faiseur, et un haut bonnet d'astrakan. Quand il déboutonnait son pardessus on apercevait une *poddiovka* et une chemise russe brodée. Une autre particularité de ce monsieur était celle-ci : de temps en temps il produisait un son bizarre qui ressemblait à un

raclement de gorge ou à un rire brusquement arrêté.

Ce monsieur, durant tout le trajet, évitait soigneusement de lier conversation avec les voyageurs. Quand ses voisins lui adressaient la parole, il répondait brièvement, d'une façon tranchante, puis se mettait à lire ou regardait obstinément par la portière du wagon ; ou bien, tirant des provisions d'un vieux sac, il buvait du thé et mangeait.

Il me semblait que la solitude lui pesait et plusieurs fois je voulus causer avec lui, mais, quand nos yeux se rencontraient, ce qui arrivait fréquemment puisque nous étions assis presque en face l'un de l'autre, il détournait la tête et prenait un livre ou regardait à la portière.

Vers le soir, pendant un arrêt dans une grande gare, le monsieur nerveux descendit chercher de l'eau bouillante, et prépara du thé. Le monsieur aux bagages neufs, un avocat comme je l'appris dans la suite, descendit avec sa compagne, la dame au manteau mi-masculin qui fumait des cigarettes, et ils allèrent prendre le thé au buffet de la gare.

Pendant leur absence, de nouveaux voyageurs entrèrent dans le wagon ; l'un d'eux était un vieillard de haute taille, rasé, ridé, l'air d'un marchand, vêtu d'une pelisse de martre et coiffé d'une casquette à énorme visière. Ce marchand s'assit en face des places occupées par l'avocat et sa compagne et, tout de suite, lia conversation avec un jeune homme, probablement un employé de commerce, qui venait également de monter à cette station. J'étais assis presque en face d'eux, et comme le train était arrêté, je pouvais entendre quelques mots de leur conversation.

D'abord le marchand lui apprit qu'il se rendait dans sa propriété, à une station d'ici. Ensuite ils parlèrent du prix des marchandises, du commerce, en particulier du commerce de Moscou, puis de la foire de Nijni-Novgorod. Le commis parla de certains riches marchands qui faisaient la fête à la foire, mais le vieillard l'interrompant se mit à raconter les noces auxquelles lui-même avait pris part autrefois, à Kounavino. On voyait qu'il était fier de ces souvenirs, et il racontait avec un plaisir évident comment une fois, étant saoul, il s'était livré à une telle orgie à Kounavino qu'il ne pouvait le raconter qu'à l'oreille ; le commis se mit à rire bruyamment et le vieillard rit aussi en montrant deux dents jaunes.

Leur conversation ne m'intéressant pas, je me levai pour me

promener sur le quai avant le départ du train. À la portière je rencontrai l'avocat et sa compagne qui causaient avec animation.

– Vous n'avez plus le temps, me dit l'avocat très liant, on va sonner le deuxième coup.

En effet, comme j'atteignais l'arrière du train, la sonnette se faisait entendre. Quand je rentrai l'avocat causait avec animation avec sa voisine. Le vieux marchand, assis en face d'eux, s'était tu, et regardait devant lui en pinçant les lèvres d'un air désapprobateur.

– … Et puis, elle déclara carrément à son époux qu'elle ne pouvait ni ne voulait vivre avec lui, parce que… disait l'avocat en souriant, comme je passais auprès de lui. Et il continua à raconter quelque chose que je n'entendis pas. Derrière moi étaient montés encore quelques voyageurs. Le conducteur passa en courant, puis un facteur, et, pendant un bon moment, il y eut un brouhaha qui m'empêcha d'entendre la conversation. Quand le silence fut rétabli, j'entendis de nouveau la voix de l'avocat : la conversation passait évidemment d'un cas particulier à des considérations générales.

L'avocat racontait que la question du divorce occupait maintenant l'opinion publique en Europe et que chez nous, les cas de divorces devenaient de plus en plus fréquents. Ayant remarqué qu'on n'entendait que lui, l'avocat interrompit son discours et s'adressa au vieillard :

– Dans l'ancien temps cela n'existait pas, n'est-ce pas ? dit-il en souriant agréablement.

Le vieillard voulut répondre, mais, juste à ce moment, le train s'ébranla ; il ôta sa casquette et se signa en marmonnant une prière. L'avocat détourna les yeux, attendant poliment. Quand le vieillard eut fini, il renfonça profondément sa coiffure, s'installa bien confortablement et dit :

– Si, monsieur, cela arrivait aussi, autrefois, mais rarement. Par le temps qui court, il est naturel que cela arrive plus souvent. On est devenu trop savant.

Le train, augmentant de vitesse, faisait un tel bruit de ferrailles qu'il m'était difficile d'entendre, mais comme cela m'intéressait je me rapprochai. Mon voisin, le monsieur nerveux aux yeux brillants, lui aussi paraissait intéressé. Sans changer de place, il prêtait l'oreille.

– Que reprochez-vous à l'instruction ? demanda la dame avec un sourire imperceptible. Vaudrait-il mieux se marier comme autrefois, quand les fiancés ne se voyaient même pas avant le mariage ? continua-t-elle en répondant, comme font beaucoup de femmes, non pas aux paroles de l'interlocuteur mais à celles qu'elle pensait qu'il allait dire. Les femmes ne savaient pas si elles aimeraient, si elles seraient aimées, et elles épousaient le premier venu et étaient malheureuses toute leur vie. Alors vous trouvez que c'était mieux ? dit-elle en s'adressant évidemment plus à moi et à l'avocat qu'au vieillard son interlocuteur.

– On est devenu trop savant, répéta le marchand, en regardant la dame avec mépris et laissant sa question sans réponse.

– Je serais curieux de savoir comment vous prouvez qu'il y a un lien entre l'instruction et les dissentiments conjugaux, dit l'avocat avec un léger sourire.

Le marchand allait répondre, mais la dame le devança.

– Non, ces temps sont déjà passés, commença-t-elle.

L'avocat l'arrêta :

– Non, laissez-lui exprimer sa pensée.

– L'instruction n'engendre que des bêtises, dit résolument le vieillard.

– On marie des gens qui ne s'aiment pas et ensuite on est étonné qu'ils ne vivent pas en bonne intelligence, s'empressa de dire la dame en jetant un regard sur moi et même sur le commis qui, debout, accoudé au dossier de la banquette, écoutait la conversation en souriant. Il n'y a que les animaux qu'on puisse accoupler au gré du propriétaire ; mais les gens ont des inclinations, des attachements, continua la dame, désirant évidemment piquer le marchand.

– Vous avez tort de dire cela, madame, dit le vieux, les animaux ce sont des bêtes, tandis que l'homme a reçu la loi.

– Mais cependant, comment vivre avec un homme quand il n'y a pas d'amour ? reprit la dame, qui semblait avoir hâte d'exprimer son opinion qui lui paraissait très neuve.

– On ne se préoccupait pas de cela autrefois, dit le vieillard d'un ton grave ; c'est maintenant seulement que c'est entré dans les mœurs. Pour un rien, la femme dit : « Je m'en vais ». Ainsi, chez les paysans c'est venu à la mode : « Tiens, voilà tes chemises et tes caleçons, je m'en vais avec Vanka, dit-elle, ses cheveux sont

plus frisés que les tiens ». Allez donc leur faire entendre raison ! Et pourtant la première règle, pour la femme, doit être la crainte.

Le commis regarda l'avocat, la dame, et moi, en retenant un sourire, et tout prêt à se moquer ou à approuver les paroles du marchand selon notre attitude.

– Quelle crainte ? demanda la dame.

– Celle-ci : la femme doit craindre son mari. Voilà quelle crainte.

– Ça, cher monsieur, c'est fini, dit la dame, avec un mouvement d'humeur.

– Non, madame, cela ne peut pas finir. Ève, la première femme, a été tirée de la côte de l'homme, et cela restera vrai jusqu'à la fin du monde, dit le vieux, en secouant la tête d'un air si grave et victorieux que le commis, décidant que la victoire restait de son côté, éclata d'un rire sonore.

– Oui, c'est vous, les hommes, qui jugez ainsi, répliqua, en se tournant vers nous, la dame qui ne voulait pas céder ; vous gardez pour vous la liberté, et la femme vous voulez la retenir dans le gynécée. À l'homme, naturellement, tout est permis.

– Personne ne lui donne cette permission, seulement, si l'homme se conduit mal au dehors, la famille n'en est pas augmentée ; mais la femme, l'épouse, c'est un vase fragile, continua sévèrement le marchand.

Son intonation autoritaire en imposait évidemment aux auditeurs, et même la dame se sentait vaincue, mais elle ne se rendait pas.

– Oui ; mais vous admettez, je pense, que la femme est un être humain qui a des sentiments comme son mari. Alors que doit-elle faire si elle n'aime pas son mari ?

– Elle ne l'aime pas ! répéta sévèrement le vieillard en fronçant les sourcils. On le lui fera aimer !

Cet argument inattendu plut particulièrement au commis, et il émit un murmure approbateur.

– Mais non, on ne la forcera pas, dit la dame ; là où il n'y a pas d'amour, on ne peut obliger personne.

– Et si la femme trompe son mari, que faire ? fit l'avocat.

– Cela ne doit pas être, dit le vieux ; il faut y avoir l'œil.

– Et si cela arrive tout de même ? Convenez que cela arrive.

– Cela arrive, mais pas chez nous, répondit le marchand.

Tout le monde se tut. Le commis remua, se rapprocha encore un peu, et, ne voulant pas être en reste avec les autres dans la conversation, commença, avec son éternel sourire :

– Oui, chez notre patron il est arrivé un scandale, et il est bien difficile d'y voir clair. C'est une femme qui aime à s'amuser. Alors elle a commencé à marcher de travers. Lui, est un homme instruit et sérieux. D'abord c'était le comptable. Le mari chercha à la ramener à la raison par la bonté. Elle ne changea point de conduite. Elle en faisait de toutes les couleurs. Elle s'est mise à lui voler son argent. Alors, il l'a battue. Quoi ! elle devenait de pire en pire. Elle s'est mise avec un non baptisé, avec un juif, sauf votre respect. Que pouvait faire le patron ? Il l'a plantée là, et vit maintenant en célibataire. Quant à elle, elle traîne.

– Parce que c'est un imbécile, dit le vieux. Si, dès le premier jour, il l'avait tenue en bride, elle vivrait honnêtement, pas de danger. Il faut ôter la liberté dès le commencement. Ne te fie pas à ton cheval sur la grande route, ne te fie pas à ta femme chez toi.

À ce moment le conducteur passa, demandant les billets pour la prochaine station. Le vieux lui remit le sien.

– Oui, il faut à temps mater le sexe féminin, sinon tout périra.

– Et vous-même, n'avez-vous pas raconté, à l'instant, la manière dont les hommes mariés font la noce à Kounavino ? dis-je.

– Ça c'est une autre affaire, dit le marchand ; et il redevint taciturne.

Quand le sifflet se fit entendre, le marchand se leva, prit de dessous la banquette son sac, se boutonna, et, soulevant sa casquette, alla sur la plateforme.

II

Dès que le vieillard fut sorti, une conversation générale s'engagea.

– En voilà un papa du vieux temps, dit le commis.

– C’est un Domostroy(4) personnifié, dit la dame. Quelles idées sauvages sur la femme et le mariage !

– Oui, nous sommes loin encore des idées européennes sur le mariage, dit l’avocat.

– L’essentiel, et ce que ne comprennent pas les gens comme celui-là, reprit la dame, c’est que le mariage sans amour n’est pas le mariage, c’est que seul l’amour consacre le mariage. Le vrai mariage est celui qui est consacré par l’amour.

Le commis écoutait et souriait, s’efforçant de retenir les propos intelligents qu’il entendait, afin d’en faire son profit.

Pendant que la dame parlait, on entendit un son ressemblant à un rire interrompu ou à un sanglot. Nous étant retournés, nous aperçûmes notre voisin, le monsieur aux cheveux gris, aux yeux brillants, qui, pendant la conversation, évidemment intéressante pour lui, s’était rapproché sans que nous l’eussions remarqué. Il se tenait debout, la main appuyée sur la banquette. Il était ému : son visage était rouge, les muscles de ses joues tressaillaient.

– Quel est donc cet amour… l’amour… qui consacre le mariage ? dit-il en hésitant.

Voyant l’état d’émotion du voisin, la dame tâcha de lui répondre aussi doucement et substantiellement que possible.

– L’amour vrai… Si cet amour existe entre l’homme et la femme, le mariage est possible, dit-elle.

– Oui, mais que faut-il entendre par amour vrai ? reprit le monsieur aux yeux brillants, en souriant d’un air gauche et timide.

– Chacun sait ce que c’est que l’amour vrai, dit la dame, désirant évidemment mettre fin à cette conversation.

– Moi je ne le sais pas, dit le monsieur. Il faut définir ce que vous entendez par amour…

– Comment ? C’est très simple, fit la dame. L’amour ? L’amour, c’est la préférence exclusive d’un seul ou d’une seule à tous les autres, dit-elle.

– Une préférence pour combien de temps : pour un mois, pour deux jours, pour une demi-heure ? demanda le monsieur aux cheveux gris, et il sourit.

– Non, permettez, vous ne parlez pas évidemment de la même chose.

– Pardon, absolument de la même.

– Madame dit, intervint l'avocat en indiquant la dame, que le mariage doit être d'abord le résultat d'un attachement, de l'amour, si vous voulez, et que si l'amour existe, et dans ce cas seulement, le mariage est quelque chose pour ainsi dire de sacré. Mais tout mariage qui n'a pas pour base un attachement naturel, l'amour si vous voulez, n'a en lui rien de moralement obligatoire. C'est bien cela, n'est-ce pas ? demanda-t-il à la dame.

La dame approuva d'un mouvement de tête cette traduction de sa pensée.

– Puis… reprit l'avocat, voulant continuer son discours. Mais le monsieur nerveux, dont les yeux maintenant flamboyaient, se contenant évidemment avec peine, sans laisser parler l'avocat, dit :

– Non, je parle absolument de la même chose, de la préférence d'un ou d'une à tous les autres ; mais je demande : une préférence pour combien de temps ?

– Pour combien de temps ? Pour longtemps. Pour toute la vie parfois, dit la dame en haussant les épaules.

– Mais cela n'arrive que dans les romans. Dans la vie jamais. Dans la vie, cette préférence pour l'un à l'exclusion de tous les autres dure rarement plusieurs années ; c'est plus souvent une question de mois ou même de semaines, de jours, d'heures, reprit-il, prenant plaisir à étonner ses auditeurs.

– Oh ! monsieur… Mais non… non… Permettez ! dit tout le monde à la fois. Le commis lui-même émit un mot de réprobation.

– Oui, je sais ! fit le monsieur aux cheveux gris, en élevant la voix de façon à couvrir les nôtres, vous parlez de ce qu'on croit exister et moi je parle de ce qui est. Tout homme éprouve envers n'importe quelle jolie femme ce que vous appelez l'amour.

– Ah ! c'est terrible ce que vous dites là ! Ce sentiment qu'on nomme l'amour, et qui dure non pas des mois et des années mais toute la vie, il existe pourtant parmi les hommes ?

– Non, non. En admettant même qu'un homme puisse préférer une certaine femme pour toute la vie, alors la femme, selon toutes probabilités, en préférera un autre ; ce fut, c'est et sera ainsi éternellement, dit-il, et, prenant une cigarette, il se mit à fumer.

– Mais un sentiment réciproque peut exister, objecta l'avocat.

– Non, cela ne peut être, dit-il, de même qu'il ne peut arriver que, dans un chargement de pois, deux pois marqués d'un signe spécial viennent se mettre l'un à côté de l'autre. De plus, ce n'est

pas seulement une probabilité mais une certitude que la satiété viendra. Aimer quelqu'un ou quelqu'une toute sa vie, c'est comme qui dirait qu'une chandelle peut brûler éternellement.

– Mais vous parlez de l'amour physique. N'admettez-vous pas un amour fondé sur une conformité d'idéal, sur une affinité spirituelle ? dit la dame.

– L'affinité spirituelle ! La conformité d'idéal ! répéta-t-il en émettant le son qui lui était particulier. Mais dans ce cas il n'est pas nécessaire de coucher ensemble (excusez ma brutalité). Conformité d'idéal et les deux êtres couchent ensemble ! dit-il, et il se mit à rire nerveusement.

– Permettez, objecta l'avocat, les faits contredisent vos paroles. Nous voyons que le mariage existe, que toute l'humanité, ou du moins la plus grande partie de l'humanité, mène la vie conjugale, et que beaucoup d'époux achèvent honnêtement une longue vie ensemble.

Le monsieur aux cheveux blancs sourit de nouveau.

– Vous dites que le mariage se fonde sur l'amour, et quand j'émets un doute sur l'existence d'un autre amour que l'amour sensuel, vous me prouvez l'existence de l'amour par le mariage ; mais de nos jours le mariage n'est qu'un mensonge !

– Non, pardon, dit l'avocat, je dis seulement que les mariages ont existé et existent.

– Existent ! Mais comment et pourquoi existent-ils ? Ils ont existé et existent pour des gens qui ont vu et voient dans le mariage quelque chose de sacramentel, un sacrement qui engage devant Dieu. Pour ceux-là ils existent, et pour nous, non. Chez nous les hommes se marient ne voyant dans le mariage que l'accouplement, et il en résulte une tromperie ou une violence. Quand c'est une tromperie on la supporte facilement. Le mari et la femme trompent seulement le monde en se donnant comme monogames, en réalité, ils sont polygames et polyandres. C'est mauvais, mais cela va encore. Mais lorsque, comme il arrive souvent, le mari et la femme ont pris l'obligation de vivre ensemble toute leur vie et que, dès le second mois, ils se haïssent déjà l'un l'autre, ont déjà le désir de se séparer, et vivent quand même ensemble, alors commence cette existence infernale, où l'on s'alcoolise, où l'on se tire des coups de revolver, où l'on s'assassine, où l'on s'empoisonne, dit-il, parlant de plus en plus rapidement, ne laissant à personne le temps de placer un mot, et

s'animant de plus en plus.

Tous se taisaient ; tous se sentaient mal à l'aise.

– Oui, sans doute, il arrive de ces épisodes critiques dans la vie conjugale, dit l'avocat, désirant mettre fin à cette conversation qui devenait par trop vive.

– Si je ne me trompe vous avez deviné qui je suis ? dit-il doucement.

– Non, je n'ai pas ce plaisir.

– Le plaisir n'est pas bien grand. Je suis Pozdnichev, celui à qui arriva cet épisode critique auquel vous venez de faire allusion : j'ai tué ma femme, dit-il en jetant un regard sur chacun de nous.

Nous nous taisions, ne sachant que dire.

– Qu'importe d'ailleurs, dit-il, refoulant un sanglot. Excusez-moi, je ne veux pas vous gêner.

– Mais non, excusez… dit l'avocat ne sachant lui-même ce qu'il fallait « excuser ».

Mais Pozdnichev, sans l'écouter, se détourna brusquement et reprit sa place. Le monsieur et la dame chuchotaient quelque chose entre eux. J'étais assis en face de Pozdnichev ne sachant que dire. Il faisait noir ; je fermai les yeux et feignis de dormir. Nous arrivâmes ainsi, en silence, jusqu'à la station suivante. Là, l'avocat et la dame changèrent de wagon, ce qui était convenu auparavant avec le conducteur. Le commis s'installa sur la banquette et s'endormit. Pozdnichev continuait à fumer et buvait le thé qu'il s'était procuré à la station précédente.

Quand j'ouvris les yeux et le regardai, tout d'un coup il s'adressa à moi résolument, d'un ton irrité :

– Peut-être vous est-il désagréable de voyager en ma compagnie sachant qui je suis ? Dans ce cas je m'en irais.

– Oh, non, pourquoi ?

– Et bien alors, ne voulez-vous pas du thé ? Mais il est très fort.

Il me versa du thé.

– Ils le disent… et ils mentent… dit-il.

– De quoi parlez-vous ? demandai-je.

– Mais toujours de la même chose : de leur amour. Vous ne désirez pas dormir ?

– Pas du tout.

– Alors voulez-vous que je vous raconte comment cet amour m'a conduit à ce que vous savez ?

– Volontiers ! si cela ne vous est pas pénible.

– Non, ce qui m'est pénible c'est le silence. Buvez donc le thé… Est-il trop fort ?

Le thé était en effet comme de la bière, j'en bus quand même un verre. À ce moment passa le conducteur. Pozdnichev l'accompagna d'un regard méchant et commença seulement quand il fut sorti.

III

– Eh bien, je raconterai… Mais en avez-vous vraiment le désir ?

Je répétai que je le désirais beaucoup. Il se tut, passa sa main sur ses yeux et commença :

– Si l'on raconte, il faut raconter tout, tout depuis le commencement : il faut raconter comment et pourquoi je me suis marié et ce que j'étais avant mon mariage.

Avant mon mariage je vivais comme vivent tous les jeunes gens de notre milieu. Je suis propriétaire ; j'ai fait mes études universitaires, et j'ai été maréchal de la noblesse. J'ai vécu avant mon mariage comme ils vivent tous, c'est-à-dire dans la débauche, et, vivant de cette façon, j'étais convaincu, comme tous les hommes de notre classe, que ma vie était ce qu'elle devait être. Je pensais de moi que j'étais un homme charmant et tout à fait moral. Je n'étais pas un séducteur, je n'avais pas de goûts contre nature, je ne faisais pas de la débauche le but principal de ma vie, comme plusieurs de mes camarades, mais je m'y adonnais discrètement, modérément, pour la santé. J'évitais ces femmes qui, en me donnant un enfant ou en s'attachant à moi, pouvaient lier mon avenir. D'ailleurs, peut-être y eut-il des enfants ou des attachements, mais je m'arrangeai de façon à ne pas m'en apercevoir. Et cette vie non seulement je la trouvais morale, mais j'en étais fier…

Il s'arrêta, fit entendre le son particulier qu'il émettait toujours évidemment quand une nouvelle pensée lui venait en tête.

– Et voilà la lâcheté principale ! s'écria-t-il. La débauche ne consiste pas seulement en des actes matériels, une turpitude quelconque ne constitue pas encore la débauche, mais la véritable débauche réside dans la méconnaissance des liens moraux que l'on contracte envers une femme avec laquelle on a des relations charnelles. Et moi, je regardais comme un mérite cet affranchissement-là. Je me souviens de m'être tourmenté une fois parce que j'avais oublié de payer une femme qui, probablement, s'était donnée à moi par amour. Je ne me sentis à l'aise qu'après lui avoir envoyé l'argent, lui montrant ainsi que je ne me considérais pas moralement engagé envers elle. Ne hochez donc point la tête comme si vous étiez d'accord avec moi ! me cria-t-il subitement. Je connais ces façons-là ; nous tous, et vous-même, si vous n'êtes pas une exception rare, nous avons les idées que j'avais alors. D'ailleurs qu'importe ; excusez-moi, continua-t-il, la vérité c'est que c'est effroyable, effroyable.

– Qu'est-ce qui est effroyable ?

– Cet abîme d'erreurs et de débauche où nous sommes relativement à la femme et à nos relations avec elle. Oui, je ne puis parler de cela avec calme, et non pas à cause de cet *épisode,* comme il le disait, qui m'est arrivé, mais parce que, depuis, mes yeux se sont ouverts et j'ai vu tout sous un autre jour. Tout est à l'envers, à l'envers !

Il alluma une cigarette, appuya ses coudes sur ses genoux et se remit à parler.

Dans l'obscurité je ne voyais pas son visage ; dans le fracas du train je n'entendais que sa voix agréable et grave.

IV

– Oui, c'est après avoir souffert comme j'ai souffert, c'est après cela seulement que j'ai compris quelle est la cause de tout, que j'ai compris ce qui doit être, et qu'ainsi j'ai vu l'horreur de ce qui est.

Alors voici quand et comment a commencé ce qui a produit cet épisode. Il faut remonter à ma seizième année. J'étais encore au lycée et mon frère aîné était étudiant de première année. Je ne connaissais pas encore les femmes, mais comme tous les malheureux enfants de notre société je n'étais déjà plus innocent :

depuis plus d'un an j'étais débauché par les gamins, et déjà la femme, non une certaine femme, mais la femme en général, comme quelque chose de délectable, la nudité de la femme, me torturait déjà. Ma solitude n'était plus pure. J'étais tourmenté comme le sont quatre-vingt-dix-neuf pour cent de nos garçons. Je vivais dans l'effroi, je souffrais, je priais Dieu, et m'abaissais moralement. J'étais déjà perverti en imagination, et en réalité, mais je n'avais pas encore fait le dernier pas. Je me perdais tout seul, mais sans avoir encore porté les mains sur un autre être humain. Mais voilà qu'un ami de mon frère, un étudiant très gai, de ceux qu'on appelle de bons garçons, c'est-à-dire le plus grand vaurien, qui nous avait appris à boire et à jouer aux cartes, une fois, après avoir nocé, nous entraîna là-bas. Nous partîmes. Mon frère, aussi innocent que moi, succomba cette nuit-là. Et moi, gamin de quinze ans, je me souillai et participai à la souillure de la femme sans comprendre ce que je faisais. Jamais je n'ai entendu dire à un de mes aînés que ce que j'avais accompli là fût mal ; et encore maintenant personne ne le dit. Il est vrai que cela est dit dans les Commandements, mais les Commandements ne sont faits que pour être récités devant les prêtres, aux examens, et encore on est plus coulant sur cette question que sur l'emploi de *ut*(5) dans les propositions conditionnelles.

Ainsi ceux de mes aînés dont j'estimais l'opinion ne me firent aucuns reproches. Au contraire, j'ai entendu des gens que je respectais dire que c'était bien. J'ai entendu dire que mes luttes et mes souffrances s'apaiseraient après cet acte. Je l'ai entendu et je l'ai lu. J'ai entendu de mes aînés que c'était excellent pour la santé, et mes amis ont toujours paru croire qu'il y avait à cela je ne sais quel mérite et quelle bravoure. Bref, on n'y voyait rien que de bon. Le danger d'une maladie ? Ça, c'est prévu ; le gouvernement protecteur en prend soin. Il veille au fonctionnement régulier des maisons de tolérance, il assure l'hygiène de la débauche pour les collégiens ; des médecins rétribués exercent la surveillance. C'est très bien : ils affirment que la débauche est utile à la santé et instituent une prostitution réglementée. Je connais des mères qui prennent soin, à cet égard, de la santé de leurs fils. Et la science même les envoie aux maisons de tolérance.

– Pourquoi donc la science ? demandai-je.

– Que sont donc les médecins ? Les pontifes de la science. Qui pervertit les jeunes gens en affirmant que c'est nécessaire pour la

santé ? Eux. Et ensuite, avec une gravité particulière, ils soignent la syphilis.

– Mais pourquoi ne pas la soigner ?

– Parce que, si un centième des efforts employés à la guérison de la syphilis était apporté à la destruction de la débauche, la syphilis n'existerait plus. Maintenant, au contraire, tous les efforts sont employés non pas à extirper la débauche, mais à la favoriser en assurant l'innocuité des suites. D'ailleurs il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de ce que, à moi, comme aux neuf dixièmes, sinon plus, des hommes de notre classe, et même de toutes les classes, même des paysans, il est arrivé cette chose effrayante que j'ai succombé non parce que j'étais subjugué par les charmes d'une certaine femme ; aucune femme ne m'a séduit ; j'ai succombé parce que le monde dans lequel je vivais ne voyait dans cette chose dégradante qu'une fonction légitime et utile pour la santé, que d'autres n'y voyaient qu'un amusement naturel, non seulement excusable pour un jeune homme, mais même innocent. Je ne comprenais pas qu'il y avait là une chute et je commençai simplement à m'adonner à ces plaisirs, en partie désir, en partie nécessité, qu'on me faisait croire propres à mon âge, comme je m'étais mis à boire et à fumer. Cependant il y avait dans cette première chute quelque chose de particulier et de touchant.

Je me souviens que tout de suite, là-bas, sans sortir de la chambre, je fus pris d'une si profonde tristesse que j'avais envie de pleurer ; de pleurer sur la perte de mon innocence, sur la souillure définitive de mes idées sur la femme. Oui, les relations simples, naturelles, avec la femme pour moi étaient perdues à jamais. Des relations pures avec les femmes, désormais je n'en pouvais plus avoir. J'étais devenu ce qu'on appelle un *voluptueux*. Or être voluptueux est un état physique comme l'état d'un morphinomane, d'un ivrogne et d'un fumeur. De même que le morphinomane, ou l'ivrogne, ou le fumeur, n'est plus un homme normal, de même l'homme qui a connu plusieurs femmes pour son plaisir n'est plus normal ; il est gâté pour toujours ; c'est un voluptueux. Comme on peut reconnaître l'ivrogne et le morphinomane à leur physionomie, à leurs manières, ainsi on peut reconnaître un *voluptueux*. Le *voluptueux* peut se retenir, lutter, mais il n'aura jamais plus de relations simples, pures et fraternelles avec la femme. D'après sa manière de regarder une jeune femme on peut tout de suite le reconnaître. Et je suis devenu un voluptueux et je le suis resté. C'est ce qui m'a perdu.

V

– Oui, c'est ainsi. Après, cela alla de plus en plus loin, avec toute espèce d'écarts. Mon Dieu ! quand je me rappelle toutes mes lâchetés sous ce rapport, j'en suis épouvanté ! Je me souviens de ce que j'étais quand mes camarades se moquaient de ce qu'ils appelaient mon innocence. Et ce qu'on entend raconter de la jeunesse dorée, des officiers, des Parisiens ! Et tous ces messieurs, et moi-même, noceurs de trente ans, qui avons sur la conscience des centaines de crimes si variés et si terribles envers les femmes, nous entrons dans un salon ou un bal, bien lavés, rasés, parfumés, avec du linge très blanc, en habit ou en uniforme, comme des emblèmes de pureté, c'est délicieux !

Réfléchissez à ce qui existe et à ce qui devrait être. Voici ce qui devrait être : quand, dans une société, chez ma sœur, chez ma fille, survient un homme de cette sorte, moi qui connais sa vie, je devrais m'approcher de lui, le prendre à part et lui dire tout doucement : « Mon ami, je sais comment tu vis, comment tu passes tes nuits et avec qui. Ta place n'est pas ici. Ici, il y a des jeunes filles innocentes. Va-t'en. » Il devrait en être ainsi. Or, voici ce qui se passe en réalité : quand un tel homme paraît et danse en enlaçant notre sœur, notre fille, nous nous en réjouissons, s'il est riche et a des relations. Peut-être qu'après Rigolboche il daignera aussi accepter ma fille. Si même il garde des traces de maladie, ce n'est rien. Maintenant on guérit très bien. Oui. Je connais quelques jeunes filles du grand monde qui ont épousé des hommes malades de la syphilis. Oh ! lâcheté ! Oui… Que vienne le temps où tous ces mensonges, toutes ces lâchetés seront dénoncés !

Plusieurs fois il émit son étrange son et but du thé. Le thé était horriblement fort. Il n'y avait pas d'eau pour le rendre plus léger. Je me sentais très agité par les deux derniers verres que j'avais pris. Probablement le thé agissait aussi sur lui parce qu'il paraissait de plus en plus excité. Sa voix devenait de plus en plus chantante et expressive. À chaque instant il changeait de position, tantôt ôtait son bonnet, tantôt le remettait, et son visage se modifiait bizarrement dans cette demi-obscurité où nous nous trouvions.

– Et pourtant c'est ainsi que je vécus jusqu'à trente ans, sans renoncer pour une minute à mon intention de me marier et de me créer une vie de famille des plus élevées et des plus pures. Dans ce but, j'observais les jeunes filles qui auraient pu me convenir.

J'étais enfoncé dans la fange de la débauche et en même temps je cherchais des jeunes filles dont la pureté fût digne de moi.

J'en écartai beaucoup, précisément parce qu'elles ne me semblaient pas assez pures. Enfin j'en trouvai une que je jugeai digne de moi. C'était une des deux filles d'un propriétaire terrien de Penza, jadis très riche et depuis ruiné.

Une nuit, au clair de lune, pendant que nous revenions d'une promenade en bateau, assis à côté d'elle j'admirais son corps svelte dont un jersey moulait les formes gracieuses, les boucles de ses cheveux, et je conclus subitement que c'était elle. Il me semblait, par ce beau soir, qu'elle comprenait tout ce que je pensais et sentais, et je pensais et sentais les choses les plus élevées. En réalité, il n'y avait que le jersey qui lui allait très bien, et les boucles de ses cheveux, et aussi que j'avais passé la journée auprès d'elle et désirais un rapprochement plus intime.

Chose extraordinaire cette illusion qu'on a parfois, que la beauté est le bien ! Une jolie femme dit des sottises, on l'écoute et n'entend pas des sottises, mais des choses spirituelles. Elle dit, elle fait des choses mauvaises et on voit quelque chose de charmant. Ne ferait-elle rien du tout, si elle est belle, on est aussitôt convaincu qu'elle est d'une intelligence remarquable et d'une moralité extraordinaire.

Je rentrai chez moi enthousiasmé et je me persuadai qu'elle réalisait la plus haute perfection, et que, à cause de cela, elle était digne d'être ma femme. Le lendemain, je fis ma demande.

Quel imbroglio ! Sur mille hommes qui se marient, non seulement dans notre milieu mais, malheureusement, parmi le peuple, à peine s'en trouve-t-il un qui ne soit pas marié auparavant au moins une dizaine de fois, si ce n'est cent et mille fois comme Don Juan.

Il est vrai qu'il existe maintenant, – je l'ai entendu dire et l'ai observé moi-même, – des jeunes gens purs qui sentent et savent que ce n'est pas une plaisanterie mais une affaire sérieuse.

Que Dieu les assiste ! Mais, de mon temps, on n'en trouvait pas un pareil sur dix mille. Et tous le savent et feignent de ne pas le savoir. Dans tous les romans on décrit jusqu'aux moindres détails les sentiments des héros, les étangs, les buissons autour desquels ils se promènent, mais quand on décrit leur grand amour pour une jeune fille, on ne souffle mot de ce que lui, l'intéressant personnage, a fait auparavant, pas un mot sur la fréquentation des

maisons publiques, sur les bonnes, les cuisinières et les femmes d'autrui ; et s'il en est de ces romans inconvenants, on ne les laisse pas entre les mains de celles qui ont le plus grand besoin de les connaître, – les jeunes filles.

D'abord on feint, devant les jeunes filles, que cette débauche qui remplit la moitié de la vie de nos villes et de nos campagnes, n'existe pas en réalité. On le feint si bien qu'on arrive à se persuader que nous sommes tous des gens moraux et que nous vivons dans un monde moral. Quant aux pauvres jeunes filles, elles y croient tout à fait sérieusement. C'était le cas de ma malheureuse femme. Je me souviens qu'étant déjà fiancé, je lui montrai mon journal où elle pouvait apprendre quelque chose de mon passé, et surtout ma dernière liaison qu'elle aurait pu découvrir par des clabaudages, – c'était du reste pour cela que j'avais senti la nécessité de l'en instruire. Je me rappelle sa frayeur, son désespoir, son effarement, quand elle l'eut appris et compris. Je crus qu'elle allait tout rompre. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?…

Il poussa un gémissement, avala une gorgée de thé, puis se tut.

VI

– Non, d'ailleurs, c'est mieux ainsi, mieux ainsi ! – s'écria-t-il. – Je l'ai mérité ! Mais il ne s'agit pas de cela. Je voulais dire que dans ces cas-là ce sont les pauvres jeunes filles seules qui sont trompées.

Quant aux mères, aux mères surtout, instruites par leurs maris, elles savent tout fort bien. Elles feignent de croire à la pureté du jeune homme et agissent en réalité tout autrement : elles savent de quelle façon il faut amorcer les jeunes gens pour elles-mêmes et pour leurs filles.

Nous autres, hommes, nous péchons par ignorance, et parce que nous ne voulons pas apprendre ; quant aux femmes, elles savent très bien, elles, que l'amour le plus noble, le plus poétique, comme nous l'appelons, dépend non pas des qualités morales mais d'une intimité physique, et aussi de la façon de se coiffer les cheveux, de la couleur et de la forme d'une robe. Demandez à n'importe quelle coquette expérimentée, qui s'est donné la tâche

de séduire un homme, demandez-lui ce qu'elle préférerait en présence de celui qu'elle est en train de conquérir : être convaincue de mensonge, de cruauté, même de perversité, ou paraître devant lui vêtue d'une robe mal faite ? Chacune préférera toujours la première alternative. Elle sait parfaitement que nous mentons quand nous parlons de nos sentiments élevés, que nous ne cherchons que la possession de son corps et qu'à cause de cela nous lui pardonnerons toutes ses ignominies, tandis que nous ne lui pardonnerons pas un costume de mauvais ton, sans goût, et mal fait.

Or, ces choses-là, la coquette les connaît par expérience, tandis que la jeune fille innocente ne les connaît que d'instinct, comme les animaux.

C'est pourquoi nous voyons ces abominables jerseys, ces bosses artificielles sur le derrière, ces épaules, ces bras, ces seins presque nus. Les femmes, surtout celles qui ont passé par l'école des hommes, savent parfaitement que les conversations sur des sujets élevés ne sont que des conversations, et que l'homme cherche et veut le corps et tout ce qui orne le corps. Et elles agissent en conséquence. Si l'on rejette l'habitude de cette ignominie qui est devenue pour nous une seconde nature, et si l'on envisage la vie de nos classes supérieures telle qu'elle est, avec toute son impudeur, ce n'est qu'une vaste maison de tolérance… Ce n'est pas votre avis ? Permettez, je vais vous le prouver, – dit-il, prévenant toute dénégation de ma part. – Vous dites que les femmes de notre société ont un autre intérêt que les femmes des maisons de tolérance, et moi je prétends le contraire et je le prouve. Si des êtres diffèrent entre eux par le but de leur existence, par leur vie passée, cela devra se refléter aussi dans leur extérieur, et leur extérieur sera tout différent. Eh bien ! comparez donc les misérables, les méprisées, avec les femmes de la plus haute société : les mêmes robes, les mêmes façons, les mêmes parfums, les mêmes dénudations des bras, des épaules, de la gorge, la même bosse sur le *derrière,* la même passion pour les pierreries, pour les objets brillants et très chers, les mêmes amusements, danses, musiques, chants. Les premières attirent par tous les moyens, les secondes aussi. Aucune différence. Logiquement parlant, il faut dire que les prostituées à court terme sont généralement méprisées, et les prostituées à long terme estimées.

VII

– Oui, et moi aussi j'ai été séduit par des jerseys, des boucles de cheveux et des tournures.

Et j'étais très facile à prendre, ayant été élevé dans les conditions où, comme des concombres en serre, poussent les jeunes gens amoureux. Notre nourriture trop abondante, avec l'oisiveté physique complète, n'est autre chose qu'une excitation systématique à la lubricité. Quoique vous pensiez, il en est ainsi. Moi-même, jusqu'aux derniers moments, je n'y voyais rien. Maintenant je vois. Et, ce qui me tourmente, c'est que personne ne le sait et que tous disent des sottises comme cette dame qui vient de sortir.

Par exemple, à côté de chez moi, au printemps, des ouvriers, des paysans, travaillent à la construction de la voie ferrée. La nourriture ordinaire d'un paysan, c'est du pain, du *kvass*(6), des oignons ; et il vit, il est dispos, bien portant ; il fait les travaux légers des champs. Il travaille au chemin de fer et sa nourriture se compose maintenant de gruau et d'une livre de viande. Seulement cette viande il la restitue en un labeur de seize heures en poussant un wagonnet de trente pouds. Et c'est bien comme ça. Mais nous, qui mangeons deux livres de viande, de gibier, de poisson, nous qui absorbons toute espèce de boissons et de nourritures échauffantes, comment dépensons-nous cela ? En des excès sensuels. Si la soupape est ouverte, tout va bien, mais fermez-la, comme je l'avais fermée temporairement, et aussitôt il en résultera une existence qui, en passant à travers le prisme de notre vie artificielle, s'exprimera par le sentiment amoureux le plus pur, parfois même platonique. Et je suis tombé amoureux comme tout le monde.

Tout y était : des transports, des attendrissements, de la poésie. Mais en réalité, mon amour était préparé d'un côté par la maman et les couturières, et d'un autre côté par l'abondance de la nourriture absorbée, et une vie trop oisive. S'il n'y avait pas eu de promenades en bateau, de vêtements bien ajustés, etc., si ma femme avait porté quelque blouse informe et que je l'eusse vue ainsi chez elle, d'autre part si j'eusse été un homme dans les conditions normales, qui absorbe la nourriture nécessaire pour son travail, et si une soupape de sûreté eut été ouverte (par hasard, à ce moment elle était fermée) je ne serais point devenu amoureux et rien ne serait arrivé.

VIII

– Tout coïncida : et mon état physique, et la robe bien faite, et la promenade en bateau. Vingt fois la chose avait raté, cette fois elle réussissait. C'est comme un piège. Je ne plaisante pas. Les mariages se préparent maintenant comme des pièges. Que devrait-il y avoir de plus naturel ? La jeune fille est nubile, il faut la marier. Quoi de plus simple, si la jeune personne n'est pas un monstre et s'il se trouve des hommes qui désirent se marier. Cela se passait ainsi dans le vieux temps. Quand la jeune fille arrivait à l'âge de se marier, les parents arrangeaient le mariage. Cela se faisait, cela se fait encore dans toute l'humanité : chez les Chinois, les Hindous, les Musulmans, et chez notre simple peuple aussi. Cela se passe ainsi dans l'espèce humaine au moins dans les quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas. Il n'y a guère que un pour cent, peut-être moins, nous, les noceurs, qui avons imaginé que cette mode était mauvaise et avons inventé autre chose. Et cette autre chose qu'est-ce ? C'est que les jeunes filles sont assises et que les messieurs se promènent comme dans un bazar, et font leur choix. Les vierges attendent et pensent, sans vous le dire : « Prends-moi, jeune homme ! Non, moi ! Pas elle, mais moi : regarde ces épaules et le reste ». Et nous, les hommes, nous nous promenons, estimons du regard la marchandise et nous sommes très satisfaits ? « Je sais tout et je ne me laisserai pas tromper ».

Ils se promènent, regardent et sont très contents que cela soit si bien arrangé pour eux. Mais si l'on n'y veille pas, ça y est : on est pris !

– Que faire donc ? lui dis-je. Est-ce à la femme de faire la proposition ?

– Je ne sais pas ; mais s'il s'agit d'égalité, que l'égalité soit complète. On a trouvé humiliant de se marier par l'intermédiaire des marieuses, c'est pourtant mille fois préférable. Là les droits et les chances sont égaux ; ici la femme est une esclave exposée au marché ou un appât dans un piège. Essayez de dire à une mère ou à une jeune fille la vérité : qu'elles ne sont préoccupées que de la chasse au mari. Dieu quelle offense ! Cependant elles ne peuvent pas faire autre chose et n'ont pas autre chose à faire. Ce qui est terrible c'est de voir parfois de toutes jeunes, pauvres et innocentes filles préoccupées uniquement de ces idées. Si encore, je le répète, cela se faisait franchement, mais ce n'est que mensonge. « Ah ! la descendance des espèces, que c'est

intéressant ! Oh ! Lily s'intéresse beaucoup à la peinture ! Irez-vous à l'exposition ? C'est charmant ! Et la troïka, et les spectacles, et la symphonie ? Ah ! que c'est adorable ! Ma Lily raffole de musique. Et vous, pourquoi ne partagez-vous pas ces convictions ? Et les promenades en bateau !… » Alors qu'il n'y a que cette seule pensée : « Prends, prends-moi ! prends ma Lily ! Non, moi ! Essaie seulement !… » Lâcheté ! mensonge ! conclut-il ; et, ayant bu un dernier verre de thé il se mit à ranger les tasses.

IX

– Oui, vous savez, reprit-il en rangeant dans son sac le thé et le sucre, cette puissance des femmes dont souffre le monde provient uniquement de ce que je viens de dire.

– Comment, la puissance des femmes ? dis-je. Les droits sont surtout du côté des hommes.

– Parfaitement, c'est bien cela, dit-il. C'est bien ce que je veux dire et c'est ce qui explique ce phénomène extraordinaire : d'une part, il est tout à fait exact que la femme est amenée au plus bas degré de l'humiliation, et d'autre part elle domine. Voyez les juifs : avec la puissance que leur confère l'argent ils se vengent de leur assujettissement. Ainsi font les femmes. « Ah ! vous voulez que nous ne soyons que des marchands, bon ; en restant marchands nous nous emparerons de vous, » disent les juifs. Et les femmes disent de même : « Vous voulez que nous ne soyons que des objets de sensualité ? bon, comme objets de sensualité, nous vous courberons sous le joug ». Ce n'est pas dans la privation du droit de vote ou du droit de magistrature que réside l'infériorité de la femme, mais dans ses relations sexuelles, elle n'est pas l'égale de l'homme. Elle n'a pas le droit d'user de l'homme et de s'abstenir de le choisir au lieu d'être choisie. Vous dites que ce serait abominable. Bon ! Mais alors que l'homme n'ait pas non plus ces droits, puisque maintenant la femme en est privée. Mais voilà, à défaut de droits elle agit sur la sensualité de l'homme, par quoi elle le domine, de sorte qu'en réalité c'est la femme qui choisit, tandis que l'homme n'a que l'apparence du choix. Dès que la femme est en possession de ses moyens, elle en abuse et acquiert un pouvoir terrible sur les hommes.

– Mais où voyez-vous ce pouvoir exceptionnel ? demandai-je.

– Où ? Mais partout, dans tout. Allez voir les magasins dans une grande ville. Il y a là des millions ; il est impossible d'évaluer l'énorme quantité de travail qui s'y dépense. Or, dans les neuf dixièmes de ces magasins y a-t-il quoi que ce soit pour l'usage des hommes ? Tout le luxe de la vie est demandé et soutenu par la femme.

Comptez toutes les fabriques. La plupart travaillent à des ornements inutiles, équipages, meubles, hochets pour les femmes. Des millions d'hommes, des générations d'esclaves s'usent à ce travail de forçats dans les fabriques, uniquement pour les caprices des femmes. Les femmes, telles des reines, gardent comme prisonniers de guerre, dans les travaux forcés, les neuf dixièmes du genre humain. Et tout cela parce qu'on les a humiliées en les privant de droits égaux à ceux de l'homme. Elles se vengent sur notre volupté ; elles nous attrapent dans leurs filets. Oui, tout est là.

Les femmes se sont façonné de telles armes pour agir sur les sens, qu'un homme ne peut rester calme en leur présence. Aussitôt qu'un homme approche une femme, il tombe sous l'influence de cet opium et perd la tête. Depuis longtemps déjà je me sentais mal à l'aise quand je voyais une femme trop bien parée, en robe de bal, mais à présent, cela me terrifie, tout simplement, car j'y vois un péril pour les hommes, quelque chose de contraire aux lois et j'ai envie d'appeler un sergent de ville, d'appeler un secours quelconque, de demander qu'on enlève cet objet dangereux.

– Oui, riez ! me cria-t-il. Mais ce n'est pas du tout une plaisanterie. Je suis sûr que le temps viendra, et il n'est peut-être pas si loin, où les hommes comprendront cela et seront étonnés qu'il ait pu exister une société où étaient permises des actions aussi nuisibles que celles d'orner le corps de façon à éveiller la sensualité, comme le font les femmes de notre société. Autant établir des traquenards le long de nos voies publiques, ou pis encore ! Pourquoi les jeux de hasard sont-ils interdits alors qu'on ne défend pas que les femmes se promènent en costumes excitant la sensualité ? Elles sont mille fois plus dangereuses.

X

– Voilà donc comment j'ai été pris. J'étais ce qu'on appelle amoureux. Non seulement elle m'apparaissait comme un être parfait, mais durant le temps de mes fiançailles je me considérais aussi comme un être parfait. Il n'est pas de crapule au monde qui ne puisse trouver pire que soi, et, par conséquent, qui ne puisse s'enorgueillir et être content de soi. J'étais dans ce cas : je ne me mariais pas pour l'argent, l'intérêt était étranger à l'affaire tandis que la plupart de mes connaissances avaient fait des mariages d'intérêt, soit pour l'argent, soit pour les relations. Premièrement j'étais riche, elle était pauvre. Deuxièmement, j'étais fier surtout de ce que j'avais l'intention ferme de vivre, une fois marié, en monogame, alors que d'autres se mariaient avec l'intention de continuer leur vie polygame de célibataires ; et de cela, je m'enorgueillissais démesurément. Oui, j'étais un effroyable cochon avec la conviction d'être un ange.

La période de mes fiançailles dura peu. Je ne puis me la rappeler sans honte. Quelle abomination ! Il est donc entendu que l'amour est un sentiment moral et non sensuel. S'il en est ainsi cette attirance spirituelle devrait s'exprimer par des paroles, des entretiens, des conversations. Rien de pareil : il nous était très difficile de converser en tête-à-tête. Quel travail de Sisyphe c'était. À peine avions-nous découvert ce qu'il fallait dire et l'avions-nous exprimé qu'il fallait recommencer à nous taire et chercher de nouveaux sujets. Nous n'avions rien à nous dire. Tout ce que nous pouvions nous imaginer sur la vie qui nous attendait, sur notre établissement, était dit. Et quoi après ? Si nous avions été des animaux nous aurions su que nous n'avions pas à causer ; tandis que nous devions parler sans avoir rien à dire. Car ce qui nous occupait n'était pas une chose qui pouvait se rendre par des paroles. Et puis, cette coutume inepte de manger des bonbons, cette goinfrerie bestiale pour les sucreries, ces abominables préparatifs de noce : ces discussions sur l'appartement, sur la chambre à coucher, la literie, les peignoirs, les robes de chambre, la lingerie, les toilettes. Comprenez donc que si l'on se marie selon « Domostroy, » comme disait tantôt ce vieillard, alors ces édredons, ces trousseaux, ces literies, tout ça sont des détails sacro-saints. Mais chez nous, sur dix mariés, à peine s'en trouve-t-il un qui croie, je ne dis pas aux sacrements, mais à ceci : que le mariage est un certain engagement. Sur cent hommes, à peine en est-il un qui ne se soit marié déjà, et sur cinquante à peine un qui n'ait accepté d'avance de tromper sa femme à chaque occasion ; la grande majorité regarde cette promenade à l'église comme une

condition nécessaire pour posséder une certaine femme ; songez alors quelle terrible signification acquièrent tous ces détails. Cela devient comme une vente où l'on cède une vierge à un débauché, en entourant cette vente de certaines formalités.

XI

– Tous se marient ainsi, et je me mariai de même, et la fameuse lune de miel commença. Quel vilain nom ! siffla-t-il avec colère. Je me promenais un jour à Paris à travers des baraques, lorsque, séduit par l'enseigne de l'une d'elles, j'entrai pour voir une femme à barbe et un chien aquatique. La femme était un homme déguisé ; le chien était un chien ordinaire recouvert d'une peau de phoque, et qui nageait dans une baignoire. C'était dénué d'intérêt, mais le barnum m'accompagna à la sortie, très courtoisement, et s'adressa au public qui stationnait devant l'entrée, en invoquant mon témoignage : « Demandez à monsieur si cela vaut la peine d'être vu ? Entrez, entrez, un franc par personne ». Confus, je n'osai point répondre qu'il n'y avait rien d'intéressant à voir, et c'était bien, en effet, sur ma confusion, que comptait le barnum.

C'est la même chose probablement pour les personnes qui ont passé par les abominations de la lune de miel et qui n'en désillusionnent pas les autres. Je fis de même, je ne désillusionnai personne. Mais je ne vois pas maintenant pourquoi ne pas dire la vérité. Je crois même qu'il est nécessaire de la dire. C'est une période de malaise, de honte, de pitié et surtout d'ennui, d'ennui féroce ! C'est à peu près ce que j'éprouvai quand je commençai à fumer : j'avais envie de vomir, je bavais et avalais ma bave en feignant d'y prendre plaisir. Le plaisir amoureux comme le plaisir de fumer, s'il arrive, n'arrive qu'après. Il faut que les époux fassent l'éducation de ce vice avant d'en éprouver du plaisir.

– Comment, vice ? demandai-je. Mais vous parlez d'une chose des plus naturelles.

– Naturelles ? fit-il. Naturelles ? Non, moi je suis arrivé à la conviction au contraire que ce n'est pas… naturel. Oui, ce n'est pas naturel du tout. Demandez aux enfants, demandez à une jeune fille non dépravée. Ma sœur se maria très jeune avec un homme

qui avait le double de son âge, un débauché.

Je me rappelle quel étonnement fut le nôtre quand, la nuit de ses noces, pâle, tout en larmes, elle s'enfuit de son époux, tremblant de tout son corps et disant que pour rien au monde elle ne saurait même dire ce qu'il voulait d'elle.

Vous dites : naturel !

Manger est naturel. C'est une fonction heureuse, agréable et que nul n'a honte d'accomplir dès sa naissance ; tandis que ceci, on en est honteux, dégoûté, on en souffre. Non, ce n'est pas naturel ! Et je me suis convaincu qu'une jeune fille non corrompue en a toujours horreur.

– Mais, dis-je, comment se perpétuerait le genre humain ?

– Oui, la continuation du genre humain ! fit-il ironiquement, avec colère, comme s'il attendait cette objection courante et de mauvaise foi. Prêcher l'abstinence de l'enfantement afin que les lords anglais puissent bâfrer à leur aise, c'est permis. Prêcher l'abstinence de l'enfantement sous prétexte qu'il faut prendre le plus d'agrément possible, c'est permis ; mais oser dire qu'il faut s'abstenir de l'enfantement au nom de la morale, mes aïeux, quels cris !… Le danger que le genre humain disparaisse parce que des hommes désirent ne plus être des cochons. Excusez-moi. Cette lumière m'est désagréable, peut-on fermer ? dit-il en montrant la lanterne.

Je dis que je n'y voyais pas d'inconvénient et alors, vivement, comme tout ce qu'il faisait, il monta sur la banquette et baissa le store de la lanterne.

– Tout de même, dis-je, si tous avaient reconnu cela comme loi, le genre humain n'existerait plus.

Il ne répondit pas aussitôt.

– Vous dites comment se perpétuerait le genre humain ? reprit-il en s'asseyant en face de moi, et s'accoudant sur ses genoux largement écartés. Mais pourquoi le genre humain doit-il se perpétuer ? dit-il.

– Comment, pourquoi ? Mais alors nous n'existerions pas.

– Et pourquoi faut-il que nous existions ?

– Comment pourquoi ? Pour vivre.

– Et pourquoi vivre ? S'il n'y a aucun but, si la vie nous est donnée pour elle-même(7), alors ce n'est pas la peine de vivre. Et,

s'il en est ainsi, alors les Schopenhauer, les Hartmann, tous les bouddhistes ont raison. Mais si la vie a un but, alors il est clair qu'elle doit cesser quand le but est atteint. Et il en est vraiment ainsi, dit-il, tout ému par cette idée, à laquelle, évidemment, il tenait beaucoup. Il en est ainsi. Suivez-moi : Si l'Humanité a pour but le bien-être, le bonheur, l'amour, comme vous voulez, si le but de l'Humanité, comme il est dit dans les Prophètes, est que tous les hommes soient unis par l'amour, que des épées on forge des faux, etc. ; alors qu'est-ce qui l'empêche d'atteindre ce but ? Les passions. Or, parmi les passions, la plus forte, la plus mauvaise, la plus tenace, c'est l'amour sexuel.

De sorte que si les passions disparaissaient, et avec elles la dernière, la plus forte, l'amour sexuel, alors la prophétie serait réalisée : l'union serait accomplie ; l'Humanité, dès lors, aurait exécuté la loi et n'aurait plus lieu d'être. Mais tant que l'Humanité existe, elle a devant elle un idéal, et cet idéal ne peut être celui du lapin ou du cochon : se multiplier le plus possible ; ni celui des singes ou des Parisiens : jouir de la façon la plus raffinée des plaisirs de la passion sexuelle. Son idéal est celui du bien atteint par l'abstinence et la pureté. C'est à cet idéal que l'homme aspire et aspira toujours. Et voyez la conséquence. Il en résulte que l'amour sexuel est une soupape de sûreté. Si la génération existante de l'humanité n'a pas atteint le but, c'est parce qu'elle nourrit des passions et la passion la plus forte, l'amour sexuel. Mais s'il y a la passion sexuelle, il y aura une nouvelle génération, et par suite la possibilité d'atteindre le but avec la génération suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce que le but soit atteint, que la prophétie soit réalisée et que les hommes s'unissent. Autrement qu'y aurait-il ? Si l'on admet que Dieu a créé les hommes pour atteindre un certain but, il les aurait créés ou mortels, sans la passion sexuelle ou éternels. S'ils étaient mortels, sans la passion sexuelle, qu'en résulterait-il ? Il en résulterait qu'ils auraient vécu et seraient morts sans atteindre le but, et, pour atteindre le but, Dieu aurait dû créer des hommes nouveaux. S'ils étaient éternels, et admettons qu'après plusieurs millions d'années ils eussent atteint le but, alors pourquoi existeraient-ils ? Où faudrait-il les mettre ? Le mieux est ce qui existe. Mais cette expression ne vous plaît peut-être pas et êtes-vous évolutionniste. Mais alors le résultat est le même. L'espèce supérieure des animaux, la race humaine, pour se maintenir dans la lutte contre les autres animaux, doit vivre en société comme les abeilles, et non se multiplier sans fin ; elle doit, comme les abeilles, élever des êtres

asexués ; autrement dit elle doit aspirer à l'abstinence et non à l'excitation de la lubricité à quoi tend toute l'organisation de notre vie.

Il se tut.

– Le genre humain disparaîtra ? Mais peut-on en douter ? C'est aussi indiscutable que la mort. D'après toutes les doctrines de l'Église, la fin du monde viendra et toutes les théories scientifiques aboutissent inévitablement à la même conclusion.

XII

– Dans notre monde, c'est juste le contraire : s'il arrive que l'homme, étant célibataire, pense encore à l'abstinence, une fois marié il considère que l'abstinence n'est plus nécessaire. Songez donc, ce départ après le mariage, cette solitude que les nouveaux mariés se ménagent avec le consentement des parents, ce n'est autre chose que l'autorisation de la débauche. Mais la loi morale se venge elle-même quand on la viole. La lune de miel ne me donna pas ce qu'elle promettait ; tout le temps c'était honteux et ennuyeux, et bientôt cela devint très pénible. Je crois que le troisième ou le quatrième jour, je trouvai ma femme triste. Je lui en demandai la raison, et me mis à l'embrasser, ce qui, à mon avis, était tout ce qu'elle pouvait désirer. Elle écarta ma main et se mit à pleurer. Pourquoi ? Elle ne put me le dire. Elle était triste, angoissée. Ses nerfs torturés lui avaient probablement suggéré la vérité sur l'ignominie de nos relations, mais elle ne savait comment exprimer cela. Je me mis à la questionner ; elle répondit quelque chose de vague, qu'elle était triste sans sa mère. Il me sembla qu'elle ne disait pas la vérité. Je cherchai à la consoler en gardant le silence sur sa mère. Il ne me venait pas à l'esprit qu'elle se sentait tout simplement énervée et que la mère n'était qu'un prétexte. Mais aussitôt elle s'offensa de ce que je ne parlais pas de sa mère, comme si je ne l'avais pas crue. Elle me dit qu'elle voyait bien que je ne l'aimais pas. Je l'accusai de caprice. Soudain tout son visage se changea : la tristesse fit place à l'irritation. Elle me reprocha en termes durs et blessants mon égoïsme et ma cruauté. Je la regardai. Toute sa figure exprimait la froideur absolue, l'animosité, presque la haine pour moi. Je me rappelle l'effroi que j'éprouvai à cette vue. Comment ? Quoi ? pensai-je. L'amour,

l'union des âmes, et voilà ce qu'il y a ! Mais c'est impossible, ce n'est plus elle ! Je tâchai de la calmer, mais je me heurtai à un tel mur inébranlable de froide hostilité que, sans avoir le temps de réfléchir, je fus pris d'une vive irritation et nous échangeâmes une foule de propos désagréables. L'impression de cette première brouille fut terrible. J'appelle cela brouille, mais ce n'était pas une brouille ; c'était la découverte soudaine de l'abîme qui, en réalité, existait entre nous. L'amour était épuisé avec la satisfaction de la sensualité, et nous restions en face l'un de l'autre sous notre vrai jour, comme deux égoïstes complètement étrangers qui cherchent à se procurer le plus de plaisir possible l'un par l'autre. Ainsi, ce que j'appelais notre brouille était la mise au jour de notre véritable situation après l'apaisement de la volupté. Je ne me rendis pas compte que cette hostilité froide était notre état normal et je ne comprenais pas que cette première brouille serait bientôt noyée sous un nouveau flot de sensualité.

Je crus que nous nous étions querellés puis réconciliés et que cela ne nous arriverait plus. Mais, en cette même lune de miel arriva bientôt une période de satiété où nous cessâmes d'être nécessaires l'un à l'autre, et une nouvelle brouille éclata. Cette deuxième brouille me frappa encore plus que la première. « Alors la première n'était pas un hasard, c'était fatal et cela sera ainsi », pensai-je. Cette seconde querelle me stupéfia d'autant plus qu'elle avait une cause misérable : elle eut pour prétexte une question d'argent ; or, jamais je n'avais marchandé sur ce chapitre ; il m'était surtout impossible de le faire vis-à-vis de ma femme. Je me souviens seulement qu'à une remarque que je lui fis, elle insinua que mon intention était de la dominer au moyen de l'argent et que je basais sur l'argent mon droit sur elle ; enfin quelque chose de tout à fait impossible, de stupide et lâche qui n'était ni dans mon caractère ni dans le sien. J'étais hors de moi. Je l'accusai d'indélicatesse ; elle m'adressa le même reproche. La dispute éclata. Dans ses paroles, dans l'expression de son visage, dans ses yeux, je remarquai de nouveau la haine cruelle et froide qui m'avait tant stupéfié déjà. Il m'est arrivé de me quereller avec mon frère, avec des amis, avec mon père, mais jamais il n'y eut entre nous cette méchanceté farouche que je voyais ici. Après quelque temps, cette haine mutuelle fut encore couverte par un flux de volupté, et je me consolai de nouveau en me disant que ces deux querelles étaient des fautes réparables. Mais à la troisième, à la quatrième, je compris que ce n'était pas un simple hasard, que c'était une fatalité qui devait arriver encore, et j'en

étais horrifié. Une autre pensée encore plus terrible me tourmentait : j'étais persuadé que moi seul vivais si mal avec ma femme, que cela n'arrivait pas dans les autres ménages. J'ignorais alors que dans tous les ménages ont lieu les mêmes accrocs, et que tous, comme moi, s'imaginant que c'est un malheur exclusivement réservé à eux seuls, cachent soigneusement ce malheur honteux non pas seulement aux autres mais à eux-mêmes.

Commencé dès les premiers jours, cela se perpétua et augmenta, avec des caractères d'acharnement toujours plus marqués. Au fond de mon âme, dès les premières semaines, je sentis que j'étais perdu, que j'avais ce que je n'attendais pas, et que le mariage non seulement n'est pas le bonheur, mais une épreuve pénible. Cependant, comme tout le monde, je me refusais à l'avouer (je ne l'aurais jamais avoué, n'eût été le dénouement) et je le cachais non seulement aux autres, mais à moi-même. Je m'étonne maintenant de n'avoir pas vu alors ma situation vraie. C'était cependant facile avec ces querelles commencées pour des motifs si futiles qu'on ne pouvait ensuite se les rappeler. La raison ne pouvait trouver de prétextes suffisants pour notre haine tenace l'un envers l'autre. De même n'en trouvait-elle pas pour la réconciliation. Parfois des paroles, des explications, des larmes même, mais parfois… oh ! j'ai honte à me le rappeler maintenant, après des mots injurieux, arrivaient les sourires, les baisers, les enlacements… Abomination ! Comment ne percevais-je pas alors toute cette vilenie…

XIII

Deux voyageurs montèrent et se mirent à s'installer à l'autre extrémité du wagon. Il se tut tout le temps qu'ils s'installèrent, mais aussitôt le silence revenu il continua. Évidemment il n'avait pas perdu un seul instant le fil de sa pensée.

– Voilà ce qui est ignoble principalement, commença-t-il ; on suppose, en théorie, que l'amour est quelque chose d'idéal, d'élevé, et, en réalité, l'amour est quelque chose de hideux, de sale, dont il est dégoûtant et honteux de parler et de se souvenir. Et il faut bien le comprendre, ce n'est pas en vain que la nature fait que c'est hideux et honteux. Mais au contraire, les gens feignent que le hideux et le honteux est beau et élevé.

Quels étaient les premiers indices de mon amour ? Je m'adonnai aux excès bestiaux non seulement sans en être honteux, au contraire, j'en étais fier ; non seulement sans penser à la vie intellectuelle de ma femme, mais même sans penser à sa vie physique. Je m'étonnais de notre hostilité, et, pourtant, comme c'était clair : cette hostilité n'était autre chose qu'une protestation de la nature humaine contre la bête qui l'asservissait.

Je m'étonnais de notre haine mutuelle, et il n'en pouvait être autrement. Cette haine n'était rien d'autre que la haine des complices pour l'excitation et la participation dans le crime. Car c'était un crime que notre liaison de *cochons* continuât toujours lorsque cette pauvre femme fut devenue enceinte le premier mois.

Vous pensez que je m'écarte de mon récit ? Du tout ! Je vous raconte toujours *comment* j'ai tué ma femme. On m'a demandé au tribunal avec quoi, comment j'ai tué ma femme ? Les imbéciles ! Ils croient que j'ai tué ma femme avec un couteau, le 5 octobre. Ce n'est pas alors que je l'ai tuée. C'est longtemps avant, comme eux tous tuent à présent…

– Mais comment cela ? demandai-je.

– Voici ce qui est étonnant, que personne ne veut savoir ce qui est si clair et si évident, que les médecins devraient connaître et répandre, mais qu'ils taisent. C'est quelque chose de terriblement simple. L'homme et la femme sont créés comme les animaux, de telle sorte qu'après l'amour charnel, la femme devient enceinte, puis allaite ; durant ces périodes l'acte sexuel est nuisible aussi bien pour la femme que pour son enfant. Il y a un nombre égal d'hommes et de femmes. Que résulte-t-il de cela ? Il semble qu'il ne faut point un esprit transcendant pour tirer de cela la conclusion qu'en tirent les animaux, c'est-à-dire l'abstinence. Mais non, la science est arrivée à tel point qu'elle a trouvé des leucocytes quelconques qui circulent dans le sang, et d'autres imbécillités, tandis qu'elle n'a pu comprendre encore cela, du moins je n'ai jamais entendu qu'elle en ait parlé. De sorte que pour une femme il n'y a que deux issues : l'une se transformer en monstre, détruire en soi la capacité d'être femme, c'est-à-dire mère, pour que l'homme puisse tranquillement continuer à jouir d'elle ; l'autre issue, qui n'est pas même une issue mais la simple, directe et grossière violation des lois de la nature, qui se commet dans toutes les familles dites honnêtes, c'est que la femme, contrairement à sa nature, doit être en même temps enceinte, nourrice et maîtresse, c'est-à-dire ce à quoi ne descend aucun

animal. Ses forces n'y suffisent pas. Voilà pourquoi nous avons l'hystérie, les nerfs et, chez les paysans, la possession, l'ensorcellement. Notez que chez la jeune fille pure la possession n'existe pas ; elle n'existe que chez la femme, et chez la femme qui vit avec son mari. C'est ainsi chez nous et ainsi en Europe. Tous les hôpitaux sont remplis de femmes qui ont transgressé les lois de la nature. Mais les possédées et les clientes de Charcot sont des créatures complètement finies, tandis que de femmes à demi estropiées le monde regorge. Si l'on songeait quelle grande œuvre est pour la femme la gestation ou l'allaitement ! En elle se forme l'être qui nous continue. Et cette œuvre sainte est gênée, rendue pénible, par quoi ? Il est effroyable d'y penser ! Et après cela on parle de la liberté, des droits de la femme. C'est comme des anthropophages gavant leurs prisonniers pour les dévorer et leur assurant en même temps qu'on prend soin de leurs droits et de leur liberté.

Tout cela était neuf et me surprenait.

– Mais alors, s'il en est ainsi, dis-je, il en résulte qu'on peut aimer sa femme seulement une fois tous les deux ans, et comme l'homme…

– Et l'homme en a besoin, répéta-t-il. Au moins les charmants prêtres de la science nous l'assurent. Je les forcerais, ces pontifes, à remplir l'emploi de ces femmes qui, d'après eux, sont nécessaires aux hommes, qu'est-ce qu'ils chanteraient alors ? Affirmez à l'homme qu'il a besoin d'eau-de-vie, de tabac, d'opium, et il croira tout cela nécessaire. Il en résulte que Dieu n'a pas su arranger l'affaire comme il faut, puisque, sans demander l'avis des pontifes, il a combiné ainsi la chose. L'homme a besoin de satisfaire sa volupté, ainsi ont-ils décidé, et voilà que ce besoin est dérangé par la naissance et l'allaitement des enfants. Que faire alors ? S'adresser aux pontifes, ils arrangeront cela. Et en effet, ils ont trouvé. Quand donc seront découronnées ces canailles avec leurs mensonges ? Il est temps ! Nous en avons assez. On devient fou, on se tire des coups de revolver et toujours à cause de cela. Et comment pourrait-il en être autrement ? On dirait que les animaux savent que la descendance continue leur espèce et ils suivent à cet égard une certaine loi. Il n'y a que l'homme qui ne la connaît pas et ne veut pas la connaître. Il n'est soucieux que d'avoir le plus de plaisir possible. Et qui donc fait cela ? Le roi de la nature, l'homme ! Remarquez que les animaux s'accouplent seulement quand ils peuvent reproduire l'espèce, et l'ignoble roi de la nature

s'accouple en tout temps. Il fait plus, il élève cet acte de singe à un idéal. Au nom de cet amour, c'est-à-dire de cette saleté, il tue… quoi ?… la moitié du genre humain. De la femme qui doit être son aide dans le mouvement de l'humanité vers la vérité et le bien, au nom de ses plaisirs, il en fait non pas une aide mais une ennemie. Qu'est-ce qui retarde partout le mouvement progressif de l'humanité ? La femme. Pourquoi en est-il ainsi ? À cause de ce que j'ai dit et pour cela seul. Oui, oui, répéta-t-il plusieurs fois, et il commença à se remuer, prit une cigarette, se mit à fumer, afin, évidemment, de se calmer un peu.

XIV

– Et voilà, je vécus en pareil cochon, continua-t-il reprenant son ton ancien. Le pire c'est que, vivant de cette façon ignoble, je croyais, parce que je ne me laissais pas séduire par les autres femmes, que je menais une vie de famille honnête, que j'étais un être moral, et que si nous avions des querelles, la faute en était à ma femme, à son caractère.

Mais il est évident que la faute ne venait pas d'elle. Elle était comme tout le monde, comme la majorité. Elle avait été élevée d'après les principes exigés par la société qui était la nôtre, c'est-à-dire comme sont élevées, sans exception, toutes les jeunes filles de notre classe riche et comme elles le sont nécessairement. On parle de je ne sais quelle nouvelle éducation des femmes. Mais ce ne sont là que de vaines paroles : l'éducation des femmes résulte de la véritable vocation de la femme dans le monde et non de celle qu'on a inventée pour elle. L'éducation de la femme correspondra toujours à la façon dont l'homme envisage la femme. Nous tous savons comment les hommes envisagent les femmes : « *Wein, Weib und Gesang* », comme disent les poètes en leurs vers. Prenez toute la poésie, la peinture, la sculpture, en commençant par les poèmes d'amour et les Vénus et Phryné nues, vous verrez que la femme n'est qu'un instrument de plaisir. Elle est ainsi à Trouba, à Griatchevka(8) et à un bal de la Cour. Et songez à cette ruse diabolique : le plaisir, eh bien ! c'est le plaisir et l'on sait que la femme est un morceau fin. D'abord ce sont les chevaliers qui assurent qu'ils adorent la femme (ils l'adorent et la regardent tout de même comme un instrument de plaisir) et de nos jours, tous

assurent estimer la femme. Les uns lui cèdent leur place, ramassent son mouchoir, les autres lui reconnaissent le droit d'occuper tous les emplois, de participer au gouvernement, etc. Malgré tout cela, le point essentiel demeure le même. Elle est un objet de volupté, son corps est un moyen de jouissance. Et elle le sait. C'est de l'esclavage, parce que l'esclavage n'est rien d'autre que l'utilisation du travail des uns à la jouissance des autres.

Pour que l'esclavage n'existe pas il faut que les uns se refusent à jouir du travail des autres et l'envisagent comme un péché, comme un acte honteux. Actuellement qu'arrive-t-il ? On abolit la forme extérieure de l'esclavage, on supprime les actes de vente des esclaves et on s'imagine, on se persuade, que l'esclavage est aboli. On ne veut pas voir qu'il existe toujours, puisque les gens, comme auparavant, aiment à profiter du labeur des autres et croient cela bon et juste. Dans ces conditions, il se trouvera toujours des êtres plus forts ou plus rusés que les autres pour en profiter. La même chose se passe avec l'émancipation de la femme. Au fond, l'esclavage féminin consiste uniquement en ce que les hommes désirent jouir de la femme comme moyen de plaisir et trouvent cela bien. On émancipe la femme, on lui donne toute espèce de droits égaux à ceux de l'homme, mais on continue à l'envisager comme un objet de volupté ; on l'élève ainsi depuis son enfance, et l'on dirige dans ce sens l'opinion publique. Elle est toujours la serve humiliée et corrompue, et l'homme reste toujours le maître débauché.

On émancipe la femme dans les cours publics, dans les Parlements, mais on l'envisage toujours comme un objet de volupté. Apprenez-lui, comme on le fait chez nous, à se considérer comme telle, et elle restera toujours un être inférieur ; ou, avec l'aide de médecins canailles, elle cherchera à prévenir la conception de l'enfant et sera une vraie prostituée descendue non au degré de la bête mais à l'état d'objet, ou elle sera ce qu'elle est dans la plupart des cas, malade, hystérique, malheureuse, inapte au progrès spirituel.

Les lycées et les cours ne peuvent changer cela. La seule chose qui le pourrait ce serait un changement de l'opinion de l'homme sur la femme et de la femme sur elle-même. Mais cela n'arrivera que quand la femme regardera l'état de virginité comme l'état supérieur au lieu d'y voir, comme maintenant, une honte et un déshonneur. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, l'idéal de toute jeune fille, quelle que soit son instruction, sera toujours d'attirer le plus

grand nombre possible d'hommes, le plus grand nombre de mâles, afin d'avoir le plus grand choix.

Le fait que l'une connaît plus de mathématiques et que l'autre joue de la harpe ne change rien. La femme est heureuse et atteint tout ce qu'elle peut désirer quand elle séduit un homme. C'est pourquoi le but principal de la femme est de savoir séduire. C'était et sera toujours ainsi. Ce qui était dans sa vie de vierge continuera dans sa vie de femme mariée. Dans sa vie de jeune fille c'était nécessaire pour le choix ; dans sa vie de femme ce sera nécessaire pour dominer le mari.

Une seule chose supprime ou interrompt quelque temps ces tendances : les enfants ; et encore quand la femme n'est pas un monstre, c'est-à-dire nourrit elle-même. Ici encore paraît le médecin.

Avec ma femme qui voulait nourrir elle-même et qui a nourri ses cinq enfants, il arriva que le premier enfant fut souffrant. Les médecins qui cyniquement la déshabillèrent et la tâtèrent partout, et que je dus remercier et payer pour cela, ces chers médecins trouvèrent qu'elle ne devait pas nourrir, et elle fut momentanément privée du seul remède qui pouvait la débarrasser de la coquetterie. C'est une nourrice qui acheva de nourrir ce premier-né ; c'est-à-dire que nous profitâmes de la misère et de l'ignorance d'une femme pour la voler à son petit en faveur du nôtre, en revanche nous la parâmes d'une coiffure à galons dorés. Mais il ne s'agit pas de cela, ce qui importe c'est que chez ma femme se réveilla cette coquetterie endormie pendant qu'elle allaitait. Cette coquetterie raviva en moi les souffrances de la jalousie qui ne cessa de me tourmenter durant toute ma vie conjugale, comme elle ne peut pas ne pas tourmenter tous les maris qui vivent avec leurs femmes comme je vivais avec la mienne, c'est-à-dire immoralement.

XV

– Durant tout le temps de mon mariage, jamais je ne cessai d'éprouver la jalousie et d'en souffrir. Il y eut des périodes où j'en souffris plus violemment. La première fois ce fut après la naissance de notre premier enfant, quand les médecins eurent

défendu à ma femme de nourrir. Je fus particulièrement jaloux, d'abord parce que ma femme éprouvait cette inquiétude propre à la mère quand l'ordre régulier de la vie est interrompu sans sujet, mais surtout je fus jaloux quand je vis avec quelle facilité elle renonçait à ce devoir moral de mère, d'où je conclus, avec raison, bien qu'inconsciemment, qu'elle rejetterait aussi facilement le devoir conjugal, d'autant qu'elle se portait parfaitement puisque, malgré la défense des chers docteurs, elle allaita les enfants suivants et même très bien.

– Je vois que vous n'aimez pas les médecins, dis-je, ayant remarqué l'intonation particulièrement méchante de sa voix, chaque fois qu'il parlait d'eux.

– Il ne s'agit pas de les aimer ou de ne pas les aimer. Ils ont perdu ma vie, comme ils ont perdu celle de milliers et de centaines de milliers d'êtres avant moi, et je ne puis point ne pas lier la conséquence à la cause. Je comprends qu'ils veuillent, comme les avocats et les autres, gagner de l'argent, je leur aurais donné volontiers la moitié de mes revenus, et chacun agirait de même si l'on comprenait ce qu'ils font ; chacun le ferait pour qu'ils ne s'immiscent pas à la vie conjugale et se tiennent à distance. Je n'ai pas fait de statistiques, mais je connais des dizaines de cas, et en réalité ils sont innombrables, où ils ont tué tantôt un enfant dans le sein de sa mère, affirmant que la mère ne pourrait accoucher, plus tard elle accouchait très bien, tantôt des mères, sous prétexte de quelque opération. Personne n'a compté ces assassinats, comme on n'a pas compté les assassinats de l'Inquisition, parce qu'on supposait qu'ils avaient pour but le bonheur de l'humanité. Les crimes des médecins sont innombrables, mais tous ces crimes ne sont rien comparés à cette démoralisation qu'ils introduisent dans le monde par les femmes.

Encore je ne parle pas de ceci : que si l'on voulait suivre leurs indications, grâce aux microbes qu'ils voient partout, l'humanité, au lieu de tendre à l'union, irait à la désunion complète, tout le monde, d'après leurs théories, devant s'isoler et tenir toujours dans sa bouche une seringue à acide phénique (d'ailleurs, ils ont trouvé à présent que ce n'est plus bon). Mais ce n'est rien. Le poison suprême c'est le pervertissement des gens, des femmes surtout.

On ne peut plus dire maintenant : « Tu vis mal, vis mieux », on ne peut plus le dire ni à soi-même ni aux autres. En effet, si tu vis mal, la cause est dans le système nerveux ou dans quelque chose

de semblable, etc. Et il faut aller les consulter et ils te prescriront pour trente-cinq kopeks de remèdes pris à la pharmacie, et il te faut les avaler !

Ton état empire, encore des médecins, encore des remèdes. La bonne affaire !

Mais revenons à notre sujet. Je disais que ma femme nourrissait bien ses enfants, que la gestation et l'allaitement des enfants apaisaient mes tortures de jalousie. Si ce n'eût été cela, tout serait arrivé auparavant. Les enfants me sauvaient et la sauvaient. En huit ans, elle eut cinq enfants et, sauf le premier, elle les nourrit tous.

– Où sont maintenant vos enfants ? demandai-je.

– Les enfants ? fit-il d'un ton effrayé.

– Excusez-moi, peut-être vous est-il pénible d'en parler ?

– Non, rien. C'est ma belle-sœur et mon frère qui les ont pris. Ils ne me les ont pas donnés. Moi je leur ai abandonné ma fortune, mais eux ne m'ont pas donné les enfants. On me considère comme fou. Maintenant je reviens de chez eux. Je les ai vus ; mais ils ne me les donneront pas. Autrement je les élèverais pour qu'ils ne soient pas comme leurs parents. Et il faut qu'ils soient pareils. Mais que faire ! C'est compréhensible qu'on ne me les donnera pas et ne me croira pas. Et je ne sais pas si j'aurais la force de les élever. Je pense que non. Je suis une ruine, un malheureux. Je n'ai qu'une seule chose : je sais. Oui, c'est sûr, je sais quelque chose que tous ne sauront peut-être pas de sitôt.

Oui, les enfants vivent et grandiront aussi sauvages que tous ceux qui les entourent. Je les ai vus trois fois. Je ne puis rien faire pour eux. Je retourne maintenant chez moi, dans le Midi. Là-bas, j'ai une maisonnette et un jardin.

Oui, beaucoup de temps s'écoulera encore avant que les hommes sachent ce que je sais. La quantité du fer et le nombre des métaux qui existent dans le soleil et les étoiles, cela on peut l'apprendre vite, mais ce qui dénonce notre abomination, voilà ce qu'il est très difficile de savoir !

Vous écoutez au moins, je vous en suis reconnaissant.

XVI

– Vous avez parlé des enfants. De nouveau quel terrible mensonge au sujet des enfants. Les enfants, bénédiction de Dieu ; les enfants, joie de la vie. Tout cela était autrefois. Maintenant il n'y a rien de pareil. Les enfants c'est de la souffrance et rien de plus. La plupart des mères le sentent ainsi et parfois, par hasard, le disent. Demandez à la majorité des mères de notre monde, de la classe aisée, elles vous diront que la crainte de voir leurs enfants malades ou mourir fait qu'elles n'en désirent point avoir ; ou si elles en ont, qu'elles ne veulent pas les nourrir afin de ne s'y pas trop attacher et d'en souffrir. Le plaisir que leur donne l'enfant par son charme, ses petites menottes, ses petits pieds, par tout son corps, le plaisir donné par l'enfant est moindre que la souffrance qu'elles en éprouvent, sans même parler de la maladie ou de la mort de l'enfant, par la crainte seule de la possibilité de cette maladie et de cette mort. Ayant pesé les avantages et les désavantages, elles trouvent que ceux-ci l'emportent et, par conséquent, qu'il est peu enviable d'avoir des enfants. Elles le disent tout franchement, s'imaginant que ces sentiments proviennent de leur amour maternel, qu'ils sont bons, louables, et qu'elles en peuvent être fières. Elles ne remarquent pas qu'en raisonnant ainsi, elles nient tout simplement l'amour et n'affirment que leur égoïsme. Elles trouvent que l'enfant donne moins de plaisirs que de souffrance à cause des craintes qu'on a pour lui. C'est pourquoi il ne faut pas avoir d'enfant qu'elles aimeraient. Elles sacrifient non leur propre personne pour un être aimé, mais elles sacrifient pour elles-mêmes, un être qu'elles auraient à aimer.

Il est clair que ce n'est pas de l'amour mais de l'égoïsme. Cependant aucune voix ne s'élève pour condamner ces mères de famille aisées à cause de leur égoïsme, à la pensée de tout ce qu'elles souffrent lors de la maladie des enfants, grâce encore aux mêmes médecins. Quand je me rappelle, même maintenant, la vie et l'état d'esprit de ma femme les premiers temps, avec trois ou quatre enfants qui l'absorbaient toute, l'horreur me saisit ! Ce n'était pas une vie, c'était un danger perpétuel, le salut de ce danger, un nouveau danger, et, de nouveau, des efforts désespérés, et, de nouveau, le salut. La situation était toujours analogue à celle d'un navire qui sombre. Parfois il me semblait qu'elle le faisait exprès, qu'elle feignait de s'inquiéter des enfants

pour me subjuguer, pour obtenir en sa faveur la solution de toutes les questions. Parfois il me semblait que tout ce qu'elle disait et faisait en pareil cas elle le faisait et disait exprès. Mais non, elle souffrait terriblement à cause des enfants, à cause de leur santé, de leurs maladies. C'était une torture pour elle et pour moi aussi. Et elle ne pouvait ne pas souffrir. L'attraction qu'exercent les enfants, le besoin animal de les nourrir, de les soigner, de les défendre, étaient ce qu'ils sont chez la majorité des femmes, sans avoir ce qu'il y a chez les animaux : l'absence d'imagination et de raison. Une poule ne craint pas ce qui peut arriver à son poussin, elle ne connaît pas toutes les maladies qui peuvent l'atteindre, elle ne sait pas tous les moyens qu'imaginent les hommes, qui veulent triompher de la maladie et de la mort. Les enfants, pour la poule, ne sont pas une souffrance. Elle fait pour ses poussins ce qui lui est naturel de faire et lui procure de la joie. Les enfants, pour elle, c'est du plaisir. Quand un poussin tombe malade, les soins de la poule sont très définis : elle le réchauffe, le nourrit, et, faisant cela, elle sait qu'elle fait tout ce qui est nécessaire. Si le poussin crève, elle ne se demande pas pourquoi il est mort, où il est parti, elle glousse un moment puis continue à vivre comme auparavant. Mais pour nos malheureuses femmes ce n'est pas la même chose. Sans parler des maladies, elles ont entendu de tous côtés et lu des recettes infiniment variées et constamment modifiées sur la façon de soigner, d'élever les enfants. Il faut les nourrir avec ceci ; non, pas avec ceci avec cela. Il faut les vêtir, les baigner, les faire dormir, les promener ; pour cela nous apprenons, ou plutôt elles apprennent chaque semaine de nouvelles méthodes. C'est à croire qu'on a commencé hier seulement à faire des enfants. Et si l'on n'a pas donné à manger ceci, si on n'a pas baigné à un certain moment, alors c'est nous qui sommes coupables. Nous n'avons pas fait ce qu'il fallait faire.

Voilà quand l'enfant est bien portant. C'est déjà une souffrance. Mais si l'enfant tombe malade, alors c'est fini. C'est un enfer. On suppose qu'on peut guérir la maladie et qu'il existe une science pareille et des gens – les médecins, – capables de le faire. Encore parmi ceux-ci pas tous, mais les meilleurs. Voilà donc l'enfant malade ; il faut le trouver ce meilleur, celui qui guérit, et alors l'enfant sera sauvé. Si l'on ne trouve pas ce médecin, ou si l'on ne vit pas dans la grande ville où il habite, alors l'enfant est perdu. Et ce n'est pas une croyance particulière à une femme, c'est celle de toutes les femmes de sa classe. De tous côtés elle n'entend que ceci : Catherine Semionovna a perdu deux enfants parce

qu'elle n'a pas appelé à temps Ivan Zakaritch, tandis qu'Ivan Zakaritch a sauvé la fille aînée de Marie Ivanovna. Chez les Petrov on a suivi à temps les conseils du docteur, on s'est installé dans différents hôtels, et tous sont restés vivants. S'ils ne s'étaient pas séparés, les enfants seraient morts. Cette dame avait un enfant faible ; sur les conseils du docteur on est allé dans le Midi et on a sauvé l'enfant. Comment donc ne pas se tourmenter, ne pas être inquiet tout le temps, quand la vie des enfants, auxquels la mère est bestialement attachée, dépend de ce qu'elle entendra dire à Ivan Zakaritch. Et personne, lui-même moins que tous, ne sait ce que dira Ivan Zakaritch, car il n'ignore pas, lui, qu'il ne sait rien et ne peut aider en rien, mais il ordonne n'importe quoi pour qu'on ne cesse pas de croire qu'il sait quelque chose. Si la femme était tout à fait animale, elle ne souffrirait pas ainsi. Si elle était tout à fait un être humain, elle aurait foi en Dieu et dirait et penserait comme pensent et disent les croyants et les femmes du peuple : « Dieu a donné, Dieu a repris ; nous sommes tous entre les mains de Dieu. » Elle penserait que la vie et la mort de tous les hommes, aussi bien que la vie et la mort de ses enfants, sont en dehors du pouvoir humain et n'appartiennent qu'à Dieu seul ; et, alors, elle ne serait pas tourmentée par l'idée qu'il était en son pouvoir de prévenir la maladie et la mort de l'enfant, et qu'elle ne l'a pas fait. Autrement voici quelle est sa situation : elle met au monde les créatures les plus fragiles, soumises à d'innombrables maux, des créatures très faibles. Elle ressent pour ces créatures un attachement passionné, bestial. Ces créatures lui sont confiées, et, avec cela, elle ignore les moyens de les conserver, tandis que ces moyens sont révélés à des gens complètement étrangers, dont on ne peut obtenir les services et les conseils que contre beaucoup d'argent, et encore pas toujours. Comment donc ne pas souffrir ! Ma femme se tourmentait toujours. Il arrivait que nous nous reposions après une scène de jalousie, ou tout simplement une querelle, et nous pensions vivre, lire, réfléchir. À peine s'est-on mis à quelque chose que tout à coup arrive une nouvelle : Vassia a vomi, Marie a eu une selle sanguinolente, Andrucha a l'urticaire, et c'est fini, il n'y a plus de vie. Où courir ? Quel médecin appeler ? Comment séparer les enfants ? Et commencent les clystères, les températures, les mixtures, les médecins. À peine cela est-il terminé qu'arrive autre chose. Nous n'avons jamais eu une vie de famille calme, régulière. C'était, comme je vous l'ai dit, la lutte perpétuelle contre des dangers imaginaires et réels. Les choses se passent ainsi dans la plupart des familles. Dans la

mienne c'était avec une intensité particulière.

Ma femme aimait ses enfants, et croyait facilement tout ce qu'on lui disait. De sorte que la présence des enfants non seulement n'améliorait pas notre vie mais l'empoisonnait. En outre, les enfants étaient pour nous un nouveau sujet de querelles. Dès leur naissance, et plus ils grandissaient, les enfants étaient précisément un sujet de discorde. Non seulement les enfants étaient un sujet de discorde, mais ils étaient des armes de lutte. Nous avions l'air de nous combattre mutuellement avec les enfants. Chacun de nous avait son préféré, son arme de lutte. Moi je combattais surtout par Vassia l'aîné ; elle, par Lise. De plus, quand les enfants commencèrent à grandir et que leur caractère se dessina, il arriva qu'ils devinrent des alliés que chacun de nous attirait de son côté. Eux, les pauvres, souffraient beaucoup de cela, mais dans notre lutte continuelle, nous n'avions pas le temps de penser à eux. La fillette était mon alliée ; l'aîné, le garçon, qui lui ressemblait beaucoup et qui était son préféré, souvent m'était haïssable.

XVII

– Ainsi avons-nous vécu. Nos relations étaient de plus en plus hostiles, et nous en vînmes enfin à un tel point que ce n'était déjà plus le désaccord qui produisait l'hostilité, mais l'hostilité qui provoquait le désaccord : quoi qu'elle dît, d'avance j'étais en désaccord avec elle ; de son côté, il en était de même.

Vers la quatrième année de notre mariage, il fut tacitement décidé entre nous que nous ne pouvions pas nous comprendre. Sur les questions les plus simples nous demeurions chacun avec notre opinion, obstinément, surtout sur la question des enfants. Je me rappelle maintenant que les opinions que je défendais alors ne m'étaient pas du tout si chères que je n'en pusse faire le sacrifice. Mais comme ses opinions étaient contraires, céder signifiait céder à elle. Et cela je ne le pouvais pas. Elle aussi. Elle trouvait sans doute qu'elle avait toujours raison contre moi, et moi, quand je discutais avec elle, j'étais à mes yeux un vrai saint. En tête-à-tête, nous étions presque condamnés au silence, ou à des conversations que, j'en suis sûr, des animaux pourraient avoir entre eux : « Quelle heure est-il ? Il est temps de se coucher. Qu'y a-t-il pour

dîner aujourd'hui ? Où irons-nous ? Qu'y a-t-il dans le journal ? Il faut envoyer chercher le médecin. Marie a mal à la gorge ». Il suffisait de sortir de ce cercle, étroit à l'extrême, de la conversation, pour que l'irritation éclatât. Nous nous chicanions à propos du café, de la nappe, de la voiture, des cartes, pour des futilités enfin qui n'avaient d'importance ni pour l'un ni pour l'autre. Quant à moi, du moins, j'étais toujours violemment excité contre elle. Je regardais parfois comment elle versait le thé, comment elle balançait son pied, comment elle portait sa cuiller à sa bouche, comment elle soufflait sur les liquides chauds ou les aspirait et je la détestais pour tout cela comme pour de mauvaises actions. Je ne remarquais pas alors que ces périodes d'irritation alternaient très régulièrement avec les périodes de ce que nous appelions l'amour. Chacune de celles-ci était suivie de celles-là.

Une période d'amour ardente était suivie d'une longue période de colère ; une manifestation plus faible de l'amour était suivie d'une période d'irritation plus faible, et nous ne comprenions pas alors que cet amour et cette haine étaient le même sentiment animal, sous deux faces opposées. C'eût été terrible de vivre ainsi si nous avions compris notre situation. Mais nous ne la comprenions pas et ne la voyions pas. C'est le salut et le supplice de l'homme que, lorsqu'il vit irrégulièrement, il peut s'illusionner pour ne pas voir les misères de sa situation. Ainsi fîmes-nous.

Elle cherchait à s'oublier en des occupations absorbantes, hâtives, dans les soins du ménage, de l'ameublement, de ses costumes et de ceux des enfants, de l'instruction de ceux-ci et de leur santé. Chez moi, c'était l'ivresse : l'ivresse du service, de la chasse, des cartes. Nous étions toujours occupés. Nous sentions tous deux que plus nous étions occupés, plus nous pouvions être méchants l'un pour l'autre. « C'est bien à toi de faire des grimaces, pensais-je, tu m'as fait des scènes toute la nuit, et moi, j'ai une séance demain. » « Cela t'est bien égal, non seulement pensait-elle mais disait-elle, mais moi je n'ai pas dormi de la nuit à cause de l'enfant. » Ces nouvelles théories de l'hypnotisme, des maladies mentales, de l'hystérie, tout cela n'est pas une simple bêtise, c'est une bêtise dangereuse et mauvaise. Charcot, j'en suis sûr, aurait dit que ma femme était hystérique, et moi un être anormal, et il eût voulu nous soigner. Mais il n'y avait en nous rien à soigner.

Nous vivions ainsi dans un perpétuel brouillard, sans voir notre état. Et s'il n'était arrivé ce qui s'est passé, j'aurais vécu ainsi jusqu'à la vieillesse, et serais mort convaincu que ma vie avait été

bonne, sinon très bonne, du moins pas mauvaise, ordinaire, je n'aurais pas vu cet abîme de malheurs et ce mensonge ignoble dans lequel je me débattais.

Nous étions comme deux galériens attachés au même boulet, qui s'exècrent, s'empoisonnent l'existence, et cherchent à ne pas le voir.

J'ignorais encore que quatre-vingt-dix-neuf ménages sur cent vivent dans cet enfer et qu'il n'en saurait être autrement. Je ne savais cela ni par les autres ni par moi-même.

Étranges sont les coïncidences qui se trouvent dans la vie régulière et même irrégulière ! Juste à l'époque où la vie des parents devient impossible, la nécessité d'aller habiter la ville pour l'éducation des enfants se fait sentir. Ainsi parut pour nous le besoin d'aller nous installer en ville.

Il se tut, par deux fois laissa entendre, dans les demi-ténèbres, ce son qui, en ce moment, me parut des sanglots comprimés.

Nous approchions d'une station.

– Quelle heure ? demanda-t-il. Je regardai. Il était deux heures.

– Vous n'êtes pas trop fatigué ? dit-il.

– Non, c'est *vous* qui êtes fatigué ?

– Oui, j'étouffe. Permettez, je ferai un tour, j'irai boire de l'eau.

En chancelant, il traversa le wagon. Je demeurai assis, seul, me remémorant tout ce qu'il m'avait dit, et je devins si pensif que je ne remarquai pas qu'il était rentré par l'autre porte.

XVIII

– Oui, je m'écarte toujours de mon sujet, commença-t-il. J'ai beaucoup réfléchi. J'envisage beaucoup de choses d'un autre point de vue et je voudrais vous en entretenir. Donc, nous vînmes en ville. En ville, les malheureux se sentent moins tristes. En ville, un homme peut vivre cent ans et ne pas remarquer qu'il est mort et pourri depuis longtemps. On n'a pas le temps de s'appesantir sur son sort. Tous sont absorbés. Les affaires, les relations, la santé, l'art, la santé des enfants, leur éducation. Tantôt il faut recevoir, faire des visites, il faut voir ceci, entendre celui-ci ou celle-là. En

ville il y a toujours deux ou trois célébrités qu'on ne peut se dispenser d'aller entendre. Tantôt il faut se soigner ou soigner un des enfants ; tantôt c'est le professeur, le répétiteur, les gouvernantes, et la vie est absolument vide. Au milieu de toutes ces occupations, nous sentions moins ce que la vie commune avait de pénible.

D'abord les premiers temps nous avions une très bonne occupation : l'installation de la nouvelle demeure, et aussi le déménagement de la ville à la campagne et de la campagne à la ville.

Nous passâmes ainsi un hiver. L'hiver suivant survint un incident qui resta inaperçu, qui semblait une circonstance sans aucune gravité mais qui fut la cause de tout ce qui arriva.

Ma femme se trouva souffrante ; les médecins ne lui permirent pas de concevoir un nouvel enfant et lui en enseignèrent le moyen. J'en ressentis un dégoût profond. Je fis tout ce que je pus pour la détourner de cette décision, mais avec légèreté et opiniâtreté, elle insista, et je cédai. La dernière justification de notre vie de cochons, les enfants, fut par là supprimée et la vie devint encore plus ignoble.

Le paysan, l'ouvrier ont besoin d'enfants, bien qu'il leur soit difficile de les nourrir, et ainsi leurs relations sexuelles ont une justification. Mais à nous, qui avons des enfants, les enfants ne sont pas nécessaires. C'est un tracas superflu, des dépenses, des cohéritiers ; c'est un embarras. Aussi n'avons-nous pas d'excuses pour notre vie de cochons. Ou nous nous débarrassons des enfants artificiellement, ou nous les regardons comme un malheur, comme la conséquence d'une imprudence ce qui est encore pire. Nous n'avons pas d'excuses. Mais nous sommes tellement dépravés qu'une justification ne nous paraît pas nécessaire.

La majorité des gens de la société contemporaine s'adonne à cette débauche sans le moindre remords.

Nous n'avons plus de conscience, elle est remplacée par la crainte de l'opinion publique et du Code criminel, devenue pour ainsi dire la conscience. Mais dans le cas de débauche dont il s'agit, ni l'une ni l'autre ne sont atteints ; personne, dans la société, n'en rougit ; chacun la pratique – Marie Pavlovna, Ivan Zakaritch. À quoi bon multiplier les mendiants et se priver des joies de la vie mondaine ? Avoir de la conscience devant le Code criminel ou le craindre, il n'y a pas nécessité. Ce sont les filles

ignobles, les femmes de soldats, qui jettent leurs enfants dans des mares ou dans des puits ; celles-là, il faut les mettre en prison ; mais chez nous la suppression se fait en temps opportun et proprement.

Nous vécûmes ainsi encore deux ans. Le moyen indiqué par les canailles de médecins avait réussi. Ma femme avait engraissé et embelli ; c'était la beauté de la maturité. Elle le sentait et s'occupait beaucoup de sa personne. Elle avait acquis cette beauté provocante qui trouble les hommes. Elle était dans tout l'éclat de la femme de trente ans qui ne fait plus d'enfants, se nourrit bien, est excitée. Sa personne éveillait le désir. Quand elle passait parmi les hommes, elle attirait leurs regards. C'était comme le cheval d'attelage longtemps oisif, de complexion ardente, dont on enlève subitement la bride. Quant à ma femme, elle n'avait pas de bride, comme d'ailleurs les quatre-vingt-dix-neuf sur cent de nos femmes. Je le sentais et j'avais peur.

XIX

Tout d'un coup, il se leva et s'assit près de la portière.

– Excusez-moi, prononça-t-il, et les yeux fixés sur la vitre, pendant trois minutes il resta assis silencieux. Ensuite il poussa un soupir profond et de nouveau prit place en face de moi. Son visage s'était transformé, son regard s'était fait suppliant, et une sorte de sourire étrange crispait ses lèvres.

– Je suis un peu fatigué, quand même je continuerai. Nous avons encore beaucoup de temps, le soleil n'est pas levé. Oui, reprit-il, en allumant une cigarette, elle avait engraissé depuis qu'elle cessait de concevoir, et sa maladie, ses inquiétudes pour ses enfants, commençaient à disparaître… non, pas disparaître, on eût dit qu'elle se réveillait d'une longue ivresse et qu'en revenant à elle, elle avait aperçu tout l'univers avec ses joies qu'elle avait oubliées, tout un monde où elle n'avait pas appris à vivre et qu'elle ne comprenait pas. « Pourvu que ce monde ne s'évanouisse pas ! Quand le temps est passé on ne peut plus le faire revenir ! » C'est ainsi, je crois, qu'elle pensait, ou plutôt qu'elle sentait, et elle ne pouvait ni penser ni sentir autrement, ayant été élevée dans cette idée qu'il n'y a dans le monde qu'une chose qui compte –

l'amour. En se mariant elle avait connu quelque chose de cet amour, mais c'était encore loin de tout ce qu'elle avait cru lui être réservé, de tout ce qu'elle attendait, que de désillusions, de souffrances, et une torture inattendue, les enfants. Cette torture l'avait exténuée. Or voilà que, grâce aux serviables docteurs, elle avait appris qu'on peut éviter d'avoir des enfants. Cela l'avait rendue joyeuse. Elle avait essayé et elle était ressuscitée pour la seule chose qu'elle admettait, pour l'amour. Mais l'amour avec un mari plein de jalousie et de méchanceté n'était plus ça. Elle se mit à rêver de quelque autre amour pur, nouveau ; du moins le pensais-je ainsi.

Elle se mit à épier autour d'elle comme si elle attendait quelque chose. Je le remarquai et, forcément, en fus inquiet. Maintenant, parlant avec moi par l'intermédiaire de tiers, c'est-à-dire qu'elle causait avec d'autres mais avec l'intention que je l'entende, toujours elle exprimait hardiment et mi-sérieusement, sans penser qu'une heure avant elle disait le contraire, cette idée que les soucis maternels sont une duperie, qu'il ne vaut pas la peine de sacrifier sa vie aux enfants, et qu'il faut jouir de la vie quand on est jeune. Elle s'occupait donc moins des enfants, n'y apportait pas le même acharnement qu'auparavant, et se préoccupait de plus en plus d'elle-même, de sa figure, quoiqu'elle s'en cachât, de ses plaisirs et même de son perfectionnement. Elle se remit avec passion au piano naguère oublié dans un coin. Cela fut le commencement de tout.

Il retourna de nouveau à la portière, mais aussitôt, faisant un effort sur soi, il continua :

– Oui, cet homme parut…

Il sembla embarrassé et, par deux fois émit ce son dont j'ai parlé déjà.

Je pensai qu'il lui était pénible de nommer cet homme et de s'en souvenir. Mais il fit un effort, et, comme s'il avait rompu l'obstacle qui l'embarrassait, il continua résolument :

– C'était un vilain monsieur, à mon avis, à mon point de vue. Et cela non parce qu'il a joué un si grand rôle dans ma vie, mais parce qu'il était réellement tel. Au reste, le fait qu'il était un vilain monsieur n'est qu'une preuve qu'elle était irresponsable. Si ce n'eût été lui, c'eût été un autre. Cela devait être ! Il se tut de nouveau. Oui, c'était un musicien, un violoniste, pas un musicien de profession, il était mi-homme du monde mi-artiste.

Son père, propriétaire terrien, était voisin du mien. Lui, le père, s'était ruiné, et les enfants, trois garçons, s'étaient tous débrouillés. Un seul, celui-ci, le cadet, fut envoyé chez sa marraine, à Paris. Là il entra au Conservatoire, car il montrait des dispositions pour la musique ; il en sortit violoniste et joua dans des concerts. C'était un homme…

Sur le point de dire du mal de lui, il se retint, s'arrêta, et reprit brusquement :

– À vrai dire, je ne sais pas de quoi il vivait, je sais seulement que cette année-là, il vint en Russie et me rendit visite.

Des yeux humides, fendus en amande, des lèvres rouges, souriantes, une petite moustache cosmétiquée, la coiffure à la dernière mode, un visage vulgairement joli, ce que les femmes appellent « pas mal », une constitution faible mais sans difformités, et un derrière très développé, comme chez une hottentote, à ce qu'on dit. On dit aussi qu'elles sont très musiciennes. Il savait s'insinuer aussi avant que possible dans l'intimité des gens, mais possédait ce flair qui prévient les fausses démarches et fait se retirer à temps ; c'était un de ces hommes qui ont de la tenue, avec ce parisianisme particulier qui se révèle dans des bottines à boutons, une cravate aux couleurs voyantes, et ce quelque chose que les étrangers acquièrent à Paris et qui, dans sa particularité, dans sa nouveauté, agit toujours sur les femmes. Dans les manières une gaîté extérieure, factice. Vous savez, cette manière de parler de tout par allusions, par sous-entendus, comme si tout ce qu'on raconte vous le saviez déjà, vous vous le rappeliez et pouviez suppléer aux sous-entendus.

Eh bien, c'est celui-là, avec sa musique, qui fut cause de tout. Au procès l'affaire fut présentée comme si tout était arrivé par jalousie. C'est faux ; c'est-à-dire, non, pas tout à fait faux, mais il y avait encore autre chose. Finalement on décida que j'étais un mari trompé, que j'avais tué pour défendre mon honneur souillé (comme ils disent dans leur jargon). C'est ainsi que je fus acquitté. Je tâchai d'expliquer l'affaire à mon point de vue, mais on en conclut que je voulais réhabiliter la mémoire de ma femme.

Quelles qu'aient été ses relations avec le musicien, elles n'ont eu de sens ni pour moi ni pour elle ; l'important est ce que je vous ai raconté, c'est-à-dire ma turpitude. Tout est arrivé parce qu'entre nous il y avait cet abîme immense dont je vous ai parlé, cette effroyable tension d'une haine réciproque où le moindre motif suffisait pour faire éclater la crise. Nos discussions, dans les

derniers temps, c'était quelque chose de terrible et d'autant plus étonnantes qu'elles étaient suivies d'une passion bestiale des plus exacerbées.

Si ce n'eût été lui c'eût été un autre. Si le prétexte n'avait pas été la jalousie, j'en aurais trouvé un autre. J'insiste sur ce point que tous les maris qui vivent comme je vivais doivent ou faire la noce, ou se tuer, ou tuer leur femme, comme je l'ai fait.

Celui à qui cela n'arrive pas est une exception très rare. Moi, avant de finir comme j'ai fini, j'ai été plusieurs fois sur le point de me suicider, et, elle aussi, tenta de s'empoisonner.

XX

– Oui, la chose s'était produite peu de temps avant qu'il parut.

Nous vivions presque bien. Brusquement nous nous mettons à causer de quelque chose, d'un chien quelconque qui a reçu une médaille à l'exposition. Elle corrigea : Pas une médaille, un diplôme d'honneur. La discussion commence, d'un sujet on passe à un autre, et puis les reproches : « Oui, je le sais depuis longtemps, c'est toujours ainsi… Tu as dit que… Non, je ne l'ai pas dit… Alors, je mens ?… »

On sent qu'une crise épouvantable approche. Je voudrais la tuer ou me tuer moi-même. Je sais qu'elle approche, j'en ai peur comme du feu, je voudrais me contenir, mais la rage envahit tout mon être. Elle est dans le même état, pire peut-être ; elle se rend compte qu'elle déforme à dessein toutes mes paroles, et chacun de ses mots à elle est imprégné de venin. Au point qu'elle sait le plus sensible, elle pique. Plus la querelle va, plus la fureur monte. Je crie : « Tais-toi ! » ou quelque chose de semblable.

Elle bondit hors de la chambre, court auprès des enfants. Je cherche à la retenir pour en finir ; je la saisis par le bras. Elle feint que je lui fais mal, elle crie : « Enfants, votre père me bat ! » Je crie : « Ne mens pas ! » Elle crie : « Ah ! ce n'est pas la première fois ! » ou quelque chose dans ce genre. Les enfants s'élancent vers elle. Elle les apaise. Je dis : « Hypocrisie ! » Elle reprend : « Tout est hypocrisie pour toi ; tu tuerais quelqu'un que tu dirais qu'il feint. Maintenant je l'ai compris, c'est là ce que tu veux. » « Oh ! si tu crevais ! » criai-je.

Je me souviens combien cette terrible parole m'épouvanta. Jamais je n'avais pensé que je pouvais prononcer des paroles aussi brutales, aussi effroyables, et je fus stupéfait de celles qui venaient de m'échapper. Je crie ces paroles terribles et m'enfuis dans mon cabinet. Je m'assieds et fume. Je l'entends qui passe dans l'antichambre et s'apprête à partir. Je lui demande : « Où vas-tu ? » Elle ne répond pas. « Bon ! que le diable l'emporte ! » me dis-je à moi-même en revenant dans mon cabinet où je me couche et me remets à fumer. Des milliers de plans de vengeance, de moyens de me débarrasser d'elle ou d'arranger cela et de faire comme si rien n'était arrivé me passent par la tête. Je pense à ces choses et je fume, je fume, je fume. Je songe à fuir, à m'échapper, à partir en Amérique. J'aime à rêver combien ce sera beau quand je me serai débarrassé d'elle, combien j'aimerai une autre femme, belle, toute différente d'elle. J'en serai débarrassé si elle meurt ou si je divorce, et j'invente les moyens d'arriver à cela. Je vois que je m'embrouille, mais, pour ne plus voir que je m'égare, je fume de plus belle.

Et à la maison, la vie suit son train. L'institutrice des enfants vient et demande : « Où est madame ? Quand rentrera-t-elle ? » Les domestiques demandent s'il faut servir le thé. J'entre dans la salle à manger. Les enfants, surtout les aînés, Lise qui comprend déjà, me regardent interrogativement et la mine renfrognée. Nous prenons le thé en silence. Elle ne vient pas ! La soirée se passe. Elle ne vient toujours pas. Deux sentiments alternent dans mon âme : la colère contre elle, qui nous torture, moi et les enfants, par son absence, et qui finira quand même par rentrer, et la crainte qu'elle ne rentre pas et ne tente quelque chose contre elle-même. Mais où la chercher ? Chez sa sœur ? On a l'air bête d'aller demander où est sa femme. D'ailleurs, que Dieu la garde ! Si elle veut tourmenter qu'elle se tourmente d'abord elle-même. Elle n'attend du reste que cela. Et la prochaine fois ce sera pis encore.

Et si elle n'est pas chez sa sœur ? Si elle va faire ou a déjà fait quelque chose ? Onze heures, minuit… je ne dors pas. Je ne vais pas dans la chambre à coucher. C'est bête d'être étendu tout seul et d'attendre. Je cherche à m'occuper, écrire des lettres, lire. Impossible. Je suis seul, torturé, méchant, et j'écoute. Trois, quatre heures, elle n'est toujours pas là. Vers l'aube je m'endors. Je me réveille : elle n'est pas encore rentrée.

Tout dans la maison va comme auparavant, mais tous sont étonnés et me regardent, interrogativement. Les enfants

m'observent avec reproche. Et toujours le même sentiment d'inquiétude pour elle, et de haine à cause de cette inquiétude.

Vers onze heures du matin arrive sa sœur, son ambassadrice. Alors commencent les phrases habituelles : « Elle est dans un état terrible !… Qu'est-ce donc ?… Mais rien n'est arrivé ! » Je parle de son caractère impossible et j'ajoute que je n'ai rien fait. « Mais cela ne peut pas durer ainsi, dit la sœur ». Je réponds : « – C'est son affaire et non la mienne. Je ne ferai pas le premier pas. Si elle veut divorcer, tant mieux. » La belle-sœur s'en va sans avoir rien obtenu. Je dis bravement, résolument, que je ne ferai pas le premier pas, mais à peine est-elle partie que je vais dans l'autre pièce ; là, je vois les enfants épouvantés, pitoyables… et déjà je suis prêt à faire le premier pas. Je le ferais volontiers, mais je ne sais comment m'y prendre.

De nouveau je me promène de long en large ; je fume. Au déjeuner, je bois de l'eau-de-vie et du vin et j'arrive à ce que je désire inconsciemment : ne plus voir la sottise, l'ignominie de ma situation.

Vers trois heures elle arrive. Elle me voit et ne dit rien. Je crois qu'elle vient apaisée. Je commence à lui dire que j'ai été provoqué par ses reproches. Elle me répond avec la même figure sévère et terriblement abattue, qu'elle n'est pas venue pour des explications mais pour prendre les enfants, et que nous ne pouvons plus vivre ensemble. Je lui réponds que ce n'est pas ma faute, qu'elle m'a mis hors de moi. Elle me regarde d'un air sévère et solennel et dit : « N'ajoute plus rien, tu t'en repentirais ! » Je riposte que je ne puis tolérer les comédies. Alors elle crie quelque chose que je ne comprends pas et s'élance vers sa chambre. La clef grince, elle s'enferme. Je pousse la porte ; pas de réponse. Furieux je m'en vais. Une demi-heure après, Lise arrive en courant, tout en larmes : « Quoi ? Est-il arrivé quelque chose ? On n'entend pas maman ! » Nous allons vers la chambre de ma femme. Je pousse la porte de toutes mes forces. Le verrou est mal tiré, les battants s'ouvrent, je m'approche du lit. En jupon, chaussée de hautes bottines, ma femme est couchée de travers sur le lit. Sur la table une fiole d'opium vide. Nous la rappelons à la vie. Des larmes ; enfin la réconciliation. Pas de réconciliation sincère, dans le fond de son âme chacun garde sa haine contre l'autre, mais il faut bien, momentanément, finir la scène d'une façon quelconque, et la vie recommence comme auparavant. Ces scènes-là, et même de pires, arrivaient tantôt une fois par semaine, tantôt chaque mois, tantôt

chaque jour. Et toujours la même chose. Une fois j'avais déjà pris mon passeport pour l'étranger. La querelle avait duré deux jours. Après une mi-explication mi-réconciliation, je restai.

XXI

– Tels étaient nos rapports quand parut cet homme. Il arriva à Moscou. Il se nommait Troukhatchevsky. Il vint chez moi. C'était un matin. Je le reçus. Autrefois nous nous tutoyions. Il essaya par des phrases impersonnelles de réimplanter le toi. Mais, résolument, je donnai le ton en vous, et aussitôt il l'accepta. Il me déplut du premier coup d'œil. Mais, chose étrange, une force bizarre, fatale, me contraignait à ne pas le repousser, à ne pas l'éloigner, mais, au contraire, à le laisser approcher. Rien n'eût été plus simple que de s'entretenir quelques minutes avec lui, froidement, et de le congédier sans le présenter à ma femme. Mais non, comme exprès, je mis la conversation sur son art et lui dis que j'avais entendu qu'il avait abandonné le violon. Il répondit qu'au contraire il en jouait maintenant plus que jamais. Il se rappelait que je jouais jadis. Je répondis que j'avais abandonné la musique, mais que ma femme jouait fort bien. Chose bizarre, mes relations avec Troukhatchevsky dès le premier jour, la première heure, furent telles qu'elles auraient pu être après tout ce qui est arrivé. Il y avait quelque chose de tendu dans mon attitude envers lui ; je remarquais chaque mot, chaque expression et leur attribuais de l'importance. Je le présentai à ma femme. Aussitôt la conversation tomba sur la musique et il proposa de jouer avec elle. Ma femme, comme toujours depuis les derniers temps, était très élégante, très attirante et d'une beauté troublante. Visiblement il lui plut du premier regard. En outre elle était contente de jouer accompagnée par le violon, ce qu'elle adorait. Il lui arrivait même d'inviter pour cela un violoniste du théâtre. De sorte que sur son visage s'exprimait cette joie. Mais quand elle jeta les yeux sur moi, elle comprit mon sentiment et dissimula son impression. Alors commencèrent ces jeux de la tromperie mutuelle. Je souriais agréablement, faisant mine que tout cela me plaisait extrêmement. Lui, regardait ma femme comme tous les débauchés regardent les jolies femmes, en ayant l'air de s'intéresser seulement au sujet de la conversation, c'est-à-dire à ce

qui ne l'intéressait pas du tout. Elle cherchait à paraître indifférente ; mais mon expression, mon jaloux ou faux sourire qu'elle connaissait si bien, et le regard voluptueux du musicien l'excitaient évidemment. Je vis qu'après la première entrevue, déjà, ses yeux brillaient particulièrement et que, probablement grâce à ma jalousie, entre lui et elle s'établissait cette espèce de courant électrique que provoque l'identité de l'expression du sourire et du regard. Elle rougissait, il rougissait ; elle souriait, il souriait. Nous parlâmes de musique, de Paris, de toutes sortes de futilités. Il se leva pour s'en aller ; le chapeau à la main, sur sa hanche dandinante, il se tint debout, regardant tantôt elle, tantôt moi, comme s'il attendait ce que nous allions faire. Je me rappelle cette minute, précisément parce qu'alors je pouvais ne pas l'inviter, et rien ne serait arrivé. Mais je jetai un regard sur lui, sur elle. « Ne va pas croire que je puisse être jaloux de toi », pensai-je en la regardant, « ou que j'aie peur de toi », me dis-je m'adressant mentalement à lui. Et je l'invitai à apporter un soir son violon pour jouer avec ma femme. Elle leva sur moi un regard étonné, son visage s'empourpra, comme si elle eût été saisie d'une soudaine frayeur. Elle commença par se récuser, disant qu'elle ne jouait pas assez bien. Ce refus m'excita davantage et j'insistai. Je me souviens du sentiment étrange avec lequel je regardai sa nuque à lui, son cou blanc, contrastant avec ses cheveux noirs séparés par une raie, quand, de sa démarche sautillante comme celle d'un oiseau, il sortit de chez nous. Je ne pouvais ne pas m'avouer que la présence de cet homme me faisait souffrir. Je savais qu'il dépendait de moi de m'arranger de façon à ne plus jamais le recevoir. Mais agir ainsi c'était avouer que je le craignais. « Non, je ne le crains pas, ce serait trop humiliant », me dis-je. Et là même, dans l'antichambre, sachant que ma femme m'entendait, j'insistai pour que, le soir même, il vînt avec son violon. Il me le promit. Il partit.

Le soir il arriva avec son violon. Ils jouèrent ensemble. Pendant longtemps, le jeu marcha mal, nous n'avions pas la musique nécessaire, et celle que nous avions, ma femme ne pouvait la jouer sans l'avoir déchiffrée au préalable. J'aimais beaucoup la musique et m'intéressais à leur jeu. Je les aidais en arrangeant pour lui le pupitre et tournant les pages. Ils finirent par exécuter quelques morceaux : des chansons sans paroles, une petite sonate de Mozart. Il jouait admirablement. Il avait au plus haut degré ce qu'on appelle le ton, et en plus, un jeu énergique et noble, qui ne correspondait pas du tout à son caractère. Il était, cela va sans

dire, beaucoup plus fort que ma femme ; il l'aidait et en même temps louait son jeu avec courtoisie. Il se tenait très bien. Ma femme paraissait ne s'intéresser qu'à la musique ; elle était très simple et naturelle. Pendant toute la soirée je feignis de m'intéresser seulement à la musique. Au fond, je ne cessais d'être torturé par la jalousie.

Dès le premier regard échangé entre ma femme et le musicien je vis que la bête qui était en eux, bravant toutes les conditions de la situation et du monde, demandait : « Peut-on ? » et répondait : « Oh oui, avec plaisir ». Je vis qu'il ne s'était pas attendu à trouver dans ma femme, une dame de Moscou, une femme si agréable, et qu'il en était très heureux, car il n'avait aucun doute qu'elle *consentait.* Toute la question était d'obtenir que ce mari insupportable ne gênât pas.

Si j'eusse été pur, je n'aurais pas songé à ce qu'il pouvait penser d'elle ; avant d'être marié, comme la majorité des hommes, je regardais ainsi les femmes, voilà pourquoi je lisais dans son âme comme dans un livre. J'étais au supplice surtout parce que j'étais sûr qu'elle n'avait d'autre sentiment envers moi qu'une irritation perpétuelle, qui s'interrompait parfois dans la sensualité coutumière, et parce que j'étais sûr également que cet homme, grâce à ses dehors élégants et à sa nouveauté, grâce surtout à son grand talent indiscutable, grâce au rapprochement qui se fait sous l'influence de la musique et à l'impression que produit la musique, surtout le violon, sur les natures nerveuses, devait non seulement plaire, mais immanquablement, sans aucune difficulté, la subjuguer, la vaincre et en faire ce qu'il voudrait. Je ne pouvais ne pas voir cela et je souffrais horriblement.

Malgré cela, et peut-être même à cause de cela, une force obscure, malgré moi, me poussait à être non seulement poli avec lui, mais plus que poli, aimable. Je ne saurais dire si je le faisais pour ma femme, pour lui montrer que je ne le craignais pas ou pour moi, pour me tromper ; mais dès mes premières relations avec lui, je ne pouvais être à mon aise. J'étais obligé, pour ne pas céder au désir de le tuer immédiatement, de le caresser ; je lui versais à boire des vins très chers pendant le souper, je m'enthousiasmais à son jeu ; avec un sourire des plus aimables je lui parlais, et même je l'invitai à dîner pour le dimanche suivant et à faire de la musique. Je lui dis que j'inviterais quelques-unes de mes connaissances, amateurs de musique, pour l'entendre. Et cela se termina ainsi.

Poznidchev, très ému, changea de position et fit entendre son étrange son.

– C'est bizarre comme la présence de cet homme agissait sur moi, reprit-il de nouveau en faisant un effort évident pour paraître calme.

– Deux ou trois jours plus tard, en rentrant chez moi, dans l'antichambre, je sentis subitement, sans pouvoir me rendre compte de ce que c'était, que quelque chose de lourd comme une pierre s'appesantissait sur mon cœur. Voici ce que c'était : en traversant l'antichambre j'avais remarqué quelque chose qui me le rappelait. Je ne m'en rendis compte qu'une fois arrivé dans mon cabinet, et je revins dans l'antichambre pour vérifier. Oui, je ne m'étais pas trompé. C'était son paletot, vous savez, un paletot à la mode (sans m'en rendre compte j'avais observé avec une attention extraordinaire tout ce qui ce rapportait à lui). J'interrogeai. C'était cela. Il était là. Au lieu de passer par le salon pour aller dans la salle, je traversai la chambre d'étude des enfants. Lise, ma fille, était assise devant un livre, et la vieille bonne avec la dernière-née se tenait auprès de la table et faisait tourner un couvercle. La porte de la salle était ouverte. J'entendis un arpège lent et leurs voix à lui et à elle. J'écoutai mais ne pus distinguer. Évidemment les sons du piano étaient produits exprès pour étouffer leurs paroles, leurs baisers peut-être. Mon Dieu ! ce qui me monta au cœur ! Ce que je m'imaginai ! Quand je me souviens de la bête qui vivait en moi alors, l'effroi me saisit. Mon cœur se serra, s'arrêta, puis se remit à frapper comme un marteau. Le sentiment principal, comme dans chaque accès de colère, c'était la pitié pour moi-même. « Devant les enfants, devant la vieille bonne ! » pensais-je. J'avais probablement l'air terrible parce que Lise me regarda avec des yeux étranges. « Que faire ? me demandai-je. Entrer ? Je ne le puis pas. Je m'en irai, je n'en peux plus. Dieu sait ce que je ferais si… Mais je ne puis pas m'en aller ! »

La vieille bonne leva les yeux sur moi. Il me sembla qu'elle me comprenait. « Je ne puis pas ne pas entrer » me dis-je. J'ouvris brusquement la porte. Il était assis devant le piano et de ses longs doigts blancs recourbés, exécutait des arpèges. Elle se tenait debout, dans la courbure du piano à queue, devant la partition ouverte. Elle me vit ou m'entendit la première et leva les yeux sur moi. Fut-elle saisie, fit-elle mine de ne pas avoir peur, ou, en effet ne fut-elle pas effrayée ? En tout cas elle ne tressaillit pas et ne bougea pas. Elle rougit mais un peu après seulement. « Je suis

contente que tu sois venu. Nous n'avons pas décidé ce que nous jouerons dimanche », dit-elle d'un ton qu'elle n'eût pas eu si nous avions été seuls.

Ce ton, cette façon de dire « nous » en parlant de lui et d'elle, me révolta. Je le saluai sans mot dire.

Il me serra la main et, tout de suite, avec un sourire qui me parut moqueur, il m'expliqua qu'il avait apporté de la musique pour préparer ce qu'ils joueraient dimanche et qu'ils étaient en désaccord sur le morceau à choisir : des choses difficiles, classiques, notamment une sonate de Beethoven, ou des morceaux légers ? Tout cela était si naturel, si simple, qu'il n'y avait pas moyen d'y trouver à redire. En même temps je voyais, j'étais sûr, que c'était faux, qu'ils s'entendaient pour me tromper.

Une des situations les plus pénibles pour les jaloux (et dans notre société tout le monde est jaloux) est celle qui résulte des conventions mondaines qui permettent une intimité très grande et dangereuse entre un homme et une femme. On devient la risée de tout le monde si l'on veut empêcher les rapprochements au bal, l'intimité des médecins avec leurs malades, la familiarité des occupations d'art, de peinture et surtout de musique. Pour que les gens s'occupent ensemble de l'art le plus noble, la musique, il faut une certaine intimité où l'on ne peut rien voir de blâmable : seul un sot jaloux de mari peut y trouver à redire. Et pourtant, chacun sait que, dans notre société, un grand nombre d'adultères se nouent, grâce précisément à ces occupations, surtout à la musique. Je les avais évidemment embarrassés parce que, pendant un bon moment, je n'avais pu rien dire. J'étais comme une bouteille renversée dont l'eau ne coule pas parce qu'elle est trop pleine. Je voulais l'injurier, le chasser, mais je sentais que je devais me montrer de nouveau aimable, affectueux envers lui. C'est ce que je fis, cette fois encore je fis mine d'approuver tout. Grâce à ce sentiment étrange qui me forçait de le traiter d'autant plus aimablement que sa présence m'était plus pénible, cette fois encore je fis mine d'approuver tout. Je dis que je m'en rapportais à son goût et je conseillai à ma femme d'en faire autant. Il resta juste le temps nécessaire pour effacer l'impression fâcheuse de ma brusque entrée avec une figure épouvantée. Il s'en alla, l'air satisfait des résolutions prises ; quant à moi, j'étais convaincu qu'en comparaison de ce qui les préoccupait la question de musique leur était tout à fait indifférente.

Je l'accompagnai très aimablement jusqu'à l'antichambre

(comment ne pas accompagner un homme qui est arrivé pour troubler votre tranquillité et perdre le bonheur d'une famille entière ?) et je serrai sa main blanche et molle avec une amabilité particulière.

XXII

– Toute cette journée, je ne parlai pas à ma femme ; je ne le pouvais pas. Sa présence provoquait une telle haine que je me craignais moi-même. À table, elle me demanda devant les enfants quand je m'absenterais. Je devais aller, la semaine suivante, à une assemblée du Zemstvo, dans une localité voisine. Je dis la date. Elle me demanda si je n'aurais besoin de rien pour le voyage. Je ne répondis pas ; je restai silencieux à table, et silencieux me retirai dans mon cabinet. Les derniers temps elle n'entrait jamais dans mon cabinet, surtout à cette heure. Là je me couchai sur le divan ; j'étais furieux. Tout à coup j'entendis ses pas. Alors une idée terrible, ignoble, me vint en tête : que, comme la femme d'Urie, elle voulait cacher une faute déjà commise et que c'était ce qui l'amenait chez moi à cette heure inaccoutumée. « Est-il possible qu'elle vienne chez moi ? » pensais-je, en entendant ses pas qui se rapprochaient. « Si elle vient chez moi, alors j'ai raison ». Une haine indicible m'envahit l'âme. Les pas se rapprochaient de plus en plus. Va-t-elle passer outre, vers la salle ? Non. La porte grince sur ses gonds, sa personne haute et belle apparaît, et dans sa figure, dans ses yeux, il y a une timidité, une expression insinuante qu'elle cherche à cacher, mais que je vois et dont je comprends le sens. J'avais tellement retenu ma respiration que je faillis suffoquer, et continuant à la regarder, je pris une cigarette et l'allumai.

– « Qu'est-ce que cela signifie ? On vient chez toi pour causer et tu te mets à fumer ! »

Elle s'assit tout près de moi sur le canapé, se pressant contre mon épaule. Je reculai pour ne pas la toucher.

– « Je vois que tu es mécontent que je veuille jouer dimanche », dit-elle.

– « Je ne suis pas du tout mécontent », dis-je.

– « Est-ce que je ne le vois pas ! »

– « Et bien ! je te félicite de ta clairvoyance ! Moi je ne vois rien, sinon que tu te conduis comme une grue. Seulement, toi, l'ignominie t'est agréable, et moi je l'abhorre ! »

– « Si tu veux m'injurier comme un charretier, je m'en vais. »

– « Va-t'en… Sache seulement que si l'honneur de la famille n'est rien pour toi, pour moi tu n'es rien : Va au diable ! mais l'honneur de la famille m'est cher. »

– « Quoi ? qu'y a-t-il ? »

– « Va-t'en, au nom de Dieu ; va-t'en ! » Feignait-elle de ne pas comprendre ou réellement ne comprenait-elle pas de quoi il s'agissait, mais elle s'offensa, se fâcha. Elle se leva mais ne s'en alla pas et s'arrêta au milieu de la pièce.

– « Tu es devenu absolument impossible, commença-t-elle. Avec un pareil caractère un ange même ne pourrait pas vivre » ; et, comme toujours, cherchant à me piquer le plus possible elle me rappela un incident avec ma sœur. (Un jour je m'étais emporté et avais injurié ma sœur.) Elle savait que cela me torturait et cherchait à m'atteindre au point sensible. « Après cela rien ne m'étonnera plus de ta part, » dit-elle. « Oui, offensé, humilié, déshonoré et encore m'accuser, » pensai-je ; et, soudain une telle rage, une telle haine m'envahirent que je ne me souvenais pas d'avoir jamais éprouvé rien de pareil.

Pour la première fois, j'eus l'envie d'exprimer physiquement cette haine. Je bondis et m'avançai vers elle, mais, au même instant, je compris mon état et me demandai si je ferais bien de m'abandonner à ma fureur ; aussitôt, je me répondis que ce serait bon, que cela lui ferait peur, et, au lieu de résister, je m'excitai, m'encourageai, et fus heureux de me sentir bouillir de plus en plus.

– « Va-t'en ou je te tue ! » criai-je, et, m'approchant d'elle, je la saisis par le bras. J'avais grossi exprès l'intonation de colère de ma voix en disant cela. Et j'étais sans doute vraiment terrible, car elle devint si timide qu'elle n'avait même pas la force de s'en aller et prononça seulement : « Vassia, qu'as-tu ? »

– « Va-t'en ! hurlai-je plus fort encore. Il n'y a que toi pour me mettre dans une telle fureur, je ne réponds pas de moi, va-t'en ! »

M'abandonnant à ma colère, je m'en enivrais et voulais me livrer à quelque acte extraordinaire pour montrer la force de ma fureur. J'avais une envie terrible de la frapper, de la tuer, mais je

me rendis compte que cela ne se pouvait pas et je me contins. Je m'élançai vers la table, je saisis là un presse-papier, et, en criant encore une fois : Va-t'en ! je le lançai à côté d'elle, par terre. J'avais soigneusement visé à côté. Alors, elle se dirigea vers la porte pour sortir, mais s'arrêta dans l'embrasure. Aussitôt, et tant qu'elle pût le voir (je le faisais pour qu'elle le vît), je pris sur la table un chandelier, un encrier, que je jetai par terre en continuant à crier :

– « Va-t'en ! je ne réponds pas de moi ! » Elle s'en alla et je m'arrêtai.

Une heure après, la vieille bonne entra chez moi et dit que ma femme avait une crise de nerfs. J'allai près d'elle : elle sanglotait, riait, sans pouvoir parler, et tressaillait de tout son corps. Elle ne simulait pas, elle était véritablement malade. Vers l'aube elle se calma, et nous nous réconciliâmes sous l'influence, de ce que nous appelions l'amour. Le lendemain matin, quand, après la réconciliation, je lui avouai que j'étais jaloux de Troukhatchevsky, elle ne parut pas embarrassée et se mit à rire de l'air le plus naturel, si étrange lui sembla l'idée de céder à un pareil homme.

– « Est-ce qu'avec un tel homme une honnête femme peut éprouver un autre sentiment que le plaisir de faire de la musique ? Mais, si tu veux, je suis prête à ne jamais le revoir, même dimanche, quoique tout le monde soit invité. Écris-lui que je suis souffrante, et ce sera fini. Une seule chose m'agace, c'est que quelqu'un, et principalement lui, ait pu penser qu'il est dangereux ! Je suis trop fière pour permettre à quelqu'un de pareilles pensées. »

Et elle ne mentait pas. Elle croyait ce qu'elle disait. Elle espérait provoquer en elle-même par ses paroles du mépris pour lui et par là se défendre. Mais elle n'y parvenait pas. Tout conspirait contre elle, surtout cette abominable musique. Ainsi se termina la querelle, et, le dimanche, nos invités se réunirent. Troukhatchevsky et ma femme firent de nouveau de la musique ensemble.

XXIII

– Inutile de dire, je pense, que j'étais très vaniteux : sans la

vanité, avec notre façon de vivre, l'existence n'a pas de but. Aussi, pour ce dimanche, m'étais-je attaché à organiser avec goût le dîner et la soirée musicale. J'avais acheté moi-même un tas de choses pour le dîner, et j'avais choisi les convives.

Vers six heures, les invités arrivèrent, puis, lui, en habit, des boutons de chemise en brillants, de mauvais ton. Il avait une attitude familière. À toutes les questions, il répondait vite, avec un sourire d'acquiescement et d'intelligence, et une expression particulière qui voulait dire : « Tout ce que vous ferez et direz sera précisément ce que j'attendais ». Maintenant, je remarquais avec un plaisir particulier tout ce qu'il y avait de fâcheux en lui, car tout cela devait me tranquilliser et me prouver qu'il était tellement au-dessous de ma femme qu'elle ne pouvait s'abaisser jusqu'à lui, comme elle me l'avait dit. Je ne me permettais plus d'être jaloux ; premièrement, j'avais déjà éprouvé cette souffrance et avais besoin de repos ; deuxièmement, je voulais croire aux assurances de ma femme et j'y croyais. Malgré cela, je ne pouvais être naturel ni avec elle ni avec lui, pendant tout le temps du dîner et la première partie de la soirée, avant que la musique ne commençât : involontairement, je suivais chacun de leurs gestes, chacun de leurs regards.

Le dîner fut, comme tous les dîners, ennuyeux et conventionnel. La musique commença assez tôt. Oh ! que je me rappelle tous les détails de cette soirée ! Je me souviens comme il apporta le violon, ouvrit la boîte, enleva l'enveloppe que lui avait brodée une dame, et commença d'accorder l'instrument. Je revois l'air qu'avait ma femme en s'asseyant, un air faussement indifférent sous lequel je vis qu'elle cachait une grande timidité, due surtout à l'insuffisance de sa science musicale. Elle s'assit avec cet air faux devant le piano, et alors commencèrent les *la* ordinaires, les pizzicati du violon, l'arrangement des partitions. Je me souviens comment, après, ils se regardèrent, jetèrent un coup d'œil sur les assistants qui s'installaient, puis ils se dirent quelques mots et commencèrent. Il prit les premiers accords. Son visage devint sérieux, sévère, sympathique ; en écoutant les sons qu'il tirait de son violon, nonchalamment il pinça les cordes entre ses doigts. Le piano lui répondit, et ça commença…

Poznidchev s'arrêta, et, à plusieurs reprises, il émit son étrange bruit. Il voulait continuer à parler, mais il renifla et s'arrêta de nouveau.

– Ils jouèrent *La Sonate à Kreutzer,* de Beethoven, continua-t-il.

Connaissez-vous le premier presto ? Le connaissez-vous ? Oh ! Oh ! – s'écria-t-il.

– Quelle chose terrible que cette Sonate ! Surtout cette partie ! Et chose terrible, en général, que la musique. Qu'est-ce ? Je ne comprends pas ce que c'est que la musique, et pourquoi elle a de tels effets. On dit que la musique élève l'âme. Bêtise, mensonge. Elle agit, elle agit effroyablement (je parle pour moi), mais non d'une façon ennoblissante. Son action n'est ni ennoblissante ni abaissante, mais irritante. Comment dirais-je ? La musique me fait oublier ma situation véritable. Elle me transporte dans un état qui n'est pas le mien ; sous l'influence de la musique, il me paraît sentir réellement ce que je ne sens pas, comprendre ce que je ne comprends pas, pouvoir ce que je ne puis pas. La musique me paraît agir comme le bâillement ou le rire : je n'ai pas envie de dormir, mais je bâille quand je vois d'autres bâiller ; sans motif pour rire, je ris en entendant rire.

Quant à la musique, elle me transporte immédiatement dans l'état d'âme où se trouvait celui qui écrivit cette musique. Mon âme se confond avec la sienne et, avec lui, je passe d'un état à l'autre. Comment cela se fait-il, je n'en sais rien. Celui qui a écrit la *Sonate à Kreutzer,* Beethoven, savait, lui, pourquoi il se trouvait dans cet état : cet état le mena à certaines actions, et voilà pourquoi, pour lui, il avait un sens, tandis que pour moi il n'en a point. C'est la raison pour laquelle la musique provoque une excitation qu'elle laisse inachevée. On joue, par exemple, une marche militaire : le soldat passe au son de cette marche et la musique est terminée. On chante une messe, je communie, et la musique encore est terminée. Mais l'autre musique provoque une excitation qui n'indique pas quel acte doit lui correspondre. Voilà pourquoi la musique est si dangereuse, agit parfois si effroyablement. En Chine, la musique est soumise au contrôle de l'État, et c'est ainsi que cela doit être. En effet, peut-on admettre que le premier venu hypnotise une ou plusieurs personnes et en fasse après ce qu'il veut ? Et surtout que l'hypnotiseur soit n'importe quel individu immoral.

C'est un pouvoir effroyable dans les mains d'un individu quelconque. Par exemple, le premier presto de cette *Sonate à Kreutzer,* peut-on le jouer dans un salon où se trouvent des dames décolletées, puis le morceau fini, applaudir, manger des glaces et raconter le dernier potin ? Ces choses-là, on ne peut les jouer que dans certaines circonstances importantes, graves, dans des cas

seulement où il faut provoquer certaines actions correspondantes à cette musique. Mais il est forcément dangereux de provoquer une énergie de sentiment qui ne correspond ni au temps, ni au lieu, et qui ne trouve pas à s'employer. Sur moi, du moins, ce morceau agit d'une façon effroyable. Il me semble que de nouveaux sentiments, de nouveaux concepts que j'ignorais jusqu'alors se font jour en moi. « Ah ! oui, c'est comme ça… Pas du tout comme je vivais et pensais auparavant… Voilà comme il faut vivre », me disais-je en mon âme. Qu'était ce nouveau que j'apprenais ainsi, je ne m'en rendais pas compte, mais la conscience de cet état nouveau me rendait joyeux. C'étaient les mêmes figures, entre autres ma femme et lui, mais je les voyais sous un autre jour.

Après ce presto, ils exécutèrent l'andante bien beau, mais ordinaire, pas très neuf, aux variations banales, et le finale tout à fait faible. Ensuite, à là prière des invités, ils jouèrent encore une élégie d'Ernst, puis, différents autres morceaux. Tout cela était bien mais ne produisait pas sur moi le centième de l'impression du début. Tout cela se passait déjà sur le fond de la première impression.

Pendant toute la soirée, je me sentis léger, gai. Quant à ma femme, jamais je ne la vis telle : ces yeux brillants, cette expression sévère, majestueuse, pendant qu'elle jouait, puis cette langueur complète, ce sourire faible, pitoyable et extatique après qu'elle eut fini. Je vis tout cela sans y attacher d'importance, croyant qu'elle ressentait la même chose que moi, qu'à elle comme à moi étaient révélés de nouveaux sentiments. La soirée se termina bien et les invités se retirèrent. Sachant que je devais partir dans deux jours pour me rendre à l'assemblée, Troukhatchesvky, en prenant congé, me dit qu'il espérait, à son prochain passage à Moscou, avoir le plaisir de répéter cette soirée. Je conclus de là qu'il ne croyait pas possible de venir chez moi en mon absence, et cela me fut agréable.

Comme je ne devais pas être de retour avant son départ, il résultait donc que nous ne nous reverrions pas.

Pour la première fois je lui serrai la main avec un vrai plaisir et le remerciai de l'agrément qu'il m'avait procuré. Il prit également congé de ma femme. Leur adieu me parut tout naturel et convenable. Tout allait à merveille. Tous deux, ma femme et moi, étions très contents de cette soirée.

XXIV

Deux jours après, je partais pour l'assemblée ; j'étais, en faisant mes adieux à ma femme, dans un état d'esprit excellent et tranquille.

Dans le district, il y avait à s'occuper d'une foule de choses, et c'était un monde et une vie à part. Pendant deux jours, je passai dix heures aux séances. Le second jour, on m'apporta à la Chancellerie une lettre de ma femme. Je la lus ici même. Elle me parlait des enfants, de l'oncle, des vieilles bonnes, des achats, et, entre autres, comme d'une chose toute naturelle, que Troukhatchevsky avait passé à la maison, qu'il lui avait apporté les partitions promises et lui avait proposé encore de jouer, mais qu'elle avait refusé.

Je ne me rappelais pas le moins du monde qu'il eût promis des partitions : il m'avait paru que, l'autre soir, il avait pris un congé définitif, aussi cela me surprit-il désagréablement. Mais j'avais tant à faire que je n'eus pas le temps de penser, et je ne relus la lettre que le soir, en rentrant chez moi.

Outre le fait que Troukhatchevsky était venu à la maison, tout le ton de la lettre me parut manquer de naturel. La bête enragée de jalousie se mit à rugir dans son repaire et sembla vouloir bondir ; mais, ayant peur de cette bête, je l'enfermai le plus vite possible. « Quel abominable sentiment que la jalousie ! me dis-je, que peut-il être de plus naturel que ce qu'elle écrit ? »

Je me couchai. Je me mis à songer aux affaires à terminer. Toujours, pendant les assemblées, je dormais mal. Ce soir je m'endormis tout de suite. Mais, comme il arrive parfois, vous savez, une espèce de commotion électrique m'éveilla. Je m'éveillai et songeai immédiatement à elle, à mon amour charnel pour elle, à Troukhatchevsky et je me dis qu'entre eux tout était consommé ! Aussitôt la rage et la colère me serrèrent le cœur. Mais j'essayai de me tranquilliser. « C'est stupide, il n'y a aucun motif, il n'y a rien. À quoi bon nous humilier elle et moi en supposant de telles horreurs ! Une espèce de violoniste qu'on invite, un vaurien avéré, en face d'une femme respectable, d'une mère de famille, *ma* femme, quelle absurdité ! » Mais d'autre part, je me disais : « Pourquoi cela n'arriverait-il pas ? pourquoi ? N'est-ce pas le même sentiment simple et compréhensible au nom duquel je me suis marié, au nom duquel j'ai vécu avec elle, la seule chose que

j'ai voulu d'elle, la seule par conséquent que désirent les autres et ce musicien aussi ? Il est célibataire, bien portant (je me souvins comment craquaient les cartilages de sa côtelette et l'avidité avec laquelle ses lèvres rouges saisissaient le verre de vin), soigné de sa personne, bien nourri, et non seulement sans principes, mais évidemment avec le principe qu'il faut profiter de tous les plaisirs qui se présentent. Il y a un lien entre eux, la musique ; tout ce qu'il y a de plus raffiné dans la volupté des sens. Qu'est-ce qui peut le retenir ? Rien. Tout au contraire l'attire. Et elle ? Mais qu'est-elle ? Elle fut et reste un mystère. Je ne la connais pas. Je la connais seulement comme un animal, et un animal rien ne peut et ne doit le retenir ».

Maintenant seulement je me rappelais leurs figures, la dernière soirée, quand, après *la Sonate à Kreutzer,* ils jouèrent un morceau passionné, je ne sais plus de qui, mais un morceau passionné jusqu'à la pornographie. « Comment ai-je pu partir ? me disais-je en me rappelant leurs figures. N'était-ce pas clair qu'entre eux tout s'était accompli cette soirée ? N'était-ce pas clair qu'entre eux non seulement il n'y avait plus d'obstacles, mais que tous deux, surtout elle, éprouvaient une certaine honte après ce qui s'était passé entre eux ? Je me rappelais comment elle souriait faiblement, pitoyablement, béatement, en essuyant la sueur de son visage rougi, quand je m'approchai du piano. Déjà ils évitaient de se regarder, ce ne fut qu'au souper, quand elle lui versa de l'eau, qu'ils se regardèrent et se sourirent imperceptiblement.

Maintenant je me rappelais avec effroi ce regard et ce sourire à peine perceptible. « Oui, tout est fini », me disait une voix ; et tantôt une autre me disait le contraire : « Es-tu fou, c'est impossible ». Ainsi angoissé, je restai couché dans l'obscurité. J'allumai une bougie, et je pris peur dans cette petite chambre au papier jaune. J'allumai une cigarette, et, comme il arrive toujours quand on tourne dans un même cercle de contradictions irréductibles, on fume ; je fumai donc cigarette sur cigarette pour m'étourdir et ne pas voir mes contradictions.

Je ne dormis pas de toute la nuit. À cinq heures, ayant décidé que je ne pouvais plus demeurer dans cet état et que je partirais tout de suite, je me levai. J'éveillai le gardien qui me servait et lui donnai l'ordre d'aller chercher des chevaux. À l'assemblée j'envoyai un mot disant que j'étais rappelé à Moscou pour une affaire urgente et que je priais qu'on me remplaçât par un membre du Comité. À huit heures je montai en tarentass(9) et partis.

XXV

Le conducteur entra et, ayant remarqué que la bougie de notre lanterne était presque consumée, il l'éteignit sans en mettre une nouvelle. Le jour commençait à poindre. Poznidchev se tut, soupirant profondément tout le temps que le conducteur resta dans le wagon. Il ne reprit son récit que quand le conducteur fut sorti, et que, dans le wagon demeuré obscur, s'entendît le bruit régulier du train en marche et le ronflement rythmique du commis. Dans la pénombre du jour naissant je ne voyais pas du tout Poznidchev ; je n'entendais que sa voix de plus en plus émue et douloureuse.

– Il me fallait faire trente-cinq verstes en voiture et huit heures en chemin de fer. En voiture le voyage fut très agréable. Il faisait un froid d'automne avec un soleil brillant ; vous savez, quand les roues marquent sur la boue durcie.

La route était unie, la lumière éclatante et l'air vivifiant. La voiture était confortable. Au lever du soleil je partis et me sentis plus à l'aise. En regardant les chevaux, les champs, les passants, j'oubliais où j'allais. Parfois il me semblait que je voyageais simplement et que ce qui motivait mon retour n'était pas ; et j'étais heureux quand je m'oubliais ainsi. Mais dès que je me rappelais où j'allais, je me disais : « On verra après ; n'y pense pas ! » À mi-chemin, se produisit un incident qui m'arrêta quelques heures en route et par lequel je fus distrait davantage : quelque chose dans la voiture se brisa ; il fallut la réparer. Cet incident eut une importance considérable en ce que, au lieu d'arriver à Moscou à cinq heures, comme je le pensais, je n'y arrivai qu'à minuit, et ne fus à la maison qu'à minuit passé, puisque j'avais manqué le rapide et avais dû prendre un train omnibus. La recherche d'une charrette, la réparation, les paiements, le thé dans l'auberge, la conversation avec le portier, tout cela me distrayait encore davantage. À la tombée de la nuit tout fut près ; je me remis en route, et le voyage fut encore plus agréable que dans la journée. La lune à son premier quartier, une petite gelée, la route encore bonne, les chevaux, le postillon joyeux : tout cela m'égayait ; je songeais à peine à ce qui m'attendait, ou peut-être étais-je content encore de ce qui m'attendait, pour dire adieu à la vie. Mais cet état paisible, la possibilité de surmonter mes préoccupations, disparut avec le voyage en voiture. Aussitôt dans le wagon, ce fut autre chose. Ces

huit heures de chemin de fer furent pour moi si pénibles que je ne les oublierai de ma vie. Était-ce parce que, en entrant dans le wagon, je m'étais imaginé vivement être déjà arrivé, ou parce que le chemin de fer agit toujours d'une façon excitante, toujours est-il qu'aussitôt dans le train, il me devint impossible de dormir ; mon imagination, sans répit et avec une vivacité extraordinaire, me dessinait des tableaux plus cyniques les uns que les autres, des choses qui se passaient là-bas, sans moi, et qui excitaient ma jalousie. Je brûlais d'indignation, de rage, et d'un sentiment particulier qui me comblait d'humiliation, en contemplant ces tableaux, et il m'était impossible de m'en détacher, de ne pas les regarder, aussi bien que de les effacer et me défendre de les évoquer. Plus je contemplais ces tableaux imaginaires, plus je croyais à leur réalité, que semblait me prouver encore la variété de ces images. On eût dit qu'un démon, malgré ma volonté, inventait et me soufflait les plus abominables fictions. Je me rappelais une conversation ancienne que j'avais eue avec le frère de Troukhatchevsky, et, dans une espèce d'extase, je me déchirais le cœur par cette conversation, la rapportant à Troukhatchevsky et à ma femme.

C'était très longtemps auparavant, mais je me le rappelais. Le frère de Troukhatchevsky, une fois, à ma question s'il fréquentait les maisons publiques, répondit qu'un homme comme il faut ne va pas où l'on peut attraper une maladie, dans un endroit sale et ignoble, alors qu'on peut toujours trouver une femme distinguée. Et voilà, que lui, son frère, avait trouvé ma femme.

« Il est vrai qu'elle n'est plus de la première jeunesse. Il lui manque une dent sur le côté et son visage est un peu empâté, pensais-je pour Troukhatchevsky. Mais que faire ; il faut se contenter de ce qu'on a ! »

« Oui, il l'oblige en la prenant pour maîtresse, me disais-je, et puis elle n'est pas dangereuse pour sa précieuse santé ! Non, ce n'est pas possible, reprenais-je avec effroi, rien de semblable ne s'est passé ! Il n'y a pas même de raison de le supposer. Ne m'a-t-elle pas dit que l'idée même que je pouvais être jaloux d'elle, à cause de lui, était une humiliation pour elle ! Oui, mais elle mentait ; elle a toujours menti ! » me disais-je, et tout recommençait. Il n'y avait avec moi que deux voyageurs dans le wagon, une vieille femme et son mari, tous les deux peu causeurs ; même ils sortirent à l'une des stations me laissant seul. J'étais comme une bête en cage. Tantôt je bondissais et m'avançais vers

la fenêtre ; tantôt je me mettais à marcher, ayant peine à me tenir debout, comme si j'avais espéré faire avancer le train plus vite, par mes efforts ; mais le wagon, avec ses banquettes et ses vitres, tremblait continuellement, comme celui-ci.

Poznidchev se leva brusquement, fit quelques pas et se rassit.

– Oh ! j'ai peur, j'ai peur des wagons de chemin de fer ; l'effroi me saisit. Oui, c'est terrible, continua-t-il. Je me disais : « Il faut penser à autre chose, par exemple au patron de l'auberge où j'ai pris le thé. » Alors, dans mon imagination, paraît le portier avec sa longue barbe et son petit-fils, un enfant du même âge que mon petit Basile. « Mon petit Basile ! Il verra le musicien embrasser sa mère. Que se passera-t-il dans sa pauvre âme ? Mais elle, elle ne songe point à cela ; elle aime ! » Et, de nouveau, tout recommençait. « Non, non… Eh bien, je penserai à la visite à l'hôpital. Oui, hier, un malade s'est plaint d'un médecin. Le médecin avait une moustache comme Troukhatchevsky… Quelle effronterie !… Tous deux me mentaient quand il m'a dit qu'il partait… » Et de nouveau tout recommençait. Tout ce à quoi je pensais me ramenait à lui. Je souffrais horriblement. Je souffrais principalement de l'ignorance, du doute, de cette sorte de dédoublement, de l'ignorance de ce que je devais faire : l'aimer ou la haïr. Je souffrais tant, qu'il me vint la pensée, qui me séduisait, de descendre sur les rails, de me mettre sous le train et de tout terminer. Alors, au moins, on ne doutera plus. Une chose m'empêcha de le faire : la pitié, la pitié pour moi-même, qui éveillait en même temps ma haine pour elle. Envers lui j'éprouvais le sentiment étrange de mon humiliation et de sa victoire, mais pour elle une haine terrible. « Non, je ne peux pas me tuer et la laisser libre ! Il faut qu'elle souffre ; il faut qu'elle sache au moins que j'ai souffert », me disais-je. Je sortais à toutes les gares pour me distraire. Au buffet d'une gare je vis qu'on buvait et, tout de suite, j'allai avaler un verre d'eau-de-vie. À côté de moi, un juif buvait aussi. Il se mit à me parler, et moi, pour ne pas rester seul dans mon wagon, j'allai avec lui, en troisième classe, dans un wagon sale, enfumé, plein de pelures, de graines de tournesol. Là, je me mis à côté de lui. Il bavardait et racontait beaucoup d'anecdotes. Je l'écoutais mais ne pouvais comprendre ce qu'il disait parce que je continuais à penser à mon sujet. Il le remarqua et exigea de moi que je fisse attention. Alors je me levai et retournai dans mon wagon. « Il faut réfléchir, me dis-je, voir si ce que je pense est vrai, si j'ai des raisons de me tourmenter ». Je m'assis pour réfléchir tranquillement, mais tout de suite, au lieu

de réflexions calmes, la même chose recommença : au lieu de raisonnements, des tableaux et des images. « Que de fois me suis-je tourmenté ainsi, songeais-je me rappelant des accès antérieurs et pareils de jalousie, et puis, finalement ce n'était rien. Il en est de même maintenant. Peut-être, c'est même certain, la trouverai-je tranquillement endormie ; elle se réveillera, sera heureuse, et dans ses paroles, dans son regard, je verrai que rien n'est arrivé, que tout cela était absurde. Ah ! comme ce serait bien… » – « Mais non, c'est arrivé trop souvent, cette fois c'est fini », me disait une voix. Et de nouveau tout recommençait. Ah ! quel supplice ! Ce n'est pas dans un hôpital de syphilitiques que j'introduirais un jeune homme pour lui ôter le désir des femmes, mais dans mon âme, pour lui montrer le démon qui la déchirait. Ce qui était effroyable, c'était de me reconnaître un droit indiscutable sur le corps de ma femme, comme si c'était mon corps, pendant que je sentais que je ne pouvais pas posséder ce corps, qu'il n'était pas à moi, qu'elle en pouvait faire ce qu'elle voulait, et qu'elle en voulait faire ce que je ne voulais pas qu'elle en fît. En outre je me sentais impuissant contre lui et contre elle. Lui, comme le Vanka des contes, chanterait avant de monter au gibet, baiserait ses lèvres douces, etc.… Et il aurait l'avantage. Avec elle, c'est pire encore ; si elle ne l'a pas fait, elle le désire, et le veut ; je sais qu'elle le veut. C'est encore pire. Il vaudrait mieux qu'elle l'eût déjà fait, je sortirais de mon incertitude. Enfin je n'aurais su dire ce que je désirais : je désirais qu'elle ne voulût pas ce qu'elle devait vouloir. C'était une folie complète !

XXVI

– À l'avant-dernière station, quand le conducteur entra prendre les billets, je pris mes bagages et allai sur la plate-forme du wagon. La conscience que le dénouement était là, imminent, augmenta encore mon émotion. J'avais froid, ma mâchoire tremblait si fort que mes dents claquaient. Machinalement je sortis de la gare avec la foule. Je pris une voiture et allai à la maison. Sans penser à rien je regardais les rares passants et les portiers et les ombres projetées par les lanternes de ma voiture tantôt devant tantôt derrière. Après une demi-verste de course je me sentis froid aux pieds et je me souvins que, dans le wagon,

j'avais ôté mes chaussettes de laine et les avais mises dans mon sac de voyage. Où avais-je mis le sac ? Était-il avec moi ? Oui. Et le panier ?… Je constatai alors que j'avais totalement oublié mes bagages ; je pris mon bulletin, mais, décidant que ce n'était pas la peine de retourner, je continuai ma route.

Malgré tous mes efforts pour me souvenir, je ne puis me rendre compte de mon état d'alors ; ce que je pensais, ce que je voulais, je n'en sais rien. Je me rappelle seulement que j'avais la conscience que quelque chose d'épouvantable, de très grave se préparait dans ma vie. Était-ce si grave parce que je le pensais ainsi, ou bien avais-je un pressentiment ? Je ne sais. Peut-être aussi qu'après tout ce qui est arrivé, tous les événements antérieurs ont pris dans mon souvenir une teinte lugubre. J'arrivai devant le perron. Il était minuit passé, quelques voitures stationnaient devant la porte, attendant des clients, attirées par les fenêtres éclairées (les fenêtres éclairées étaient celles de notre salon et de notre salle de réception). Sans me rendre compte pourquoi nos fenêtres étaient éclairées si tard, je montai l'escalier, toujours dans l'attente de quelque chose de terrible, et je sonnai. Le domestique, un homme bon, diligent et très bête nommé Égor, m'ouvrit. La première chose qui me sauta aux yeux dans l'antichambre fut, au portemanteau, parmi d'autres vêtements, un pardessus. J'aurais dû m'en étonner, mais non, je m'y attendais. « C'est cela ! » me dis-je. Je demandai à Égor qui était là, il me nomma Troukhatchevski. Je m'informai s'il y avait d'autres visiteurs ? Il répondit : « Personne ». Je me rappelle de quel air il me dit cela, comme s'il voulait me faire plaisir et dissiper mes doutes. – « C'est cela ! » avais-je l'air de dire… – « Et les enfants ? » – « Dieu merci ils vont bien, ils dorment depuis longtemps ! »

Je respirais à peine et ne pouvais retenir le tremblement de ma mâchoire. « Ainsi, c'est ce que je pensais ! » Jadis, il m'arrivait, en rentrant chez moi, de penser qu'un malheur m'attendait, mais il n'en était rien ; tout allait comme auparavant. Maintenant c'était une autre affaire. Tout ce que je m'imaginais, tout ce que je croyais être des chimères, tout cela existait vraiment. C'était là.

Je faillis sangloter, mais tout de suite le démon me souffla : « Pleure, fais du sentiment, et eux se sépareront tranquillement, et il n'y aura pas de preuves, et toute ta vie tu douteras, tu souffriras. » Alors la pitié pour moi-même s'évanouit, il ne resta qu'un sentiment étrange, vous ne le croirez pas, un sentiment de joie : ma souffrance allait être terminée ; maintenant j'allais

pouvoir la punir, me débarrasser d'elle, donner libre cours à ma colère.

Et je donnai libre cours à ma colère ; je devins une bête féroce et rusée. « – Non, non, dis-je à Égor qui voulait m'annoncer. Tiens, prends une voiture et va vite chercher mes bagages. Voici le bulletin. Va. » Il passa le long du corridor pour prendre son paletot. Craignant qu'il ne leur donnât l'éveil, je l'accompagnai jusqu'à sa chambre et attendis qu'il fût prêt. De la salle à manger arrivait un bruit de conversation, de couteaux et d'assiettes. Ils mangeaient et n'avaient pas entendu la sonnette. « Pourvu qu'ils ne sortent pas », pensai-je. Égor mit son paletot à col d'astrakan et sortit. Je fermai la porte derrière lui. Une fois seul je me sentis anxieux à la pensée que, tout de suite, il fallait agir. Comment ? Je ne savais pas encore. Je savais seulement que, maintenant, tout était fini, qu'il ne pouvait être question de son innocence et que, dans un instant, je la punirais et romprais à jamais avec elle.

Auparavant j'avais encore des doutes. Je me disais : je me trompe peut-être ? Maintenant le doute avait disparu. Tout était décidé irrévocablement. « Secrètement, toute seule avec lui, la nuit, c'est l'oubli de tous les devoirs. Ou, pis encore, elle apporte trop d'audace et d'insolence dans le crime pour que cet excès même d'audace prouve son innocence ! Tout est clair. Nul doute. » Je ne craignais qu'une chose : que chacun d'eux ne s'en fût de son côté, qu'ils n'inventassent quelque nouveau mensonge et ne me privassent de la preuve matérielle, de la possibilité de les confondre. Et, pour les surprendre plus vite, je me dirigeai, sur la pointe des pieds, vers la salle à manger, non par le salon mais par le corridor et l'appartement des enfants.

Dans la première chambre dormait le petit garçon. Dans la seconde la vieille bonne remua et il me parut qu'elle allait s'éveiller ; aussitôt je me représentai ce qu'elle penserait quand elle saurait tout, et la pitié que je ressentis pour moi-même fut si forte que je ne pus retenir mes larmes ; pour ne pas réveiller les enfants, je m'enfuis à pas légers, par le corridor, dans mon cabinet de travail où je me laissai tomber sur le divan et sanglotai… « Moi, honnête homme, moi fils de parents honorables, moi qui toute ma vie ai rêvé le bonheur dans ma famille, moi, l'époux qui n'a jamais trahi… Et voilà mes cinq enfants, et elle embrasse un musicien parce qu'il a des lèvres rouges ! Non ce n'est pas une femme, c'est une chienne, une chienne immonde. À côté de la chambre des enfants pour lesquels toujours elle feignait tant

d'amour ! Et ce qu'elle m'a écrit !… Et, au fait, peut-être en fut-il toujours ainsi. Peut-être a-t-elle eu avec les domestiques les enfants qu'on croit miens. Et si j'étais arrivé demain, elle serait venue à ma rencontre avec sa coiffure, avec son corsage, ses mouvements indolents et gracieux (et je vis toute sa personne attirante et ignoble !) et la jalousie serait demeurée pour toujours dans mon cœur, déchirante. Que dira la vieille bonne ? Égor ?… Et la pauvre petite Lise ? Elle comprend déjà quelque chose… Oh ! cette impudence, ce mensonge, cette sensualité bestiale que je connais si bien ! » me dis-je.

Je voulus me lever, impossible. Le cœur me battait si fort que je ne tenais pas sur mes jambes. « Oui, je mourrai d'un coup de sang ! C'est elle qui me tuera. C'est ce qu'elle veut. Qu'est-ce que cela lui fait de tuer ? Mais elle serait trop heureuse. Je ne lui laisserai pas ce plaisir. Oui, moi je suis là et eux sont là-bas, ils mangent, ils rient, ils… Oui, bien qu'elle ne soit plus de la première jeunesse, il ne l'a pas dédaignée. Malgré tout elle n'est pas mal et surtout pas dangereuse pour sa santé à lui… Pourquoi ne l'ai-je pas étranglée alors, me dis-je me rappelant une autre scène, quand, la semaine dernière, je l'ai chassée de mon cabinet de travail et que j'ai brisé les meubles. » Et je me souvins précisément de l'état où je me trouvais alors. Non seulement je m'en souvins mais je sentis le même besoin de battre, de frapper, de détruire. Alors, brusquement, me vint le désir d'agir, et tous les raisonnements, excepté ceux qui étaient nécessaires à l'action, s'évanouirent. Je fus dans l'état de la bête ou de l'homme sous l'influence de l'excitation physique pendant un danger, lorsqu'on agit imperturbablement, sans hâte, aussi sans perdre une minute, en poursuivant un but précis.

XXVII

Je commençai d'abord par ôter mes bottes, et, en chaussettes, je m'approchai du mur, vers le divan, au-dessus duquel j'avais suspendu des armes à feu et des poignards. Je décrochai un poignard recourbé de Damas à la lame très aiguë, qui ne m'avait jamais servi. Je le tirai de sa gaine. Je me rappelle que la gaine glissa derrière le divan et que je me dis : « Il faudra la retrouver après, il ne faut pas qu'elle se perde. » Puis j'ôtai mon pardessus

que j'avais gardé tout le temps et, à pas de loup, doucement, je me dirigeai *là-bas.* J'ouvris brusquement la porte. Je me souviens de l'expression de leurs visages lorsque j'ouvris la porte. Je m'en souviens parce qu'elle éveilla en moi une joie douloureuse. C'était une expression de terreur. Ce que je désirais. Jamais je n'oublierai cet effroi désespéré et soudain qui apparut sur leurs visages quand ils m'aperçurent. Lui, je crois, était à table, et quand il me vit ou m'entendit, il sursauta, se mit debout et recula jusqu'au buffet. La peur était le seul sentiment qu'exprimât nettement sa physionomie. En elle aussi se lisait la peur, mais avec d'autres impressions. Si sa physionomie à elle n'avait exprimé que l'épouvante, peut-être ce qui est arrivé ne serait-il pas arrivé. Mais dans l'expression de son visage, il me sembla voir, du moins au premier moment, l'ennui, le mécontentement d'être troublée dans son amour, dans son bonheur avec lui. On eût dit que son seul regret était d'avoir été troublée au moment d'être heureuse. Ces diverses expressions ne parurent sur leurs faces qu'un instant. Presque immédiatement la terreur fit place à l'alternative : peut-on mentir ou non ? Si oui, il fallait commencer ; sinon, quelque chose allait se passer. Mais quoi ? Et il la regarda interrogativement. L'expression d'angoisse et d'ennui qui se montrait sur son visage me paraissait se transformer, quand elle le regardait, en une expression de souci pour lui.

Je m'arrêtai un instant à la porte, le poignard caché derrière mon dos.

À ce moment il sourit, et d'un ton indifférent jusqu'au ridicule, il dit : – « Nous faisions de la musique ». – « Je ne m'attendais pas », commença-t-elle en même temps, réglant son ton sur le sien. Mais ni l'un ni l'autre ne continuèrent. La même rage que j'avais éprouvée la semaine précédente s'empara de moi. Je sentis le besoin de laisser éclater ma violence et la joie de la colère.

Non, ils n'achevèrent pas. Cette chose dont ils avaient peur allait commencer et rendre inutiles toutes paroles. Je me jetai sur elle en cachant le poignard pour qu'il ne m'empêchât pas de porter le coup où je voulais, sous le sein, dans la poitrine ; j'avais choisi cet endroit dès le premier instant. En ce moment il vit et, ce que je n'attendais pas de sa part, il saisit ma main et s'écria :

« – Revenez à vous… Que faites-vous ?… Au secours ! » J'arrachai ma main de son étreinte et fondis sur lui. Ses yeux rencontrèrent les miens, et, tout d'un coup, il pâlit, ses yeux scintillèrent bizarrement, et, ce que je n'attendais pas non plus de

lui, il fila par-dessous le piano vers l'autre chambre. Je voulus le poursuivre, mais quelque chose de lourd s'abattit sur mon bras gauche. C'était elle. Je fis un effort pour la repousser ; elle se cramponna plus fortement, ne me lâchant pas. Cet obstacle inattendu, ce fardeau et ce contact répugnant ne firent qu'accroître mon irritation. Je me rendais compte que j'étais complètement fou et que je devais être effroyable. Et j'en étais heureux. Je pris mon élan, et, de toutes mes forces, du coude de mon bras gauche, je lui assénai un coup en pleine figure. Elle poussa un cri et lâcha mon bras. Je voulus poursuivre l'autre, mais je sentis le ridicule qu'il y aurait à poursuivre en chaussettes l'amant de sa femme. Or je ne voulais pas être grotesque ; je voulais être terrible, et, malgré la violence de ma rage, j'avais tout le temps conscience de l'impression que je produisais sur les autres, et même cette impression me guidait en partie. Je me tournai vers elle. Elle s'était effondrée sur la chaise longue, et, se couvrant le visage à l'endroit où je l'avais frappée, elle me regardait. Sa physionomie exprimait la peur et la haine envers moi, son ennemi, comme chez le rat quand on relève la ratière. Du moins ne vis-je en elle que cette peur et cette haine. Cette peur et cette haine qui avaient provoqué l'amour pour un autre. Peut-être encore me serais-je retenu et n'aurais-je pas fait ce que j'ai fait si elle s'était tue. Mais brusquement elle se mit à parler et saisit ma main armée du poignard : « Reviens à toi ! Que fais-tu ? Qu'as-tu ? Il n'y a rien eu…, rien, rien !… Je te le jure ! » J'aurais atermoyé encore, mais ces dernières paroles, d'après lesquelles je conclus le contraire de ce qu'elles affirmaient, c'est-à-dire que *tout* était arrivé, ces paroles demandaient une réponse. Or cette réponse devait correspondre à l'état dans lequel je m'étais mis et qui allait et devait aller toujours crescendo. La rage aussi a ses lois.

« – Ne mens pas coquine ! » hurlai-je et, de la main gauche, je saisis sa main. Elle se dégagea. Alors, tenant toujours mon poignard, je la pris par la gorge, la terrassai et me mis à l'étrangler. Comme son cou était dur… De ses deux mains elle se cramponna aux miennes, les arrachant de sa gorge strangulée. Moi, comme si je n'attendais que cela, de toute ma force je la frappai d'un coup de poignard au côté gauche, au bas des côtes.

Quand les gens disent que dans les accès de fureur ils ne se souviennent pas de ce qu'ils font, c'est absurde et c'est faux. Je me rappelle tout. Je ne perdis pas conscience un seul instant. Plus je m'excitais à la fureur plus ma conscience était lucide, et je ne pouvais ne pas voir tout ce que je faisais ; à chaque seconde je

savais ce que je faisais. Je ne puis dire que je savais d'avance ce que je ferais, mais à l'instant où j'agissais, et, il me semble même, un peu auparavant, je savais ce que je faisais, pour avoir la possibilité de m'en repentir, semblait-il, ou pour me dire plus tard que j'aurais pu m'arrêter. Je savais que je portais le coup au bas des côtes, et que le poignard entrerait. Au moment où je le faisais je savais que j'accomplissais un acte horrible, tel que je n'en avais jamais accompli et dont les conséquences seraient épouvantables. La conscience fut rapide comme l'éclair, et le fait suivit immédiatement. L'acte laissa en moi une clarté extraordinaire. J'eus conscience et me souviens du moment, de la résistance du corset, encore de quelque chose, puis l'enfoncement du couteau dans une matière molle. Elle saisit le poignard avec ses mains, s'y coupa, mais ne put arrêter le coup.

Longtemps après, en prison, quand la révolution morale fut accomplie en moi, je pensais à cette minute, je me remémorais tout ce que je pouvais et y réfléchissais. Je me rappelle le moment qui précéda l'acte, cette conscience terrible que j'avais de tuer une femme sans défense, ma femme ! Je me rappelle bien l'horreur de cette conscience et je sais vaguement qu'aussitôt le poignard enfoncé je le retirai, afin de réparer, d'arrêter mon action.

Pendant une seconde je restai debout, immobile, me demandant ce qui allait se passer, si ce que je venais de faire était réparable.

Elle bondit et s'écria : – « Nounou, il m'a tuée ! »

La vieille bonne, qui avait entendu du bruit, se tenait à la porte. J'étais toujours debout, attendant, et ne croyant pas moi-même à ce qui était arrivé. Mais à ce moment, sous son corset, un flot de sang jaillit. Alors seulement je compris que toute réparation était impossible ; je décidai même qu'elle n'était pas nécessaire, qu'il était arrivé ce que je voulais, ce que je devais accomplir. J'attendis jusqu'à ce qu'elle tombât et que la bonne, en criant : « Oh ! mon Dieu ! » accourut vers elle. Alors seulement je jetai le poignard et sortis de la chambre.

« Il ne faut pas s'affoler, il faut avoir conscience de ce que j'ai fait », me dis-je, ne regardant ni elle ni la vieille bonne. Celle-ci criait, appelait la femme de chambre. Je m'éloignai dans le couloir ; j'envoyai la femme de chambre et me dirigeai vers mon cabinet de travail. « Que faut-il faire maintenant ? » me demandai-je. Et, immédiatement, je compris ce qu'il fallait faire. Dès que je fus dans mon cabinet, je me dirigeai tout droit vers le mur, je

décrochai le revolver et l'examinai attentivement. Il était chargé. Je le mis sur la table. Puis je ramassai la gaine du poignard, derrière le divan, et je m'assis.

Je restai longtemps ainsi. Je ne pensais à rien, je ne cherchais à me souvenir de rien. J'entendais là-bas un bruit de pas étouffés, un remuement d'objets et d'étoffes, puis l'arrivée d'une personne, puis encore d'une autre personne. Puis je vis Égor apporter dans ma chambre mes bagages du chemin de fer, comme si quelqu'un en avait besoin.

« – Sais-tu ce qui est arrivé ? lui dis-je. Dis au portier de prévenir la police. »

Il ne répondit rien et sortit. Je me levai, je fermai la porte, je pris les cigarettes et les allumettes, et je me mis à fumer. Avant même que j'eusse fini ma cigarette, le sommeil me saisit et me terrassa. Je dormis sûrement deux heures. Je me souviens d'avoir rêvé que je vivais en bonne intelligence avec elle, qu'après une brouille nous étions en train de faire la paix ; que quelque chose nous en empêchait mais que, cependant, nous étions amis.

Un coup à la porte m'éveilla. « C'est la police, pensai-je en revenant à moi. J'ai tué, je crois. Mais c'est peut-être *elle,* peut-être n'est-il rien arrivé ». On frappa de nouveau. Je ne répondis pas. Je me posais la question : « Est-ce arrivé ou non ? – Oui, c'est arrivé ». Je me souvins de la résistance du corset, de la pénétration du poignard, et un frisson courut dans mon dos… « Oui, c'est arrivé. Oui, maintenant je n'ai plus qu'à me tuer ! » me disais-je. Je disais cela, mais je savais bien que je ne me tuerais pas. Cependant, je me levai, je pris le revolver. Chose étrange, auparavant, j'avais souvent songé au suicide ; cette même nuit, en chemin de fer cela me paraissait facile, surtout parce que je pensais combien cela *la* stupéfierait. À présent, non seulement je ne pouvais me tuer, mais pas même y penser. « Pourquoi me tuer ? » me demandai-je sans me répondre. De nouveau on frappa à la porte. « Oui, mais d'abord il faut savoir qui frappe. J'ai le temps ». Je remis le revolver sur la table et le cachai sous un journal. Je m'avançai vers la porte et tirai le verrou. C'était la sœur de ma femme, une veuve bonne et sotte.

« – Basile, qu'est-ce ? dit-elle ; et ses larmes, toujours prêtes, coulèrent. – « Que vous faut-il ? » demandai-je grossièrement.

Je sentais bien qu'il n'était point nécessaire d'être grossier avec elle, mais je ne pus trouver un autre ton.

« – Basile, elle se meurt ! Ivan Zakaritch l'a dit ».

Ivan Zakaritch, c'était le docteur, son docteur, son conseiller.

« – Est-il ici ? » demandai-je. Et toute ma haine contre elle se souleva de nouveau. – « Eh bien, quoi ? » – « Basile viens près d'elle ! Ah ! que c'est horrible ! » dit-elle. « Aller près d'elle ? » me demandai-je. Et tout de suite je me répondis qu'il fallait y aller, que, probablement, cela se fait toujours ainsi quand un mari, comme moi, tue sa femme, qu'il fallait absolument aller la voir. « Si cela se fait, il faut y aller ! me répétai-je. Oui, si c'est nécessaire, j'en aurai toujours le temps », me dis-je, songeant à mon intention de me faire sauter la cervelle. Et je suivis ma belle-sœur : « Maintenant il va y avoir des phrases, des grimaces, mais je ne céderai pas ! » me répétai-je. – « Attends, dis-je à ma belle-sœur, c'est bête d'être sans chaussures. Laisse-moi mettre au moins des pantoufles. »

XXVIII

– Chose étrange, une fois hors de mon cabinet, quand je passai à travers les pièces si familières, de nouveau l'espoir me vint que rien n'était arrivé. Mais l'odeur des drogues médicales : iodoforme, acide phénique, me ramena à la réalité. « Non, tout est arrivé ! » En passant dans le corridor, à côté de la chambre des enfants, j'aperçus la petite Lise. Elle me regarda avec des yeux épouvantés. Il me sembla même que les cinq enfants me regardaient. J'arrivai à la porte de notre chambre à coucher ; la femme de chambre m'ouvrit de l'intérieur et sortit. La première chose que j'aperçus, ce fut, sur une chaise, sa robe gris clair toute noire de sang. Elle était étendue sur notre lit, les genoux soulevés. Elle était couchée très haut, sur des oreillers seulement, avec sa camisole entr'ouverte. Des linges recouvraient sa blessure. Une odeur lourde d'iodoforme emplissait la chambre. Ce qui me frappa d'abord et plus que tout, ce fut son visage enflé et bleui sur une partie du nez et sous les yeux. C'était la suite du coup de coude que je lui avais lancé quand elle avait voulu me retenir. De beauté, il ne restait plus aucune trace. Quelque chose de hideux m'apparut en elle. Je m'arrêtai sur le seuil.

« – Approche-toi d'elle, approche toi », me dit sa sœur.

« Oui, elle doit probablement se repentir, il faut lui pardonner », pensai-je. « Oui, elle meurt, il faut lui pardonner », ajoutai-je désirant être généreux. J'approchai jusqu'au bord du lit. Avec difficulté elle leva sur moi ses yeux dont l'un était tuméfié et prononça avec peine, en hésitant :

« – Tu es arrivé à ce que tu voulais ! Tu m'as tuée ». Et sur son visage, à travers les souffrances physiques, malgré l'approche de la mort, parut la même vieille haine que je connaissais si bien. – « Les enfants… je ne te les donnerai pas… tout de même… Elle (sa sœur) les prendra… »

Mais ce qui était pour moi l'essentiel, sa faute, sa trahison, on eut dit qu'elle ne croyait pas même nécessaire d'y faire allusion. – « Oui, jouis de ton œuvre ! » Et elle sanglota.

Sa sœur se tenait à la porte avec les enfants.

« – Oui, voilà ce que tu as fait ! »

Je jetai un regard sur les enfants, puis sur son visage meurtri, tuméfié, et, m'oubliant pour la première fois, oubliant mes droits, mon orgueil, pour la première fois je vis en elle un être humain. Et tout ce qui m'offensait naguère, toute ma jalousie, m'apparut maintenant si petit, et au contraire ce que j'avais fait m'apparut si important, que j'eus envie de m'incliner, d'approcher mon visage de sa main et de dire : « Pardon ! » Mais je n'osai pas.

Elle se taisait, les paupières baissées, n'ayant évidemment plus la force de parler. Puis, son visage déformé se mit à trembler, à se rider ; elle me repoussa faiblement :

« – Pourquoi tout cela est-il arrivé…, pourquoi ?

« – Pardonne-moi, » dis-je.

« – Pardonner ? Tout cela n'est rien. Seulement ne pas mourir ! » s'écria-t-elle soudain. Et ses yeux brillèrent fiévreusement.

« – Ah ! tu es arrivé à ce que tu voulais. Je te hais ! Ah ! Ah ! »

Puis elle commença à délirer. Elle avait peur ; elle criait :

« – Tue, je n'ai pas peur… Mais frappe-les tous… Il est parti… Il est parti…

Le délire continua. Elle ne reconnaissait plus personne. Le même jour, vers midi, elle mourut. Moi, je fus arrêté avant, à huit heures du matin. On me mena au poste de police, puis en prison. Là, pendant onze mois de prévention je réfléchis sur moi, sur mon

passé, et je compris. Oui, je commençai à comprendre dès le troisième jour. Le troisième jour, on me mena là-bas…

Il sembla vouloir ajouter quelque chose, mais, n'ayant plus la force de retenir ses sanglots, il s'arrêta. Redevenu calme, il poursuivit :

– Je commençai à comprendre seulement quand je la vis dans le cercueil…

Il poussa un sanglot, puis, aussitôt, reprit hâtivement :

– Alors seulement, quand je la vis morte, je compris tout ce que j'avais fait. Je compris que c'était moi qui l'avais tuée, que c'était moi qui avais fait de cette créature, qui était vivante, chaude, cette chose immobile toute froide, et qu'il n'existait aucun moyen de réparer cet acte. Celui qui n'a pas vécu cela ne pourra pas comprendre. Hou ! Hou ! fit-il plusieurs fois, puis il se tut.

Longtemps nous demeurâmes sans rien dire. Il sanglotait et tremblait silencieusement devant moi. Son visage s'était affiné, allongé, sa bouche s'était élargie.

– Oui, dit-il subitement, si j'avais su ce que je sais maintenant, c'eût été tout autre chose. Je ne me serais marié avec elle à aucun prix ; je ne me serais jamais marié.

De nouveau nous restâmes longtemps silencieux.

– Eh bien, pardonnez…

Il se détourna de moi et s'allongea sur la banquette en s'enveloppant de son plaid. Il était huit heures du matin quand le train arriva à la gare où je devais descendre. Je m'approchai de lui pour prendre congé. Dormait-il, ou feignait-il de dormir, en tout cas il ne bougea pas. Je lui touchai le bras. Il se découvrit ; il ne dormait pas.

– Adieu, dis-je en lui tendant la main.

Il me tendit la main, me sourit imperceptiblement, mais d'un sourire si navré que j'eus envie de pleurer.

– Oui, pardonnez, dit-il, répétant le mot par lequel il avait terminé son récit.

POSTFACE DE LA SONATE À KREUTZER

(1890)

J'ai reçu et reçois quantité de lettres d'inconnus qui me demandent de leur expliquer en termes simples et clairs ce que je pense du sujet de mon récit intitulé : *La Sonate à Kreutzer.* Je vais essayer de le faire. Je vais essayer d'exposer aussi brièvement que possible ce que j'ai voulu dire dans ce récit et quelles sont les conclusions que, d'après moi, on en peut tirer.

J'ai voulu dire, *premièrement :* Que dans notre société, s'est établie cette conviction ferme, commune à toutes les classes et soutenue par la fausse science, que les relations sexuelles sont nécessaires à la santé, et que le mariage n'étant pas toujours possible, l'union sexuelle hors du mariage, qui n'oblige les hommes à rien, sauf au paiement en argent, est donc chose tout à fait naturelle qui, par conséquent, doit être encouragée. Cette conviction est à tel point ferme et répandue que certains parents, sur le conseil des médecins, organisent la débauche pour leurs enfants ; et les gouvernements, dont l'unique raison d'être est de s'occuper du bien moral des citoyens, établissent la débauche, c'est-à-dire réglementent toute une classe de femmes, destinées à périr corps et âme pour satisfaire les besoins imaginaires des hommes. Et les célibataires, la conscience tout à fait tranquille, s'adonnent à la débauche.

Et je voulais dire que c'est mal. Car il n'est pas possible que pour la santé des uns on doive perdre le corps et l'âme des autres ; de même qu'il est impossible que pour la santé des uns il faille boire le sang des autres.

La conclusion qui me semble se dégager naturellement de cela, c'est qu'il ne faut pas céder à cette erreur et à cette tromperie. Pour n'y pas céder, il faut, premièrement ; ne pas croire aux doctrines immorales, fussent-elles soutenues par n'importe quelle science imaginaire. Secondement, il faut comprendre que la pratique des relations sexuelles dans lesquelles les hommes ou s'affranchissent des conséquences possibles – les enfants – ou mettent tout le fardeau de ces conséquences sur la femme, ou préviennent la possibilité de la naissance des enfants, est un crime d'après la morale la plus élémentaire ; c'est une lâcheté. C'est pourquoi les célibataires qui ne veulent pas vivre comme des

lâches ne doivent pas faire cela.

Afin de pouvoir s'en abstenir, outre qu'ils doivent mener une vie naturelle : ne pas boire, ne pas se gaver, ne pas manger de viande, ne pas éviter le travail (non pas une gymnastique mais le travail qui fatigue et n'est pas un amusement), ils ne doivent pas admettre la possibilité d'une union avec les femmes des autres pas plus qu'on n'admet une union de ce genre avec sa mère, ses sœurs, ses parentes et les femmes de ses amis.

Tout homme trouvera autour de lui des centaines d'exemples prouvant que la continence est possible et qu'elle est moins dangereuse et moins nuisible à la santé que l'incontinence.

Voilà pour le premier point.

Deuxièmement. Je pense que dans notre société, grâce aux idées sur les relations amoureuses, considérées non seulement comme conditions nécessaires de santé et de plaisir, mais comme le bien poétique et sublime de la vie, l'infidélité conjugale est devenue dans toutes les classes de la société (et surtout chez les paysans, grâce au service militaire) la chose la plus ordinaire.

Je crois que c'est mal. Et la conclusion c'est qu'il ne faut pas le faire.

Et pour ne pas faire cela, il faut que les idées sur l'amour sexuel changent ; que les hommes et les femmes soient élevés dans les familles et par l'opinion publique de telle façon qu'avant et après le mariage, ils ne regardent pas la passion amoureuse et l'amour sexuel lié à lui, comme quelque chose de poétique et de sublime, ainsi qu'on le fait maintenant, mais qu'ils les regardent comme quelque chose de bestial, d'humiliant pour l'homme. Il faudrait que la violation de la promesse de fidélité donnée au mariage fût punie par l'opinion publique, au moins de la même façon dont elle punit les violations des contrats d'argent, les fraudes commerciales et qu'on ne la glorifiât pas, comme on le fait maintenant dans les romans, dans les chansons, les opéras, etc.

Voilà pour le second point.

Troisièmement. Je crois que dans notre société, grâce à la même importance faussement attribuée à l'amour sexuel, la naissance des enfants a perdu son sens. Au lieu d'être le but et la justification des relations conjugales, elle est devenue un empêchement à la continuation agréable des relations amoureuses. De sorte que, en dehors du mariage, ou dans le mariage, sur les conseils des serviteurs de la science médicale,

l'emploi des moyens qui privent la femme de la possibilité de produire les enfants commence à se répandre. Ou bien c'est devenu une coutume, une habitude, – ce qui n'était pas auparavant, et ce qui n'a pas lieu encore dans les familles patriarcales des paysans, – de continuer les relations conjugales pendant la grossesse et l'allaitement. Et je pense que ce n'est pas bien.

C'est mal d'employer des moyens contre la naissance des enfants : 1°C'est affranchir les hommes des soucis de la paternité, ce qui est le rachat de l'amour sexuel ; et 2°c'est très voisin de l'action la plus contraire à la conscience humaine : le meurtre. L'incontinence pendant la grossesse et l'allaitement n'est pas bien, car elle nuit aux forces physiques et, principalement, aux forces morales de la femme.

La conclusion qui découle de ce qui précède, c'est qu'il ne faut pas faire cela. Et pour ne pas le faire, il faut comprendre que l'abstinence, qui est la condition nécessaire de la dignité humaine dans le célibat, est encore plus obligatoire dans le mariage.

Voilà pour le troisième point.

Quatrièmement. Je crois que dans notre société où les enfants sont un empêchement au plaisir, un accident malheureux, ou une joie, quand on arrive à en avoir la quantité fixée d'avance, ces enfants sont élevés non en vue du but qu'ils ont à atteindre comme êtres raisonnables et aimants, mais seulement en vue des satisfactions qu'ils peuvent donner aux parents.

Aussi les élève-t-on comme les enfants des animaux, si bien que le souci principal des parents consiste non à les préparer à une activité digne de l'homme, mais (et en ceci les parents sont soutenus par la science fausse, nommée médecine) à les gaver le mieux possible, augmenter leur taille, les faire propres, blancs, bien nourris, beaux. (Si dans les classes inférieures on ne le fait pas, c'est seulement par impossibilité, mais l'opinion est la même). Or, chez ces enfants efféminés, comme chez les divers animaux trop nourris, bientôt apparaît une sensualité insurmontable, cause des terribles souffrances de ces enfants dans l'adolescence. Les vêtements, les lectures, les spectacles, la musique, les danses, la nourriture sucrée, tout l'entourage de la vie, depuis les couvertures des boîtes jusqu'aux romans, nouvelles et poèmes, allument davantage cette sensualité et grâce à cela, les maladies et les plus terribles vices sexuels deviennent habituels aux enfants des deux sexes et souvent même leur restent dans l'âge mûr.

Et je crois que ce n'est pas bien.

La conclusion c'est qu'il faut cesser d'élever les enfants des hommes comme des enfants d'animaux et, pour élever les enfants humains, il faut se proposer un autre but qu'un corps joli et bien douilleté.

Voilà pour le quatrième point.

Cinquièmement. Je crois que dans notre société où l'amour entre un jeune homme et la femme, même basé sur l'amour sexuel, est placé comme le but poétique le plus élevé des aspirations de l'homme, ce dont témoignent l'art et la poésie de notre époque, les jeunes gens consacrent le meilleur temps de leur vie : les hommes, au guet et à la prise des meilleurs objets de l'amour sous forme de liaison amoureuse ou de mariage, et les femmes et les jeunes filles à séduire les hommes et les tenir captifs soit dans une liaison soit dans le mariage. Ainsi les meilleures forces des hommes sont employées à un travail non seulement inutile, mais nuisible. De là viennent en grande partie : le luxe fou de notre vie, l'oisiveté des hommes et l'effronterie des femmes, qui ne manquent pas de montrer – selon la mode empruntée aux femmes dépravées – les parties du corps qui excitent la sensualité.

Et je crois que ce n'est pas bien.

Ce n'est pas bien parce que l'amour, comme on l'entend, dans le mariage ou hors du mariage, si poétisé soit-il, est un but indigne de l'homme, de même qu'est indigne de lui le but – que beaucoup se représentent comme le bien suprême – d'acquérir pour soi une nourriture sucrée et abondante.

La conclusion c'est qu'il faut cesser de penser que l'amour charnel est quelque chose de sublime et comprendre que le but digne de l'homme, – que ce soit le service de l'humanité, de la patrie, de la science, de l'art (sans parler du service de Dieu) – quel qu'il soit, ne peut s'atteindre par l'union avec l'objet de l'amour dans le mariage ou hors du mariage, mais au contraire, que l'amour et l'union avec l'objet de l'amour (de quelque façon, en vers ou en prose, qu'on tâche de prouver le contraire) ne facilitera jamais l'atteinte du but digne de l'homme, mais toujours la rendra plus difficile.

Voilà pour le cinquième point.

Tel est l'essentiel de ce que j'ai pensé et voulu dire dans ma nouvelle. Il me semblait qu'on pouvait discuter sur les moyens de remédier aux maux qu'ont montrés ces propositions, mais qu'on

ne pouvait être en désaccord avec elles. Il me semblait impossible qu'on pût être en désaccord avec ces propositions : 1° parce qu'elles sont en tout conformes avec les progrès de l'humanité qui va toujours de la dépravation à la chasteté de plus en plus grande, avec la conscience morale de la société, et avec notre conscience qui condamnent toujours la dépravation et estiment la chasteté. 2° parce que ces propositions ne sont que les conclusions inévitables de la doctrine de l'évangile que nous professons, ou au moins admettons, même inconsciemment, comme base de nos conceptions morales.

Mais il en a été autrement.

Personne, il est vrai, ne contredit directement les propositions : qu'il ne faut pas se dépraver avant le mariage, qu'il ne faut pas empêcher artificiellement la conception des enfants, ni faire d'eux un jouet, et qu'il ne faut pas placer l'union amoureuse au-dessus de tout le reste. En un mot, personne ne contredit que la chasteté est préférable à la dépravation. Mais, dit-on : « Si le célibat est préférable au mariage, alors il est évident que les hommes doivent agir pour le mieux, et le genre humain périra. Or l'idéal du genre humain ne peut être la destruction de soi-même. » Mais sans aller jusqu'à dire que la destruction du genre humain n'est pas une conception nouvelle pour nous, qu'elle est, pour les hommes religieux, un dogme de la foi, et pour les hommes de science, le résultat inévitable des observations sur le refroidissement du soleil, dans cette objection il y a un grave malentendu très ancien et très répandu.

On dit : « Si les hommes atteignaient l'idéal de la chasteté absolue, ils disparaîtraient ; donc cet idéal est impossible. » Mais ceux qui parlent ainsi, consciemment ou inconsciemment, confondent deux choses différentes : la règle-prescription et l'idéal.

La chasteté n'est pas la règle ou la prescription, mais l'idéal, ou plutôt une de ses conditions.

Or l'idéal n'est tel qu'autant que sa réalisation n'est possible qu'en idée, à l'infini, et que, par suite, la possibilité de l'atteindre est indéfinie. Si l'idéal pouvait être atteint, ou si même nous pouvions nous représenter sa réalisation, il cesserait d'être l'idéal.

Tel est l'idéal du Christ, l'établissement du royaume de Dieu sur la terre, l'idéal prédit encore par les prophètes : que le temps viendra où tous les hommes seront inspirés par Dieu, et fondront les épées en faux, où le lion se couchera près de l'agneau, et où

tous les êtres seront unis par l'amour. Tout le sens de la vie humaine est enfermé dans le mouvement vers cet idéal ; c'est pourquoi l'aspiration vers l'idéal chrétien, et vers la chasteté comme une des conditions de cet idéal, non seulement n'exclut pas la possibilité de la vie, mais au contraire l'absence de cet idéal chrétien détruirait le mouvement en avant et la possibilité de la vie.

En disant que le genre humain périra quand les hommes aspireront de toutes leurs forces à la chasteté, on raisonne comme l'on ferait en disant que le genre humain périrait si les hommes, au lieu de la lutte pour l'existence, aspiraient de toutes leurs forces à la réalisation de l'amour des amis, des ennemis et de tous les êtres vivants.

Un pareil raisonnement découle de l'inintelligence des différences entre les deux moyens de direction morale.

De même qu'il y a deux moyens d'indiquer le chemin au voyageur, il y a aussi deux moyens de direction morale pour l'homme qui cherche la vérité. L'un consiste à signaler à l'homme les objets qu'il rencontrera et qui lui permettront de se diriger. L'autre à donner à l'homme la direction par la boussole qu'il porte avec soi et sur laquelle il voit toujours une direction immuable.

Le premier moyen de direction morale est celui de la définition extérieure : on indique à l'homme les actes qu'il doit ou ne doit pas faire : « Souviens-toi du Sabbat ; circoncis-toi ; ne vole pas ; ne bois pas de boissons fermentées ; ne tue pas ; donne la dîme aux pauvres ; lave-toi et prie cinq fois par jour ; etc. » Telles sont les règles extérieures des doctrines religieuses des brahmes, des bouddhistes, des musulmans, des juifs, et de l'Église qu'on appelle faussement chrétienne.

L'autre consiste à indiquer à l'homme la perfection qu'il n'atteindra jamais mais dont il reconnaît en lui l'aspiration : on montre à l'homme l'idéal et il peut toujours voir combien il en est loin : « Aime Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta raison et ton prochain comme toi-même ; soyez parfaits comme notre Père du ciel ». Telle est la doctrine du Christ.

Le contrôle de l'accomplissement des doctrines extérieures religieuses, c'est la concordance des actes avec la définition de ces doctrines, et cette concordance est possible.

Le contrôle de l'accomplissement de la doctrine du Christ, c'est la conscience du degré de non-concordance avec la perfection

idéale. (Le degré de rapprochement, on ne le voit pas ; on ne voit que l'écart du perfectionnement.)

L'homme qui confesse la loi extérieure est celui qui se trouve dans la lumière d'une lanterne attachée à un poteau ; il est dans la lumière de cette lanterne, il voit clair, et il ne peut s'en éloigner. L'homme qui confesse la doctrine du Christ est semblable à celui qui porte devant lui la lanterne sur un bâton plus ou moins long ; la lumière est toujours devant lui, elle le stimule toujours à la suivre et lui découvre toujours de nouveaux espaces éclairés qui l'attirent.

Le Pharisien remercie Dieu d'avoir pu tout accomplir ; l'adolescent riche a aussi tout accompli dès l'enfance, et il ne voit pas ce qui peut lui manquer. Et ils ne peuvent penser autrement ; ils n'ont pas devant eux de but auquel ils puissent aspirer : la dîme est payée, le sabbat est observé, les parents sont respectés, l'adultère, le vol, l'assassinat ne sont pas commis ; que faut-il donc encore ? Pour celui qui confesse la doctrine du Christ, chaque degré de perfection atteint provoque le besoin de monter plus haut, d'où il découvre des degrés encore plus élevés, et ainsi sans fin.

Celui qui professe la loi du Christ se trouve toujours dans la situation du publicain ; il se sent toujours imparfait, ne voyant pas derrière lui le chemin qu'il a parcouru, tandis qu'il voit toujours devant lui celui qui lui reste à parcourir.

En cela consiste la différence entre la doctrine du Christ et toutes les autres doctrines religieuses. La différence réside non dans les préceptes, mais dans les moyens de direction des hommes.

Christ ne donnait aucune définition de la vie, il n'institua jamais rien, pas même le mariage ; mais les hommes qui ne comprennent pas les particularités de la doctrine du Christ, qui sont habitués aux doctrines extérieures et désirent se sentir parfaits comme le Pharisien, contrairement à tout l'esprit de la doctrine du Christ ont fait de sa lettre la doctrine extérieure des règles, qui s'appelle la doctrine ecclésiastique chrétienne, et ils ont substitué cette doctrine à celle du Christ, celle de l'idéal.

Dans toutes les manifestations de la vie, les doctrines ecclésiastiques qui s'intitulent chrétiennes, au lieu de l'idéal de la doctrine du Christ ont placé les définitions extérieures et les règles contraires à l'esprit de cette doctrine. C'est ainsi à l'égard du

pouvoir, des tribunaux, de l'armée, de l'église, du culte, et aussi du mariage, bien que le Christ, non seulement n'ait jamais institué le mariage, mais, s'il faut tenir compte des définitions, l'ait nié plutôt : « Quitte ta femme et suis-moi ». Les doctrines ecclésiastiques qui s'appellent chrétiennes ont établi le mariage comme institution chrétienne, c'est-à-dire ont défini les conditions extérieures dans lesquelles l'amour sexuel peut être soi-disant sans péché, tout à fait légal pour les chrétiens.

Comme dans la vraie doctrine chrétienne il n'est pas question du mariage, il en est résulté que les hommes de notre monde ont quitté une rive et n'ont pas abordé l'autre, c'est-à-dire, qu'en réalité, ils ne croient pas aux définitions ecclésiastiques du mariage, sentant que cette institution n'a pas sa base dans la doctrine chrétienne. D'autre part, ne voyant pas devant eux l'idéal du Christ, la tendance vers la chasteté absolue, caché par la doctrine ecclésiastique, ils restent, pour le mariage, sans aucun guide.

De là ce phénomène, qui paraît d'abord étrange : que le principe de la famille et la fidélité conjugale sont incomparablement plus solides chez les hébreux, les musulmans, les Thibétains et autres, qui reconnaissent des doctrines religieuses de beaucoup inférieures à la doctrine chrétienne, mais qui ont des définitions extérieures du mariage plus justes, que chez les soi-disant chrétiens. Chez ceux-ci, il y a le concubinage, la polygamie et la polyandrie, définis, limités ; chez nous, il y a la pleine débauche, le concubinage, la polygamie, la polyandrie déréglées qui se cachent sous l'aspect de la monogamie. Par cela seul que le clergé, moyennant finances, a célébré un mariage appelé religieux, naïvement ou hypocritement, les hommes de notre monde s'imaginent vivre en monogamie.

Il ne saurait exister de mariage chrétien, et il n'y eut, il n'y aura jamais, et il ne peut être de cérémonies religieuses chrétiennes (Matthieu, VI, 5-12 ; Jean, IV, 21), ni de pasteurs, ni de Pères de l'Église (Matthieu, XXIII, 8-9-10), ni de propriété chrétienne, ni d'armée chrétienne, ni de tribunaux, ni d'États chrétiens. Les chrétiens des premiers âges et des âges suivants le comprenaient ainsi. L'idéal du chrétien, c'est l'amour de Dieu et de son prochain, c'est le renoncement de soi-même pour le service de Dieu et du prochain. L'amour sexuel, le mariage, c'est le culte de soi-même, c'est, en tout cas, un obstacle au service de Dieu et des hommes, et, par suite, au point de vue chrétien, c'est la chute,

le péché.

Le mariage ne peut aider au service de Dieu et des hommes, même au cas où ceux qui se marient ont pour but la continuation de l'espèce humaine. Pour ces hommes, au lieu de se marier pour produire des enfants, il serait beaucoup plus simple de soutenir et de sauver ces millions de vies enfantines qui périssent autour de nous faute, je ne dis pas de nourriture spirituelle, mais matérielle.

Le chrétien ne pourrait, sans péché, entrer en mariage que s'il voyait et savait que toutes les vies des enfants existants sont garanties.

On peut ne pas accepter la doctrine du Christ, cette doctrine qui imprègne toute notre vie et sur laquelle est basée toute notre moralité, mais, si on l'accepte, on doit reconnaître qu'elle implique l'idéal de la chasteté absolue.

Dans les Évangiles, il est dit clairement et sans possibilité d'interprétation contradictoire : 1° que l'époux ne doit pas divorcer pour prendre une autre femme mais vivre avec celle à qui il est uni (Matthieu, V, 31-32 ; XIX, 8) ; 2° qu'en général pour un homme marié ou non, c'est un péché de regarder la femme comme un objet de plaisir (Matthieu, V, 28-29) ; 3° qu'il est mieux de ne pas se marier, c'est-à-dire d'être tout à fait chaste (Matthieu, XIX, 10-12).

Pour beaucoup de personnes, ces pensées paraîtront étranges et même contradictoires.

Elles le sont en effet, mais pas entre elles. Ces idées contredisent toute notre vie et, involontairement, le doute nous vient sur la question de savoir qui a raison. Sont-ce les idées qui importent ou la vie de millions de gens, la mienne entre autres ?

C'est ce sentiment que j'ai éprouvé moi-même à un degré intense quand je suis venu à la conviction que j'exprime maintenant. Je ne m'attendais nullement à ce que le cours de mes idées m'amenât où il m'a conduit. J'étais effrayé de mes propres conclusions, je voulais n'y pas croire ; cela m'était impossible ; et, aussi contraires à toute l'organisation de notre vie que puissent paraître ces conclusions, aussi opposées qu'elles soient à ce que j'ai pensé auparavant et que j'ai même exprimé, j'ai été obligé de les admettre.

« Tout cela, ce sont des considérations générales qui sont peut-être justes, mais elles se rapportent à la doctrine du Christ et sont obligatoires pour tous ceux qui la pratiquent. Mais la vie est la vie, et on ne peut pas, en indiquant l'idéal inaccessible du Christ, laisser des hommes avec ce seul idéal et sans aucun guide, dans l'une des questions les plus générales, les plus brûlantes et qui produisent les plus grands maux.

« Un jeune homme passionné sera d'abord entraîné par l'idéal, mais ne résistera pas, succombera, et, ne reconnaissant aucune règle, s'adonnera à la complète débauche ».

Ainsi raisonne-t-on ordinairement.

« L'idéal du Christ est inaccessible, c'est pourquoi il ne peut nous servir de guide. On peut en parler, y rêver, mais il n'est pas applicable à la vie et il faut le laisser.

« Il ne nous faut pas un idéal mais une règle, un manuel qui soit à notre portée, proportionné aux forces morales de notre société : le mariage religieux, honnête, ou même le mariage, pas tout à fait honnête, celui où l'un des époux, comme chez nous l'homme, a connu beaucoup de femmes, ou même le mariage avec la possibilité du divorce, ou même le mariage civil, ou (allant plus loin) le mariage japonais temporaire ». Pourquoi ne pas aller jusqu'aux maisons de tolérance ? On dit que c'est mieux que la débauche de la rue.

Le malheur est précisément qu'en se permettant d'abaisser l'idéal par sa faiblesse, on ne peut trouver la limite où s'arrêter.

Mais ce raisonnement est faux dès la base.

Tout d'abord il n'est pas juste que l'idéal de la perfection infinie ne puisse être le guide de la vie et qu'il faille, en le regardant, faire un geste de la main et dire qu'il est inutile puisque jamais on ne pourra l'atteindre, ou rabaisser l'idéal jusqu'à ce degré accessible à ma faiblesse.

Raisonner ainsi, c'est comme si le navigateur disait : « Puisque je ne peux pas suivre cette ligne que montre la boussole, je la jetterai ou cesserai de la regarder » ; c'est-à-dire je rejetterai l'idéal ou je fixerai l'aiguille de la boussole à l'endroit qui correspondra, au moment donné, à la marche de mon vaisseau ; c'est-à-dire j'abaisserai l'idéal jusqu'à ma faiblesse.

L'idéal de la perfection donné par le Christ n'est pas un rêve ou l'objet de discours rhétoriques, mais le guide moral de la vie des

hommes le plus nécessaire et accessible à tous, de même que la boussole est l'instrument nécessaire pour la direction du navigateur ; il faut seulement croire en l'un comme en l'autre.

Dans quelque situation que l'homme se trouve, la doctrine de l'idéal donnée par le Christ est toujours suffisante pour donner l'indication la plus sûre des actes qu'il doit ou non accomplir. Mais il ne faut croire qu'à cette seule doctrine ; il faut cesser de croire à toutes les autres, de même qu'un navigateur doit croire en la boussole, et cesser de regarder, de se diriger par ce qu'il voit à côté.

Il faut savoir se guider par la doctrine chrétienne comme par la boussole, et pour cela il faut principalement savoir où l'on se trouve par rapport à l'idéal donné. À quelque degré que puisse être l'homme, il a toujours la possibilité de s'approcher de cet idéal et il n'est pas de situation où il puisse se dire qu'il l'a atteint et ne peut aspirer à un rapprochement encore plus grand.

Telle est l'aspiration de l'homme vers l'idéal chrétien, en général, et telle est son aspiration vers la chasteté en particulier.

Si l'on se représente, à l'égard de la question sexuelle, les positions les plus diverses des hommes, de l'enfance innocente jusqu'au mariage dans lequel ne s'observe pas l'abstinence, à chaque degré entre ces deux positions, la doctrine du Christ, avec l'idéal qu'elle montre, servira toujours de guide clair et défini de ce qu'un homme doit faire ou ne pas faire à chacun de ces degrés.

Que doit faire le jeune homme ou la jeune fille, purs l'un et l'autre ? Se garder des séductions et pour cela se donner de toutes leurs forces au service de Dieu et des hommes, aspirer vers une chasteté toujours croissante des pensées et des désirs.

Que doit faire le jeune homme ou la jeune fille qui ont succombé aux séductions, qui sont absorbés par des pensées d'amour sans objet, ou par l'amour d'une certaine personne et qui ont perdu ainsi une certaine possibilité de servir Dieu et les hommes ? Toujours la même chose : ne pas accepter la chute en sachant que telle concession ne délivrera pas de la séduction, mais seulement l'augmentera, et toujours aspirer vers la chasteté de plus en plus grande pour la possibilité de servir le plus complètement Dieu et les hommes.

Que doivent faire les hommes quand ils n'ont pas vaincu dans la lutte et ont succombé ? Ils doivent regarder leur chute non comme un plaisir légal, comme on le fait maintenant quand on le

justifie par les coutumes du mariage ; non comme un plaisir du hasard qu'on peut répéter avec d'autres ; non comme un malheur quand la chute se fait avec une inférieure et sans les formalités civiles ou religieuses, mais ils doivent regarder cette première chute comme la seule, comme le mariage indissoluble.

Ce mariage, par ses conséquences : la naissance des enfants, détermine pour les époux la nouvelle forme, plus limitée, du service de Dieu et des hommes. Jusqu'au mariage, l'homme pouvait servir Dieu et les hommes sous les formes les plus diverses ; le mariage borne son domaine d'activité et lui demande la production et l'éducation des enfants issus du mariage, futurs serviteurs de Dieu et des hommes.

Que doivent faire l'homme et la femme qui vivent en mariage et remplissent ce service borné à Dieu et aux hommes par la production et l'éducation des enfants qui naissent du mariage ?

Toujours la même chose : aspirer ensemble à leur affranchissement de la séduction, à leur purification et à la cessation du péché, en remplaçant les relations qui empêchent le service général et particulier de Dieu et des hommes, l'amour sexuel, par les relations pures de frère et de sœur.

Ainsi, il n'est pas vrai que nous ne puissions nous guider par l'idéal du Christ, parce qu'il est trop parfait, trop inaccessible. Nous ne pouvons nous guider par lui uniquement parce que nous nous mentons et nous trompons.

Si nous disons qu'il faut avoir des règles plus réalisables que l'idéal du Christ, faute de quoi, n'atteignant pas l'idéal du Christ, nous tomberons dans la débauche, nous ne disons pas que pour nous l'idéal du Christ est trop haut, mais que nous ne croyons pas en lui, et que nous ne voulons pas régler nos actes d'après cet idéal.

En disant qu'après la première chute nous tombons dans la débauche, nous disons ainsi que nous avons déjà résolu d'avance que la chute avec une inférieure n'est pas un péché mais un plaisir, un entraînement qu'il n'est pas obligatoire de réparer par ce que nous appelons le mariage. Si nous comprenions que la chute est un péché qui doit et peut être racheté par le mariage indissoluble et par toute l'œuvre de l'éducation des enfants issus du mariage, alors la chute ne pourrait être la cause de notre enlisement dans la débauche.

C’est comme si le laboureur ne regardait pas comme des semences celles qui ne réussissent pas, et, semant ailleurs, croirait de vraies semences celles qui réussiraient. Évidemment cet homme gâterait beaucoup de terre et de semences et jamais n’apprendrait à semer. Placez seulement comme idéal la chasteté, comptez que chaque chute de n’importe qui avec n’importe qui est le mariage unique, indissoluble pour toute la vie, et il sera clair que le guide donné par le Christ est non seulement suffisant, mais qu’il est le seul possible.

« L’homme est faible, il faut lui donner une tâche selon ses forces », dit-on. C’est la même chose que de dire : « Mes mains sont faibles, je ne puis tracer une ligne qui soit droite, c’est-à-dire la plus courte entre deux points, et voilà pourquoi, pour me rendre la tâche plus facile, comme je désire faire une ligne droite, je prendrai comme modèle une ligne courbe ou brisée. »

Plus ma main est faible, plus j’ai besoin d’un exemple parfait.

On ne peut pas, connaissant la doctrine chrétienne de l’idéal, faire comme si on ne la connaissait pas et la remplacer par des formes extérieures.

La doctrine chrétienne de l’idéal est donnée à l’humanité précisément pour la guider, à l’époque actuelle. L’humanité a vécu déjà la période des définitions religieuses extérieures et personne n’y croit plus.

La doctrine chrétienne de l’idéal est la seule qui puisse guider l’humanité. On ne peut pas, il ne faut pas remplacer l’idéal du Christ par les règles extérieures, mais il faut fermement tenir cet idéal devant soi, dans toute sa pureté et, principalement, croire en lui.

À celui qui nage non loin du bord on peut dire :

« Dirige-toi vers cette colline, vers ce cap, vers cette tour, etc. »

Mais vient le temps quand les voyageurs se sont éloignés de la rive, et seule l’étoile inaccessible et la boussole qui montrent la direction peuvent et doivent leur servir de guide. Et l’une et l’autre nous sont données.

APPENDICE

I

Dans ce volume sont réunies quatre œuvres littéraires de L.-N. Tolstoï, écrites après sa crise religieuse, et toutes portent l'empreinte des nouvelles idées de l'auteur. Deux d'entre elles : *La mort d'Ivan Ilitch,* et *la Sonate à Kreutzer,* sont des œuvres complètement terminées ; il n'en est pas de même des deux autres, écrites dans des circonstances particulières, qui ne permirent pas à l'auteur de les mettre au point.

La Sonate à Kreutzer, dont le sujet hantait Tolstoï depuis très longtemps : la jalousie banale d'un mari qui doute de la fidélité de sa femme, a été écrite sous forme d'un dialogue grâce à l'influence du célèbre acteur Andreiev Bourlak, qui avait récité ses dialogues devant Tolstoï. Sa déclamation et sa mimique l'avaient tant frappé, qu'il résolut d'écrire pour cet acteur, sous la forme d'un dialogue, un récit sur une question des plus délicates : celle des relations conjugales. Avant que Tolstoï ait pu achever ce travail, Andreiev Bourlak mourut, et Tolstoï le continua sans plus penser à l'acteur, et ce qui devait être un court récit, se transforma en une grande nouvelle.

Le récit *Nicolas Palkine* est une note de voyage prise par Tolstoï, une fois qu'il allait à pied de Moscou à Toula (près de deux cents kilomètres). Un de ses amis recopia cette note, et la répandit en manuscrit. La police intervint, et plusieurs personnes en possession desquelles on la trouva furent incarcérées plus ou moins longtemps.

Marchez pendant que vous avez la lumière est une nouvelle du temps des premiers chrétiens, dont le plan était très vaste. Le texte tel que nous le possédons n'est que la première ébauche de la nouvelle. Pour la terminer, Tolstoï aurait dû se livrer à de longues recherches sur la vie et les mœurs de ce temps. Ceci lui étant impossible, il abandonna ce travail. Cependant il autorisa des

amis à la publier telle qu'elle était.

II

(1) *La mort d'Ivan Ilitch a* paru en deux traductions :

a) Traduction de E. Halpérine-Kaminsky et E. Jaubert, dans un volume intitulé *La mort,* édité chez Perrin, 1900 ;

b) Traduction de madame Éléonor Tsakny, dans un volume intitulé *Dernières nouvelles,* édité chez Albert Savine, 1887.

(2) *Nicolas Palkine* a paru dans notre traduction dans le volume intitulé *Les Rayons de l'Aube,* édité chez P.-V. Stock, en 1901.

L'article : *Ce qu'un chrétien peut faire et ce qu'il ne peut pas faire,* forme l'appendice à *Nicolas Palkine* et paraît en français ici pour la première fois.

(3) *Marchez pendant que vous avez la lumière* a paru en français en deux traductions :

a) Traduction de S.-W. Smith, éditée chez Alphonse Lemerre, 1891.

b) Traduction sans nom de traducteur, et sans date, parue chez Flammarion, sous le titre *Pamphile et Julius.*

(4) *La Sonate à Kreutzer* existe également en deux traductions :

a) L'une sans nom de traducteur, éditée chez Alphonse Lemerre, 1895.

b) Traduction de E. Halperine-Kaminsky, éditée chez Flammarion, sans date, dans l'édition à 0 fr. 60.

La postface à la *Sonate à Kreutzer* a été traduite par J-W. Bienstock, et éditée par P.-V. Stock, en 1901, dans la brochure intitulée : *Sur la question sexuelle.*

P. BIRUKOV.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2012

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MichelB, Jean-Marc, MarcG, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Mot à mot (latin) : « regarde la fin » ; sous-entendu : « n'oublie pas que tu es mortel » (Note ELG).

2 Palka, en russe signifie le bâton. Palkine, nom dérivé du mot Palka. – N. du T.

3 La garde personnelle d'Ivan le Terrible, qui pillait et volait le peuple.

4 Livre du moine Sylvestre où étaient exposées les règles de la vie familiale du temps d'Ivan le Terrible.

5 Règle de grammaire en latin (note ELG).

6 Boisson fermentée faite avec de l'orge (note de *E. HALPÉRINE-KAMINSKY*)

7 Allusion à un vers fameux de Pouchkine (note de *E. HALPÉRINE-KAMINSKY)*.

8 Quartiers mal famés de Moscou.

9 Grande voiture de voyage (note de *E. HALPÉRINE-KAMINSKY)*